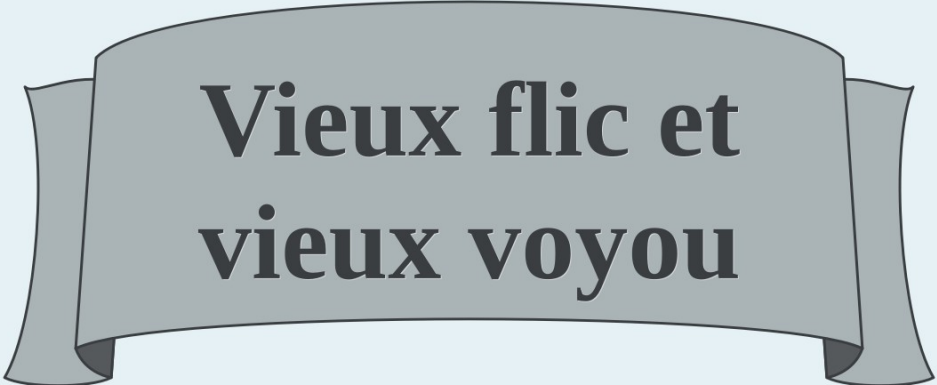




Vieux flic et vieux voyou

Frederic Urbain

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Vieux flic et vieux voyou

Frédéric Urbain



Vieux flic et vieux voyou

Frédéric Urbain



Frédéric Urbain

Vieux flic et vieux voyou

[image]



Framasoft a été créé en novembre 2001 par Alexis Kauffmann. En janvier 2004 une association éponyme a vu le jour pour soutenir le développement du réseau. Pour plus d'information sur Framasoft, consulter framasoftware.net

Se démarquant de l'édition classique, les Framabooks sont dits « livres libres » parce qu'ils sont placés sous une licence qui permet au lecteur de disposer des mêmes libertés qu'un utilisateur de logiciels libres. Les Framabooks s'inscrivent dans cette culture des biens communs qui, à l'instar de Wikipédia, favorise la création, le partage, la diffusion et l'appropriation collective de la connaissance.

Le projet Framabook est coordonné par Christophe Masutti. Pour plus d'information, consultez framabook.org.

Copyright 2015 : Frédéric Urbain, Framasoft (coll. Framabook)

Vieux flic et vieux voyou est placé sous licence Creative Commons Zéro.

Voir : <http://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/deed.fr>

ISBN : 979-10-92674-10-1

Dépôt légal : novembre 2015

Couverture : photographie par F. Urbain, Licence CC0

Remerciements

Merci aux gentilles personnes qui ont eu la bonté de supporter mes doutes, mes hésitations, mes atermoiements pendant la (longue) période d'écriture de ce roman.

La liste est probablement loin d'être complète tellement j'ai enquiquiné du monde.

Pascale
Fabienne
Patrice
Magali
Marc
Olivier
Michèle
Morgane
Rémi
et ma Florence à moi.

Mention spéciale à

Laurence et sa fiche de lecture détaillée,
Sylvain pour « l'imagination c'est un muscle »,
Pouhiou pour « l'inspiration est partout »,
Ma maman et ses comparses septua, octo, voire nonagénaires
qui sans le savoir ont alimenté ma plume.

Installés sur la terrasse fleurie de leur maison de retraite, deux messieurs se racontaient des histoires du bon vieux temps. Sous les regards envieux, désapprobateurs ou amusés des visiteurs, du personnel et des autres pensionnaires, ils en étaient à se taper sur les cuisses. Le plus grand des deux essuyait même une larme.

C'est qu'ils avaient vécu, les deux gaillards ! L'un avait passé la majeure partie de sa vie dans la police. L'autre avait plutôt sévi dans le camp d'en face. Chose étrange, ils ne s'étaient jamais rencontrés dans l'exercice de leur profession, qui pourtant aurait dû les rapprocher. C'est au soir de leur vie qu'ils avaient fait connaissance et sympathisé.

« Blotti dans un méandre verdoyant de la Seine, au-dessus du petit village pittoresque de Limetz-Ville (Yvelines), disait le prospectus de la Pinède, l'endroit jouit d'une vue particulièrement agréable sur toute la vallée. Entièrement mais discrètement médicalisée, climatisée, la Pinède est à même d'accueillir toutes les personnes âgées désireuses de se libérer des contraintes domestiques et de passer leurs vieux jours dans son cadre enchanteur. »

La chaise de jardin gémissait sous les gesticulations de l'ancien commissaire, un grand costaud qui devait peser cent dix kilos. Ni ses traits, ni sa crinière, fournie et encore noire, ne trahissaient encore son âge réel. Le personnel soignant de l'établissement l'avait surnommé (dans son dos) « GÉGÉ », comme Grande Gueule, d'une part parce qu'il faisait trembler les murs sous sa faconde, mettant à mal le susdit cadre enchanteur, et ensuite parce qu'il mettait un point d'honneur à n'être jamais content de rien, tout en surveillant de son œil malicieux, voire attendri, les réactions de sa victime du jour. On l'aimait malgré tout, parce que certes il râlait, mais avec une verve inimitable de titi

parisien, et plutôt contre le système qu'à propos des personnes.

L'autre arsouille était son exact opposé : un petit bonhomme sans trop de relief, ni grand, ni gros, au timbre haut perché et un peu éraillé de vieux bateleur, toujours content, toujours poli. Il avait été prestidigitateur, mais s'était servi, entre les représentations, de son habileté manuelle pour soulager les gens de leurs objets de valeur avec un art consommé et une discrétion sans faille. Son surnom, sans surprise et officiel, était « PÉPÉ », comme *PickPocket*. On racontait qu'il avait délesté une pensionnaire de son soutien-gorge sans coup férir. Celle-ci démentait, rouge comme une écrevisse, quand on lui posait la question. Pépé, qui aimait la gaudriole, laissait la rumeur suivre son cours et ne manquait pas de lutiner la pauvre vieille.

L'après-sieste ne faisait que commencer et un large espace s'était fait autour des deux blagueurs. Seul le vieux Pons, qui était sourd comme un pot, s'était assis à moins de dix mètres d'eux. *Pickpocket* s'arrêta au beau milieu d'une histoire hardie. Il disait souvent « les maisons de retraite c'est comme les maisons d'arrêt, on est sûr qu'il n'y a pas d'oreilles chastes ».

— Dis donc, Lucien, c'est pas ton gamin qui arrive là ?

Il venait d'apercevoir une sorte de colosse qui descendait d'une Mini avec un paquet cylindrique à la main.

— Oh, tu sais, à cette distance je ne vois que la voiture, et floue, encore. Mais on dirait bien que c'est la sienne. Il apporte une bouteille ?

— Je ne sais pas, c'est emballé. C'est pas des roses, en tout cas.

— Encore heureux ! Il pourra toujours m'apporter des fleurs quand je serai dans le trou, mais d'ici là j'aime autant que ce soit du pinard. On va se régaler, il a plutôt la main heureuse, en général.

— Ah ah ! Tu lui as transmis ta science de l'œnologie ?

— Non, rigola Lucien, je lui ai filé l'adresse d'un bon caviste, c'était plus sûr.

— Ah oui, il est pas bien malin, tu m'as raconté.

— On ne peut pas dire ça, mais comme flic il aime mieux utiliser son flingue que son cerveau, mon Denis, tu vois. Alors quand il patauge sur une affaire délicate, il se pointe avec une bonne bouteille,

c'est le tarif, et il me raconte le topo. J'essaie de lui donner un coup de pouce. L'ancien policier se redressa dans sa chaise en PVC. Je suis comme qui dirait un *armchair detective*, comme dans les bouquins de madame Agatha, tu mords le tableau ?

— Ça n'aurait pas été mieux que tu habites avec lui ? Tu aurais été son éminence grise, tu aurais pu le dépanner tous les soirs.

— Ah non ! D'abord il habite un logement minuscule, il aime bien les petits espaces. Tu vois la bagnole qu'il s'est dégotée ? Ben l'appartement c'est du kif. Avec des chiottes, mon vieux, quand t'es sur le trône t'as les genoux qui touchent la porte, ça aurait suffi à me décider. Moi, il me faut mon confort. Et puis il aime son indépendance, il ramène une fille différente chaque semaine. Faut dire, il est pas trop loupé, côté carrosserie. Les mômes ils doivent vivre leur vie, et les vieux ils doivent savoir se retirer quand il faut. Moi j'ai fait mon temps, tu penses. J'ai assez fait le flic, maintenant c'est son tour : des histoires tordues y'en a pas tous les jours, la plupart du temps l'inspecteur Harry suffit à régler le problème. Je profite de la dernière ligne droite ici, j'ai mes bouquins, des gogues de ministre, j'ai trouvé un pote... Il regarda autour de lui pour voir si l'on avait entendu ce *satisfecit* et ajouta plus haut : s'ils essayaient pas de nous empoisonner à chaque repas, ce serait presque parfait.

Le jeune homme montait l'escalier tranquillement. Il montait n'importe quel autre escalier en trotinant, mais il avait appris qu'une bonne bouteille trop secouée devant un connaisseur pouvait vous exploser en pleine face, même sans venir de Champagne. Il faisait drôlement attention en atteignant celui-ci, d'escalier. Il avait, qui plus est, conscience du regard d'une belle infirmière qui le suivait de loin. Ses muscles jouaient sous son blouson léger. Il « faisait son grand fauve », comme disait l'une de ses amies.

Lucien fit les présentations et les entraîna vers sa chambre avec des airs de conspirateurs. Il avait été obligé de virer Pons qui avait voulu s'incruster, un jour. Et comme l'autre n'entendait que pouic, il avait dû lui brailler son refus dans les esgourdes. « T'en auras pas, de mon pinard ». Du coup, aucun pensionnaire n'ignorait ce qu'il planquait dans sa piaule, et tous espéraient y être invités. Seul Pépé avait gagné ce privilège, quasiment dès son arrivée, encore, ce qui ne manquait pas de faire des jaloux.

Il trônait là une magnifique cave à vin électrique, pas immense mais de haute qualité. Lucien déverrouilla la porte avec une petite clé suspendue à son cou. Il plaça la bouteille sur l'un des rayons puis,

muni de ses énormes lunettes, rédigea une minuscule étiquette qu'il accrocha soigneusement au goulot de la petite dernière.

Il choisit ensuite une autre bouteille – jamais il ne touchait à une nouvelle venue – qu'il coucha dans un panier *ad hoc*. Ayant refermé la cave, il exhiba un extraordinaire tire-bouchon de professionnel et s'en servit à gestes mesurés. Il posa une carafe sur la table, et avec un geste d'invite vers son fils :

— Tiens, grand, décante-la, toi. Moi j'ai peur d'avoir la tremblote. Un Vosne-Romanée 1989 ! Ce serait bien la peine de l'avoir laissé reposer pour le secouer maintenant.

Le jeune homme, tourné vers la lumière, tenant la bouteille d'une main et la carafe de l'autre, entreprit cérémonieusement de faire passer le vin de la première vers la seconde. Son père avait ouvert un placard et sortait trois verres de dégustation.

— Bon, raconte-nous ton affaire pendant que cette merveille prend un peu l'air. Je réponds de Maxime, c'est mon pote, je t'ai parlé de lui au téléphone l'autre jour.

— Eh bien, il y a eu un mort. Jusqu'à preuve du contraire c'est un accident, mais ça me tracasse. Il faut que je vous raconte ce que j'ai reconstitué de son histoire.

« C'est un gars qui était chauffeur routier. Il venait du Jura. Il avait un CAP de menuisier, comme les trois quarts des jurassiens ; il a passé le poids lourds à l'armée et il est venu tenter sa chance à Paris. Ça faisait une trentaine d'années qu'il s'était installé dans la banlieue. Le week-end, il faisait des petits boulots au noir pour arrondir ses fins de mois : élagage, réparation de charpente, aménagement de pièce, débarras de grenier, ce genre de trucs. Pour ça il avait acheté un petit camion benne, un Iveco.

« Ce samedi-là, justement, il débarrassait des gravats chez une petite vieille qui avait fait agrandir sa maison. À la sortie de la ville se trouve une ancienne carrière qui doit être comblée. L'entreprise de travaux publics qui y travaille accepte les gravats dits « propres ». Le gars s'y rend et plus personne n'a de nouvelles de lui. On retrouvera plus tard son camion au bord du trou, benne levée, avec un carton marqué « en panne » derrière le pare-brise.

« Trois jours, les pompiers ont fouillé dans les gravats, avec des engins, pour retrouver son corps. Apparemment, d'autres bricoleurs sont venus vider toute la journée du samedi sans s'inquiéter de la

présence du camion. Et le lundi l'entreprise a déversé plusieurs bennes par-dessus. Comme le Jurassien n'avait pas dit où il allait, il a fallu du temps pour reconstituer son parcours.

« À l'autopsie, le légiste trouve une grosse bosse à l'arrière du crâne. Il a pu se cogner pendant la chute, mais il a pu prendre un coup aussi. Moi, ce qui me tracasse, c'est que ce gars-là, c'était un malin, un roublard. Pendant ses livraisons, il lui arrivait de détourner de la marchandise, il y a eu des soupçons sur son compte, mais jamais rien n'a été prouvé, c'était toujours fait intelligemment. J'ai réussi à me faire confirmer ça par sa femme.

— Tu lui as fait ton œil de velours ? T'as pas honte de draguer une veuve, non ?

— Il faut bien faire causer les témoins. Et pis le type est canné, il craint plus rien des poulagas. Quoi qu'il en soit, pour moi, un gars de ce calibre-là, prudent et tout, ne va pas se pencher au bord d'un trou pour regarder au fond ; et si vraiment il le fait, il prend des précautions pour ne pas tomber. D'après le toubib, il n'a pas fait de malaise cardiaque, ou rien de ce genre. Alors soit il a vu quelque chose dans le trou qui l'a incité à se pencher, un truc qui présentait de l'intérêt pour lui, soit on l'a gentiment poussé en enfer.

— Mais tout ça, ce sont des suppositions, intervint *Pickpocket*, qui jouait avec le bouchon de la bouteille. Il écarta soudain les doigts, le bouchon avait disparu. Rien de précis.

— Je suis d'accord, tout au plus des détails troublants. Par exemple, le camion était fermé à clé, et on n'a pas retrouvé les clés. Il pouvait les avoir à la main au moment de sa chute et les perdre dans les gravats, mais ça ne colle pas avec le personnage. C'était un maniaque. Il rangeait toujours soigneusement ses clefs dans une poche, toujours la même. Si le bahut est en panne, s'il ne peut pas réparer tout seul, il appelle un copain et il reste à proximité. Forcément, il ne ferme pas le camion. Ou alors il rentre en stop, et là pour le coup il le verrouille. D'après sa femme, ce n'est pas lui qui a écrit le panneau « en panne », il était gaucher et avait une écriture bien reconnaissable, même pour deux mots. Qui plus est, cerise sur le gâteau : le camion n'était pas en panne. On a essayé le double des clés, il a démarré au quart de tour.

— C'est vrai que ça fait beaucoup de faits troublants, reconnu Gégé. Alors ? Tu t'es convaincu qu'on l'a flingué et tu as farfouillé dans sa vie ?

— Oui. Le gars était un père tranquille, apprécié dans son quartier, sans ennemi connu. Il avait des activités pas trop légales, comme j'ai dit, mais pas de quoi fouetter un chat.

— Sa femme a peut-être un galant qui la veut pour lui tout seul ?

— C'est pas le genre de la maison, elle est effondrée, très amoureuse, elle pleure toutes les larmes de son corps. Et puis les voisins se seraient empressés de nous l'apprendre, dans ces cas-là le cocu est le seul à ne pas être au courant.

— Je suppose que vous avez vérifié s'il avait une assurance-vie ? demanda doucement Maxime en faisant réapparaître le bouchon de nulle part.

— Bien entendu, c'est le b-a ba du métier. Il en avait une, mais rien d'extraordinaire. C'était un gars qui valait plus de pognon vivant que mort, pour une épouse ; il retombait toujours sur ses pieds, il trouvait toujours du boulot, mais il ne mettait rien à gauche, juste un petit bas de laine pour les coups durs.

— Bon, arrête de nous faire languir ! Si tu es là, c'est que tu as trouvé quelque chose, alors mets-toi à table, qu'on puisse goûter au pinard, que j'en ai les mains qui tremblent.

Le jeune homme eut un geste d'apaisement.

— D'accord. J'ai envoyé un gars fouiller du côté de son boulot. En ce moment, il était intérimaire dans une boîte d'importation de bonneterie. Des grenouillères, des chaussettes bas de gamme, faites au Maghreb et revendues à des camelots qui les fourguent sur les marchés. Là encore, rien de bien visible, des soupçons seulement, mais ça ne semble pas franc du collier. Le boss qui se paie une grosse berline flambant neuve alors que les bilans sont dégueulasses, des trucs comme ça.

— Ça ne veut rien dire. Des gars qui roulent sur l'or pendant que leur boîte bat de l'aile, ce n'est pas nouveau.

— Attends, attends, qu'est-ce que tu dis de ça : lundi, le chauffeur ne s'est pas présenté au boulot, forcément. Il était encore au fond de son trou. La boîte n'a pas appelé l'agence d'intérim pour savoir ce qu'il se passait. Moi, je ne sais pas, ce serait mon premier réflexe. Le Jurassien ne vient pas bosser, j'appelle et je gueule. « Ben alors, il est où, votre chauffeur, je l'attends toujours ». Tu vois ce que je veux dire ?

Le vieux flic se tripota pensivement le nez, qu'il avait fort large.

— Sauf si tu sais déjà qu'il a été scrafé. Ou si tu ne veux pas trop attirer l'attention. Et tu soupçonnes quoi ?

— J'en sais rien ! Un trafic quelconque. Le Jurassien n'aura pas voulu participer, ou il aura vu un truc qu'il ne devait pas voir, ou il aura chapardé quelque chose, et ils l'auront flingué. Si je déboule avec un plein cars de flics et que je ne trouve rien, d'abord j'aurai l'air malin. Ensuite ils seront prévenus et je serai marron. Ce que j'aimerais, c'est bénéficier de l'effet de surprise. Trouver d'abord de quoi il retourne et y faire une descente, mais à coup sûr.

Maxime le magicien s'agita sur son siège.

— Mettre l'entreprise sous surveillance ?

— Sur la base de mon intime conviction, de mon flair ? Avec les moyens dont on dispose, on ne peut guère se permettre ce genre de luxe. Et puis si j'ai raison ils vont sûrement surveiller leurs arrières. Mes gars, ils sont discrets comme un camion de pompiers dans un deux-pièces cuisine.

Maxime regarda le fils de son ami. Il lui rappelait l'époque du bonneteau, aux puces de Saint-Ouen, où il repérait les flics de loin tout en tripotant ses cartes. « Où qu'est-y, où qu'est-y, trouvez la noire et c'est gagné ». Avec ses cheveux courts, son pantalon *sportswear* et son blouson, sa carrure de culturiste et son chewing-gum, le même pouvait se passer de sortir sa carte bleu blanc rouge. Du moins si les voyous n'avaient pas changé, il pouvait aussi bien se mettre un gyrophare bleu en guise de bada. À un kilomètre, qu'on le retapissait ! La preuve, quand il avait débaroulé avec sa Mini, il avait tout de suite vu que c'était lui.

L'impatience de Lucien explosa tout à coup.

— Bon, s'agit de prendre du carburant, si on veut gamberger. À force de prendre l'air, il va finir par s'évaporer, mon nectar. Ce serait dommage. À la vôtre !

Il passa son nez au-dessus du verre en inspirant un grand coup, admira les jambes que laissait le vin en tournant, et s'octroya une gorgée du précieux liquide tout en surveillant ses compagnons. Malheur à celui qui ne respecterait pas les rituels !

Trois soupirs de satisfaction emplirent la pièce.

— C'est quand même meilleur qu'un coup de pied au cul, on peut pas dire, asséna l'ancien commissaire en guise de verdict œnologique. Bon, c'est pas tout, je veux la voir, moi, la maison de la chaussette !

— Quoi ? Son fils s'étrangla et faillit, sacrilège, recracher son Vosne-Romanée.

— Je croyais que tu donnais dans le détective en chambre ? susurra Maxime.

— Oui, mais là, c'est une question d'atmosphère, il faut que je me rende compte sur place.

— Atmosphère, atmosphère, cita distraitement le jeune homme en sirotant son vin, je veux bien, mais vous pouvez sortir comme ça, subitement ?

— Et pis quoi, encore ? rugit Gégé, couvrant le son de la télé qui se trouvait dans le petit salon, au bout du couloir, et faisant sursauter une bonne demi-douzaine de pensionnaires druckerophiles. C'est pas une prison, ici, même si la directrice a autant de moustache qu'un maton que j'ai bien connu. On paie, ici, c'est nous les patrons, nom de Dieu ! Tu crois qu'il faut un autocar et des cassettes d'accordéon, pour emmener des vieux en balade ?

— Vous n'avez pas des trucs de prévu, je sais pas, une partie de belote à jouer ?

— Personne ne joue aux cartes avec un magicien, voyons, murmura Maxime en exhibant un as de pique.

— Mais il n'y aura pas un chat, là-bas, c'est dimanche soir, vous ne verrez rien.

— Eh bien je verrai qu'il n'y a rien à voir. Tiens, Maxime, bois un coup, on va pas laisser ça.

Un quart d'heure plus tard, une femme de service médusée les regardait se diriger vers la porte.

— Mais vous ne pouvez pas partir comme ça ! Et votre médicament ?

— Je l'ai pris, mon médicament, rigola Lucien, en agitant sa bouteille avant de la mettre dans le container à recyclage. Il ignora superbement la fille qui courait vers l'intérieur de la bâtisse. Maxime,

rends-lui ses clés de bagnole, on y va. Il se tourna vers Denis pour expliquer : il pique les clés de tout le monde, c'est son grand truc, il fait le coup à sa petite-fille à chaque fois qu'elle vient ; à mon avis elle a un double dans sa godasse, au cas où. Il faudra qu'on te la présente, la petite-fille de Maxime, elle est gironde. Elle a épousé un con qui mérite d'être cocu.

Dix kilomètres plus loin, la Mini se garait en bordure de forêt. La voix de Lucien réveillait l'écho des sous-bois.

— À cause de vos conneries, je suis parti sans pisser, avec ma prostate c'est malin.

Anna entreprit de préparer du thé, d'autorité, comme si elle était chez elle.

— Dis donc, t'as pas un peu forcé la note ? Je pensais pas qu'on pouvait pleurer autant, tu m'as épatée. Il avait l'air soupçonneux, le flic.

— Il fallait bien que je le rende sympathique, le Jurassien, pour le petit flic. Parce que je veux qu'il trouve le salaud qui me l'a buté, le petit flic. J'ai joué la corde sensible. Je l'aimais pour de vrai, mon Pierrot ! C'était pas que du chiqué, mes larmes. Il était un peu ours sur les bords, mais il avait bon fond. On ne peut pas dire ça de tous les maris.

Elle avait balancé ça un peu sèchement, Lydie, parce que sa voisine commençait à l'énerver avec les airs qu'elle se donnait. Elle se demandait, Lydie, comment la vie avait pu la rapprocher d'Anna, avec qui elle n'avait vraiment rien en commun.

C'était à cause du gamin, évidemment. Elles avaient des relations de bon voisinage, sans plus. Et puis un jour elles s'étaient croisées alors qu'Anna était avec son fils et Lydie lui avait fait la causette, comment allait l'école, etc. Le même avait répondu que ça irait mieux s'il n'y avait pas ces fichues maths, qu'il n'y panait que dalle. Lydie lui avait alors proposé son aide, en toute simplicité. « Si les programmes n'ont pas trop changé, je peux t'accompagner au moins jusqu'en seconde. Après, moi, j'ai décroché. Je suis rouillée, mais ça devrait revenir vite. »

Elle s'était rendu compte, ensuite, qu'en agissant ainsi elle avait implicitement supposé que les parents du gosse n'étaient pas foutus de

l'aider. Cela aurait pu être mal pris, comme une sorte d'injure, même si ça semblait être vrai.

Du coup le gamin avait pris l'habitude de venir faire ses devoirs chez Lydie. Elle aimait les gosses et celui-là n'était pas la moitié d'un con alors qu'il aurait dû en être le double. Ce qui prouve que la génétique a ses bizarreries. Ou alors les deux paramètres négatifs s'étaient annulés dans l'équation. Des équations, justement, ils en faisaient ensemble. Lydie l'aidait à faire ses maths en faisant semblant de ne pas le voir reluquer dans son décolleté. Le Jurassien intimidait le gamin, qui se débrouillait généralement pour être parti quand il rentrait.

Il est vrai que la question des enfants avait été une source de contentieux entre Lydie et son compagnon. Elle avait évoqué le sujet au début de leur relation et s'était vue adresser une fin de non-recevoir, un refus net et tranché. Il lui avait fallu une énorme dose de patience pour le confesser sur les motifs de sa décision.

À l'époque où il était routier au long cours, « à l'époque où ça payait encore » disait-il, le Jurassien était en couple et père de famille. Il s'absentait parfois une semaine entière, dans son monde rude d'asphalte, de plaisanteries viriles, de parkings de graviers blancs.

Il n'avait pas senti la situation se dégrader à la maison, sa femme qui perdait pied face à leur adolescence, qui n'osait pas lui parler, l'inexorable progression du mal jusqu'à l'overdose finale.

Alors était venu l'appel, relayé sur toutes les routes d'Europe via la C.B. Les portables n'existaient pas en ce temps-là. Du coup tout le « ruban » était au courant. Le Jurassien était rentré par avion pour finalement arriver à temps pour enterrer sa même, mais trop tard pour lui dire adieu.

Leur couple n'avait pas survécu à ce drame. Le Jurassien, des années plus tard, avait trouvé, enfin, un havre de paix entre les bras de Lydie. Mais il avait toujours fermement repoussé toute idée d'enfant.

L'ayant entendu lui raconter tout ça, son corps d'ours ramassé sur un tabouret de la cuisine, Lydie avait mis un prénom (Violaine) sur les soudaines absences de son homme. Elle eut honte d'avoir pu penser qu'il tombait en arrêt dans la rue sur de jeunes filles blondes par pure concupiscence de quinquagénaire. Elle comprit sa façon de se lever brusquement pour aller chercher quelque chose à la cuisine (n'importe

quoi : sel, pain, moutarde) quand les infos à la télé parlaient de drogue. Elle envisagea ce qui pouvait lui passer par la tête quand il croisait, au volant de son camion, de jeunes prostituées hagardes et qu'il imaginait les pratiques ignobles auxquelles elles se livraient pour avoir leur dose.

Lydie acceptait le refus de son compagnon. De toute façon ils s'étaient rencontrés sur le tard et elle n'était pas emballée à l'idée de faire un gosse de vieux, comme elle disait.

Alors elle avait compensé son manque d'enfant en prenant sous son aile le gamin des voisins, sans trop en parler au Jurassien, il est vrai. C'était son jardin secret.

Anna en avait profité pour s'incruster aussi. Elle passait souvent voir « comment ça marchait » (si elle arrivait après le début) ou « attendre le gamin avec toi » (si elle arrivait avant) et se faire offrir un thé. Elle faisait semblant de piger ce qui se disait, mais nageait en plein schwartz la plupart du temps. Elle s'était mise en tête, à son tour, de jouer à la prof. Bigote comme une vieille fille, elle s'était laissé embringer par le curé dans l'association paroissiale contre l'illettrisme. Elle donnait des cours de français à des femmes immigrées deux fois par semaine. Ce nouveau statut la faisait bicher et la poussait à châtier son langage.

Lydie pensait qu'elle s'appliquait ainsi à compenser la grossièreté et les propos franchement racistes de son connard de mari. Il était tout le contraire du Jurassien. Fainéant, il avait profité d'un accident du travail pour se faire mettre en invalidité, traînait à la maison, picolait, ruminait sa vie ratée, insultait ses voisins, sa femme, son chien... L'amitié, ou du moins une certaine camaraderie, que sa femme exprimait à Lydie, qui était bien fichue, svelte et délicatement café au lait, lui portait sur les nerfs. Anna était sèche comme les mammas siciliennes dont elle descendait, habillée sans recherche, voire avec une franche austérité. Ses jupes arrivaient pile à la mauvaise hauteur, à mi-mollet, là où ça rendait le moins, comme par hasard. Le Jurassien l'avait surnommée « Mimolette », à cause de cela, et aussi parce qu'il disait qu'elle devait avoir le goût fadasse d'un fromage de Hollande. Il la supportait difficilement et la charriait sans vergogne. « Pas encore cornard, ton vieux, là ? Qu'est-ce que tu fous ? » Il tutoyait tout le monde. Elle avait l'air d'être la plus âgée des deux femmes alors que c'était Lydie qui avait eu quarante-cinq ans la première. Mais Lydie faisait preuve de coquetterie, était grande et élancée, plutôt souriante dans des circonstances normales, avec ses dents du bonheur et ses boucles indomptables qui lui donnait une tête d'angelot, à la Voulzy.

Anna venait-elle chez elle pour faire enrager son époux, pour avoir des choses à lui rapporter, ou pour le fuir ? Voulait-elle profiter un peu de son gamin qui n'était manifestement pas à l'aise chez lui auprès de son vieux ? En tout cas, depuis la mort du Jurassien, les visites d'Anna devenaient quotidiennes, elle venait même parfois deux fois par jour, sous prétexte de ne pas la laisser seule et de la soutenir. Lydie aurait bien voulu être un peu tranquille, au contraire, pour s'abandonner à ses larmes, repenser à son aise aux moments de bonheur avec son Pierrot. Alors elle était parfois un peu brusque avec elle, comme elle venait de l'être, pour aussitôt se le reprocher. Elle était incapable de décider si Anna venait la voir pour se repaître de son malheur, qui venait mettre un peu de piment dans sa vie morne de femme au foyer, ou au contraire si elle était sincèrement désolée pour elle. Peut-être après tout cherchait-elle effectivement à l'aider, avec une maladresse touchante ? Ce serait alors inhumain de la chasser, tout de même.

Anna bousculait des tasses et des cuillères dans la cuisine. Elle réapparut quand elle eut fini de digérer sa rancœur. Elle ne faisait jamais la gueule bien longtemps. En bonne chrétienne, elle revenait toujours tendre la joue pour se morfler une autre vanne.

Finalement, se dit Lydie, sa vie est bien pire que celle d'une femme au foyer qui s'ennuie. Elle doit s'appuyer son bonhomme, qui est là toute la journée sur son dos, à ruminer. Ce connard n'allait même pas au bistrot, ne jouait pas au PMU, ne faisait pas de mots croisés, même pas ceux de National Hebdo. Il se contentait de rester là, toute la journée, dans ses charentaises et son vieux pantalon de bleu, à dégoïser sur le monde. La télé marchait en bruit de fond, parce que monsieur regardait les séries débiles de l'après-midi, comme une rosière, tandis que le matin était consacré à la lecture du journal et aux commentaires politiques. Lydie ne pouvait pas en vouloir à la mère et au gosse de venir se réfugier chez elle. Même le canari, elle allait récolter, à cette allure-là.

Elles mangeaient des langues-de-chat et se foutaient bien de prendre des kilos. Aucune des deux n'avait plus de bonhomme à qui plaire. Aucune des deux n'avait une nature à grossir. Elles s'en foutaient bien.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? Il va bien falloir que tu fasses rentrer de la monnaie. C'est pas avec ce que Pierrot t'a laissé que tu vas aller bien loin.

Anna avala une gorgée de thé avec un petit frisson. Elle n'aimait

pas le thé, mais n'avait pas osé l'avouer à Lydie, qui de son côté avait compris et prenait un malin plaisir à ne pas avoir de café chez elle. Quand le Jurassien était de ce monde, il se contentait d'un grand chocolat chaud le matin, en utilisant la même poudre que dans son enfance, qu'il diluait rituellement avec une grosse cuiller, jamais une petite. Lydie buvait du thé à toute heure du jour.

— Je vais me remettre au boulot, j'ai toujours été démerde. Je ferai n'importe quoi, des ménages, nourrice, vendeuse, l'usine, j'en sais rien. Je suis pas trop conne et pas encore ramollie. Et puis, comme tu dis, j'ai pas le choix.

Lucien siffla longuement entre ses dents.

— Ben mon 'ieux ! Tu avais raison, gamin, elle est pas claire, la boutique. Regarde-moi ça.

La Mini garée en pleine zone industrielle, ils avaient sorti une petite voiture radio commandée du coffre et la faisaient rouler sur l'asphalte désert, chiquant aux gars qui cherchent un coin tranquille pour faire joujou.

— Les entreprises, expliquait Gégé, c'est le dimanche que tu vois leur âme. J'avais un copain qui était dans le camion, il vendait des crédits pour financer les bahuts. Il partait le week-end faire le tour des zones industrielles et regardait les parkings. Il disait, la semaine, c'est normal que les parkings soient vides, les chauffeurs sont sur la route. Mais le week-end, les bahuts doivent être là. Tu regardes comment ils sont garés, s'ils sont propres et entretenus, à partir de là tu sais si la boîte est bien gérée.

En même temps, ils surveillaient les locaux d'importation de bonneterie. Ils avaient déjà repéré les hauts grillages surmontés de barbelés, trois caméras, la grille cadénassée. Ils avaient assisté à la ronde du maître-chien.

— Une taule surveillée comme ça, c'est pas pour protéger trois paires de chaussettes, tu peux être tranquille. Elle est bonne, ton intuition.

— Je vois mal ce qu'on peut faire de plus maintenant qu'on est là, argumenta le magicien qui regrettait d'avoir délaissé le confort douillet de la Pinède. Tu nous as traînés jusqu'ici juste pour pouvoir jouer au gourou de la police ? Ah elle est belle, la grande volière ! Les

jeunes ils ne savent pas se débrouiller sans les vieux, et les vioques ils sont gâteux. Elle va loin, la France, avec ça, tiens.

Ils remontèrent en voiture, se faisant un peu la gueule. Mais leur bonne humeur naturelle reprit le dessus. Lucien, qui ne pouvait pas se taire bien longtemps, lança la manœuvre en marmonnant dans sa barbe.

— On est con, quand même. À nos âges...

Maxime rebondit.

— Oh ! Le temps ne fait rien à l'affaire... Parce que... Quand on est con...

— On est con !

En abordant le périph' ils rigolaient comme des tordus. Ils chantaient du Brassens à tue-tête en se dandinant, ce qui n'arrangeait pas la tenue de route de la petite caisse à savon.

Ils ne se rappelaient plus les couplets, mais ils improvisèrent et ils en inventèrent. Les rimes en « ère », c'est pas trop sévère.

— Qu'on soit pauvre ou bien milliardaire...

Les autres reprenaient.

— Quand on est con, on est con !

— En classe touriste, en classe affaires...

— Quand on est con, on est con !

— En Mini ou en hèreuhère...

— Quand on est con, on est con !

Lucien prit une décision soudaine.

— On ne va pas rentrer comme ça, la soirée est encore jeune. On fait un tour dans Paname, allez hop !

Denis essaya de calmer le jeu.

— Je ne peux pas faire le zazou, moi, j'ai école, demain.

— Rabat-joie ! Mais tu sais, on n’a pas besoin de toi. On est où, là ?

— Porte de Clichy.

— Dépose-nous Place Clichy, c’est mon coin, j’y ai usé mes semelles quand j’étais jeune flic.

— Je ne vais quand même pas vous lâcher comme ça dans Paris !

— Tiens, encore un qui croit qu’on n’est pas foutus de se débrouiller. Arrête-toi donc là, qu’on descende, et va te mettre au pieu.

Une fois la Mini repartie, les deux vieux respirèrent un bon coup. Ils se félicitaient, finalement, que Denis ne soit pas resté. Il aurait peut-être un peu gâché la fête.

Ils furent étourdis de voir autant de monde d’un seul coup.

— La dernière fois que j’ai vu les rues animées comme ça, déconna l’ancien commissaire, c’était en Mai 68.

Les terrasses des cafés étaient noires de populo.

— Tu as vu, s’étonna Lucien, il y a presque plus de trèpe dehors que dans le troquet.

— C’est depuis qu’il est interdit d’y fumer, observa Maxime. J’aurais bien aimé que ça le soit plus tôt. J’y ai laissé mes éponges, moi, dans les cabarets, en attendant d’entrer en scène. Encore du pot que j’aie pas fini tubard.

— Tu parles ! Moi, j’ai usé quelques manches sur le zinc aussi. Un poulet, il passe le plus clair de son temps dans les bistrots. C’est là que tu glanes de l’info. T’as remarqué, dans *Maigret*, tous les gorgeons qu’il se tape, le commissaire ?

— Oh, oui. Dans un épisode de la série télé, la vraie, celle avec Jean Richard, je m’étais amusé à compter les canons. L’alcoolisme devait être reconnu comme maladie professionnelle, non ?

— Ah ! Ils avaient imaginé de nous interdire de boire en service. On avait bien rigolé. « Les cognes ? C’est les gars qui commandent du Perrier ! » Tu mords le tableau ?

Ils s’extasièrent aussi sur le nombre de vélos qui roulaient par

cette belle soirée.

— On se croirait sous l'Occup' ! Manquerait plus qu'un gazogène, disait Lucien.

Exauçant son souhait, un bus proclamant sur son flanc qu'il roulait « au gaz naturel » le doubla sans qu'il le remarquât.

— Oh, dis, lève le pied, se plaignit Maxime, j'ai mes genoux cagneux qui se rappellent à moi.

Les deux vieux trouvèrent un banc et tinrent un conciliabule.

— Bon, alors, c'est bien beau d'être en ville, mais on va par où ?

— On va se payer un gueuleton, ça nous changera de la Pinède. C'est pas que c'est mauvais, à la Pinède, mais on peut bien s'encanailler un peu de temps en temps.

— On va pas s'encanailler bien loin. Je sais pas si tu as pensé à prendre du carbure en la quittant, la Pinède justement, mais moi je suis sans un. Remarque, il suffirait que je percute un touriste pas farouche pour que les affaires reprennent, je ne suis pas trop rouillé.

— Non, laisse tomber, on va se dépanner autrement. Si on se retrouvait au violon, le même nous louperait pas.

Maxime ne fit pas remarquer qu'il ne ratait jamais son coup, parce que justement, il s'y était déjà retrouvé, au violon. *Pickpocket* c'est hasardeux, comme boulot. Ils marchèrent quelques centaines de mètres, notant au passage les changements qui étaient intervenus depuis qu'ils ne s'étaient pas trouvés dans le coin. Ils en étaient éberlués.

— Bon sang, j'espère que la librairie est toujours là, bougonna Lucien.

— Tu veux braquer une librairie ? T'es louf, c'est mort comme commerce, plus personne ne lit, maintenant on regarde des dévédés. Et encore, y'en a de moins en moins, les gamins ils piratent ou ils commandent de la véhodé.

Sans se laisser distraire, l'ancien flic poussait vers son but et exhala un soupir en repérant une enseigne verte qui avait connu des jours meilleurs. Il passa par la cour mais elle était défendue par une porte à code. Il eut une hésitation. Un bon samaritain qui sortait la lui

tint ouverte.

— Tu vois l'avantage d'être vioque c'est que personne se méfie de toi. On pourrait la braquer, cette librairie, si on voulait.

Il alla droit à l'arrière-boutique et frappa sans ménagement.

— Je te signale que, vieux ou pas, personne ne s'est jamais méfié de moi. Un *pickpocket* ou un magicien qui n'inspire pas confiance, il peut remballer les gaules, il est perdu pour la cause. Toi, en revanche, comme braqueur, tu ferais pas un rond avec le bruit que tu fais.

— Tout le monde s'en cogne, de nos jours. Tu pourrais taper sur des casseroles au milieu de la cour que personne ne sortirait de devant sa télé pour voir ce qui arrive.

La lourde s'ouvrit enfin sur un homme falot. Il portait un gilet de laine verte fatigué, sur une chemise terne, un jean délavé, des lunettes relevées sur le front. Sa chevelure châtain était marbrée d'une unique mèche blanche. Il était très mince, à l'exception des joues qu'il avait rondes comme celles d'un enfant. Le mélange lui donnait un air vaguement adolescent. Il dévisagea ses visiteurs sans réagir puis son regard s'éclaira.

— Ça alors, un revenant ! Qu'est-ce que vous foutez là, commissaire ? Il ouvrit en grand et s'effaça pour les laisser passer.

D'un minuscule réduit encombré de paperasses, on passait directement à la boutique, sans transition. C'est là que les deux vieux s'installèrent, sans quoi leur hôte n'aurait pas pu refermer la porte. Un secrétaire à rouleau tenait lieu de comptoir. Un livre en train était posé dessus, *Grandeur et décadence d'un parc d'attractions*, de Georges Saunders. Pas le bouquin de tout le monde. Lucien présenta Maxime.

— Je me demandais si tu serais toujours dans le quartier, j'ai plus trop l'occasion d'y venir. Ça marche, les affaires ?

N'importe qui, en l'entendant poser la question, aurait pu douter de l'acuité visuelle du vieux flic. Il était clair que la boutique ne devait pas crouler sous les assauts de la clientèle. Le moindre bouquin était couvert d'une sérieuse couche de poussière, hormis celui que le libraire lisait. Celui-ci haussa les épaules.

— Pas de quoi se relever la nuit. Quand maman est partie, j'ai essayé de vendre, mais personne en voulait, de la librairie, alors j'ai fini par la garder ouverte. J'espère qu'un de ces jours ça flambera. Je

parie que l'assurance m'indemniserà grassement.

— Ah bien, c'est bien, marmonna Lucien qui n'avait pas écouté. Le trait d'humour désabusé avait glissé sur lui comme un pet sur une toile cirée. Dis donc, ça m'ennuie de te demander ça, embraya-t-il sur un ton qui dénotait ses propos, mais tu pourrais pas m'avancer un peu de fraîche ? On est en train de régler une affaire délicate avec Maxime, et on se retrouve dans Paname sans une thune. Comme on a atterri dans le coin, j'ai pensé à toi. Je t'enverrai un chèque dans la semaine.

Haussant encore les épaules, le libraire ouvrit sa caisse.

— Je n'ai pas grand-chose à proposer, c'est dimanche, j'ai pas vu beaucoup de monde. Il ramassa tout ce qu'il put, ignorant les pièces de cuivre, mit le tout dans une enveloppe de récupération et la tendit au vieux. Je ne sais pas quels sont vos besoins, mais il y a environ trois cents euros, deux mille balles.

— Oh, c'est plus qu'il n'en faut, dit Lucien sans toutefois proposer de rendre quoi que ce soit. Merci, gamin, il faut qu'on y aille mais ça m'a fait plaisir de te voir.

Le libraire, un « gamin » de quarante-huit ans, les regarda partir, les mains sur les hanches. Il n'avait jamais rien su refuser au commissaire, qui avait bien failli devenir son beau-père. Mais il se demandait comment il allait ouvrir sa boutique le lendemain sans fonds de caisse. Sans parler de manger demain midi.

— Tiens, prends l'enveloppe, disait Lucien à Maxime, même si je la garde elle sera dans ta poche dans cinq minutes.

— Je ne sais pas qui est le plus voyou de nous deux, finalement, marmonna le magicien. Où est-ce qu'on va ?

— En taule ! Je vous laisse une soirée dans Paris et je vous retrouve en cellule de dégrisement ! Vous faites chier, merde. Dans deux heures, j'ai rendez-vous avec un copain chauffeur poids lourds, pour qu'il m'apprenne un peu à manier un bahut. À huit heures, je dois me présenter à la maison de la chaussette, on a réveillé le gars de l'agence d'intérim pour préparer le coup, et voilà que je suis à Pigalle pour vous sortir de cabane. En plus il a fallu que t'aïlles gueuler que t'étais commissaire en retraite et que t'avais un fils flic ! Mais t'as donc pas d'honneur ?

— Dis donc, même, baisse d'un ton, grand comme t'es je pourrais encore t'en mettre une, rétorqua Lucien qui n'avait jamais levé la main sur son fils. Il avait pourtant une réputation à la Lino Ventura, on disait qu'il baffait facilement les voyous. Jamais un bourre-pif, jamais un coup de boule, non, mais une torgnole à la surprenante, qui coupait ses moyens au plus fort des hommes. La baffe, ça humilie.

— Ben, vas-y, te gêne pas, rétorqua Denis, c'est déjà pour ça que tu es là. Voies de fait, injures à agent, et je glisse sur l'ébriété.

— C'est pas ma faute, c'est Michou qui nous a fait boire.

— Quoi ?

Les bleus du commissariat de Pigalle se marraient comme des tordus en assistant à l'engueulade du père par le fils.

— Ben oui, on est arrivés rue des Martyrs, on a rencontré Nicolas, le patron du Caveau, qui descendait. Il m'a reconnu, il nous a invité chez lui. Mais tu sais, il passe de la musique de jeunes, là-dedans, il y avait un barouf, c'est plus de notre âge. Alors on est partis, on a traversé la rue, y'avait Michou sur le pas de sa porte, il m'a reconnu

aussi, tu penses.

— Sans compter que je suis un peu pote avec aussi, ajouta Pépé, avant de la fermer sous le regard noir de Denis.

— Il nous a payé la graine et pis le champagne, pas celui des touristes, hein, sa réserve personnelle. On pouvait pas refuser. C'est le brave gars, Michou.

— C'est pour ça que tu as tout cassé chez lui ?

— Mais non, c'est un touriste qui a commencé à manquer de respect. Bar de fiottes, qu'il a dit. Moi, tu me connais, je suis plus aussi rapide qu'avant, mais j'ai toujours la moelle. Je lui ai mis juste une petite beigne de rien du tout. C'est lui qui a tout cassé en tombant. Les bleus sont arrivés là-dessus.

— Et tu les as insultés.

— Meuh non. Je leur ai juste demandé de me lâcher. Bon, j'ai mon franc-parler, d'accord.

Denis se tourna vers les bleus.

— Il a porté plainte, le touriste ?

— Non, non, il l'a pas trop ramenée. Faut dire, il pourra pas la ramener tout de suite. Il va becqueter sa purée à la paille un moment. C'est vrai qu'il a encore la moelle, papy.

— Et Michou ?

— Ah non, c'est pas le genre à porter le pet. Et puis il aime trop le commissaire. Ils se connaissent depuis cinquante piges, au bas mot.

— Vous pouviez pas les laisser repartir peinarde ? Mon vieux, il lui faut plus que quelques gorgeons pour être sur les genoux. Ils se seraient trouvé une piaule pour finir la nuit, et c'était classe.

— Ah mais, on aurait bien voulu, nous. Mais c'est pas à cause de votre papa, c'est à cause de son pote, là, qu'on les a gardés.

Denis attrapa une chaise, se posa dessus à califourchon et plaça sa tête dans ses mains. Sa voix sortit, assourdie, entre ses doigts.

— C'est quoi, le problème, avec son copain ?

— Dès qu'on l'a rentré dans l'ordinateur, on a trouvé son *pedigree* de *pickpocket*. Alors, nature, on l'a fouillé. On a dégoté trois cents euros et des poussières, dont il ne veut pas expliquer la provenance, tout un bric-à-brac de magicien, des doses de coke. Ça faisait beaucoup pour fermer les yeux, forcément. On les a gardés pour que le taulier les voie ce matin.

Denis n'avait pas bougé. Il n'émit qu'un murmure.

— Maxime ? Elle vient d'où, cette cocaïne ?

Le vieux magicien haussa les épaules, l'air penaud.

— Ben, du touriste homophobe. Pendant qu'il s'engueulait avec ton père, je lui ai fait les poches, par habitude. J'ai pas eu le temps de regarder les sachets, je croyais que c'était des capotes anglaises.

— Et qu'est-ce que tu voulais foutre avec des capotes ?

— Ah voilà ! Tout de suite ! Parce qu'on a quatre-vingts piges, on n'aurait plus le droit de rigoler ! Mais ça peut encore nous servir, des capotes, crois-moi ! T'as entendu parler du Viagra ? On est encore en forme, ton vieux et moi. On pète le feu, même. On séduit, on fait le coup de poing, on vide des poches, on est des vrais aventuriers et on vous emmerde.

Maxime, la tête haute, retourna dans sa cellule et tira la porte derrière lui.

C'est Maxime qui raconte. Lucien lui a demandé comment il pouvait se payer la Pinède, les voyous et les saltimbanques ne pouvant pas prétendre à la retraite des cadres.

« À l'époque, je ne marchais pas trop mal dans les cabarets. Il m'arrivait bien de piquer encore un portefeuille à droite à gauche, mais c'était une activité secondaire, une réminiscence de l'enfance.

« J'avais appris pendant la guerre. Le père nous avait entraînés, mes sœurs et moi. Il nous envoyait faucher pour qu'on puisse acheter de la graille au marché noir. Tu mords le tableau ? Dickens ! Moi, ça m'amuse, alors j'y allais volontiers et j'étais plutôt bon. J'ai même eu quelques schleus à mon palmarès, mais en cachette du vieux, parce qu'il disait qu'il fallait pas s'y frotter. Trop dangereux. Un aller simple pour apprendre la brasse à la Kommandantur. Mais les Français, ils n'avaient pas un fifrelin !

« Mes sœurs étaient plus âgées. Elles avaient été initiées sur le tard et elles étaient moins habiles. Mon père leur disait que ça valait toujours mieux que de finir dans un bordel pour boches.

« Le jeune *pickpocket* se fait rarement gauler. Quand tu fais casseur, tu peux te faire coincer à genoux devant le coffiot, chalumeau en pogne. Pas moyen de prendre un air innocent. Mais les tire-laines travaillent à l'air libre ; celui qui se fait repérer peut toujours piquer un sprint et se perdre dans la foule. Moi, j'étais épais comme une sauterelle, pour me rattraper, fume ! Personne n'a fini la guerre en cabane, personne n'a été déporté, ni fusillé. Mais on n'a été que deux, finalement, à faire vivre toute la carrée, mon vieux et moi.

« Mes frangines n'étaient pas devenues putes (le père ne l'aurait

pas permis, c'était sa grande crainte) mais elles se sont trouvées un bon micheton qui les avait à la bonne et qui les entretenait pour le simple plaisir de leur compagnie. On était romantique, à l'époque.

« La guerre à peine terminée, je suis devenu par hasard l'assistant d'un magicien qui courait les cabarets. J'étais bien jeune et j'ai vu des trucs que j'aurais dû découvrir plus tard. J'ai vite appris que sous le prétendu romantisme fleur bleue de l'époque il s'en passait de belles ! Mais bon, j'avais un boulot. J'avais une dextérité d'enfer, tu penses, trois ans d'entraînement ! Je commençais à travailler mes tours. Mon magicien est mort connement, dans une rixe à Pigalle. Ce soir-là, quand je suis arrivé au premier cabaret de la soirée, il ne m'y attendait pas. Personne ne savait où il était. Le directeur m'a demandé d'occuper la scène avec un petit numéro, pour meubler, le temps qu'on dessaoule le chanteur qui venait après. Ce chanteur-là allait devenir célèbre, mais je ne suis pas là pour cafter, hein.

« J'ai fait la tournée des cabarets prévus. À chaque fois je remplaçais mon magicien au pied levé, et à chaque fois le directeur me disait « reviens demain ». C'est au petit matin, en rentrant chez moi, que j'ai appris ce qui était arrivé. Le spectacle devait continuer. Comme j'étais très jeune, les gars me filaient des cachetons de misère. Je gagnais à peine de quoi survivre en cavalant toute la nuit de boîte en boîte. Les chansonniers, les comédiens, les chanteurs, tournaient les mains dans les fouilles, ou avec juste une guitare. Moi, j'avais tout mon barda à trimbaler, mes colombes (quelle connerie, les colombes, un boulot !), ma petite table, mes anneaux, mes cordelettes, ma valochette. J'avais pas les moyens de prendre un assistant, tu penses. J'ai commencé à introduire des exploits de pickpocket dans mes numéros. Pas besoin d'accessoire ! Juste mes paluches. À l'époque, on portait des bretelles, je piquais celles d'un spectateur tous les soirs, un vrai, pas un complice.

« Dans tous les cabarets, traînait un aréopage de voyous qui discutaient le bout de gras. Tu penses si mes petits talents les ont fait gamberger ! Depuis lurette, ils m'avaient dans leur petit carnet d'adresses mental, pour le jour où ça pourrait servir. Quand ils ont eu besoin d'une main légère pour monter sur un coup, mon blase est sorti en tête de liste. Pendant trente piges, ensuite, j'ai fait partie des deux-trois plus grands pickpockets de la place. Je ne me produisais plus dans les cabarets de la capitale, je tournais beaucoup dans les casinos et à l'étranger, Suisse, Belgique, Monaco. J'ai fait un peu de fric, mais j'en claquais beaucoup, et ma femme en claquait beaucoup aussi. Je l'avais installée dans un pavillon des bords de Marne, c'était la mode des guinguettes, elle s'emmerdait pas. Je portais de sévères cornes,

mais enfin ma pauvre gamine était de moi, j'en ai l'assurance, elle me ressemblait. On n'avait pas un rond devant nous, mais on ne vivait pas trop mal.

« Sur le coup dont je te parle, j'avais un concurrent, tout de même, mais il a été éliminé par les circonstances. Heureusement ! La plus grosse affaire de ma vie, j'aurais loupé, sinon.

« C'est un des gars qui a levé le lièvre, un des voyous qui zonaient dans les salles où je passais. Il s'agissait d'un diamantaire. Un balaise. Il bossait chez lui, il avait un grand appartement dans le seizième, avec un coffiot commak à l'intérieur. Il servait à la fois d'intermédiaire et d'expert dans les transactions. Une pierre qu'il n'avait pas vue ne valait pas un pet de coucou. Je me demande s'il ne faisait pas un peu fourgue en même temps, mais c'est peut-être pour soulager ma conscience. Le gars ne sortait jamais de chez lui, pour ainsi dire. Quand il y était obligé, il se faisait escorter par deux malabars, des maousses, mon pote, ton fils il fait frêle à côté. Pas moyen de le kidnapper ou quoi que ce soit. Ou alors flingue en pogne, mais ça n'était pas le genre de la maison, ni le moment pour faire ça. On venait juste de retrouver le corps d'un industriel allemand qui avait été enlevé par un commando de la Fraction Armée Rouge. La Tour Pointue était sur les nerfs.

« Pas moyen non plus de profiter de l'une de ses rares absences pour s'introduire chez lui et titiller le Fichet, il avait une concierge dans cet immeuble, mon vieux, un vrai cerbère !

— Ah, ne dis pas de mal des bignoles ! On a chialé, chez les poulets, quand elles ont commencé à disparaître. C'était des auxiliaires de police de première. Elles savaient tout de leur quartier, elles avaient l'œil sur tout et tout le monde.

— Tu m'étonnes ! Pour la prendre en défaut, la mère, fallait se lever matin ! Bon, bien sûr, elle ne pouvait pas être tout le temps sur le qui-vive. À la limite, un gars pouvait passer devant la loge sans se faire repérer, en calculant bien son coup, mais certainement pas avec de l'équipement lourd, genre chalumeau oxhydrique. Bref, une forteresse, pas comme ces immeubles modernes avec une porte à code, qui sont de vraies passoires, comme tu as pu le voir hier.

« Un an, les mecs lui avaient tourné autour, au diamantaire. Ils en bavaient, de penser aux cailloux enfermés derrière cette lourde inviolable. Ils se relayaient pour faire le guet au coin de la rue, jour et nuit, et le filocher les rares fois où il bougeait. Ils espionnaient sa ligne

téléphonique ; à l'époque avec deux pinces crocodiles, t'étais James Bond. Ils notaient les habitudes de la bignole aussi. Que dalle ! Jamais une faille, jamais une ouverture.

« Voilà qu'un jour, ils apprennent qu'une quantité exceptionnelle de pierres doit transiter chez le gars. Ils se disent que cette fois, y'a pas, il faut tenter quelque chose. À force de gamberger, qu'ils avaient le citron qui leur sortait par les esgourdes, ils s'étaient dit que la meilleure façon d'entrer quelque part sans pet, c'était encore d'avoir la clef. Un homme seul, muni de la carouble, pouvait pénétrer le saint des saints. L'avantage des diams, par rapport au jonc par exemple, c'est qu'on peut en charrier pour des millions dans ses profondes, quitte à se faire faire un costard sur mesure. C'est pas lourd. Pour faucher le sésame, ils avaient pensé au *pickpocket*, mais pas encore à moi. C'est Frédo les doigts de fée, qui devait officier, un cador, une épée dans le métier, t'as dû connaître.

— Quand je l'ai connu, il sucrait les fraises, il aurait pas pu piquer son hochet à un mioche.

— C'est vrai qu'à l'époque il était déjà sur le déclin. Il avait bien quinze piges de plus que moi. En tout cas, il a tout essayé pour approcher le diamantaire, mais entouré comme il était, avec ça que les occasions étaient plutôt rares, polope, rien à faire.

« Alors la chance sourit à nouveau à nos gaillards. Ils apprennent que le gars doit se rendre à *New-York* dans sa famille ; rapidos, parce qu'il y en a un qui a cassé sa pipe, et il y a du blé à ramasser. Ils se disent encore, y'a pas, il faut tenter quelque chose, un fion comme ça ne se représentera pas de sitôt.

« Ils ont mis au point une astuce. Les deux malabars allaient bien accompagner leur patron à l'aéroport, mais ils ne faisaient pas partie du voyage. Une fois le diamantaire sous douane, ils rentraient chez eux avec le sentiment du devoir accompli. Il suffisait que Frédo prenne un billet d'avion, passe dans le salon d'attente avec la cible, trouve le moyen de lui faucher sa clef, et puis annule brusquement son voyage. Même si la cible s'apercevait du vol au-dessus de l'Atlantique, il ne pouvait pas porter le pet, sauf à téléphoner par le biais de la radio de bord. Il n'y avait pas de portable à l'époque.

« L'inconvénient du plan, c'était que Frédo n'avait pas de passeport en règle. Et pour cause ! Comme il avait un casier, il n'avait pas le droit de quitter le territoire national. Pas moyen de passer sous douane sans se faire retapisser. Aussi incroyable que ça puisse

paraître, moi, à quarante-sept piges, j'étais encore blanc comme neige, et mon passeport était frais comme un gardon. Je le renouvelais régulièrement, puisque je circulais dans toute l'Europe. C'est Frédo, bon prince, qui m'a mis sur le coup. Il en aurait fait une jaunisse de laisser le diamantaire mettre les adjas sans rien faire !

« J'ai pris mon bifton en catastrophe, je me suis pointé à Roissy, il était tout neuf, l'aéroport, au milieu des champs, encore. Je me suis retrouvé dans le salon d'attente avec ma cible. Un méfiant, le salopard ! Pas moyen de l'approcher. Je voyais les gars, de l'autre côté de la vitre, pas discrets pour deux ronds, qui suivaient mes tentatives. Suspendus à mes mains, qu'ils étaient. J'ai bien failli le coincer au kiosque à journaux, où il feuilletait les canards sans les acheter, mais rien à faire. Comme on appelait pour l'embarquement, j'ai fait ni une ni deux, je l'ai suivi. Coup de pot, j'avais un visa parce que j'avais accompagné Mac Ronay à Vegas. Les gars m'ont vu monter dans l'avion sans rien comprendre.

« Dans le coucou, j'ai eu le gros coup de fion. Il a demandé une boisson à l'hôtesse en lui expliquant qu'il n'était pas très rassuré. La dernière fois qu'il était allé aux *States*, c'était en bateau, tu penses. Pas n'importe lequel, le *France*, mais quand même. J'ai réussi à lui cloquer un somnifère dans son verre pendant que l'hôtesse le rassurait. Une fois qu'il s'est mis à pioncer, ç'a été un jeu d'enfant. Je lui ai piqué son trousseau de clefs et je l'ai remplacé par un autre que j'avais préparé tout spécialement, d'après photos, avec un soin extraordinaire. S'il se contentait de le tâter au fond de sa poche, cela pouvait faire illusion. Mais maniaque comme il était, je pensais bien qu'il le sortirait à un moment ou un autre pendant son court séjour à *New-York*. Je pensais que l'affaire était foutue.

« Une fois à jihèfeka, j'ai eu les foies comme jamais. S'il s'apercevait de la substitution, sûr qu'il me soupçonnerait, vu comment je lui avais tourné autour en zone d'embarquement. Je me voyais déjà arrêté en terre étrangère, interrogé par un gros flic américain, avec une grosse lampe dans la tronche. Et puis le débarquement s'est bien passé. Je me disais que j'allais prendre le premier vol pour rentrer, mais que de toute façon l'autre aurait déjà télégraphié, et que sa piaule ressemblerait à Fort Knox. Et puis j'ai eu une illumination.

« À cause de mes voyages, j'avais la première carte bancaire internationale, une Amex. J'ai foncé au guichet d'Air France et j'ai pris un siège sur le Concorde. Coup de pot, il restait de la place (c'était le tout début de la ligne, le premier vol avait eu lieu en novembre et on

était à mi-décembre, à quelques jours de Noël). Le zinc décollait presque tout de suite. J'ai télégraphié aux gars, « venez me chercher à Roissy, j'atterris dans quatre heures ». Babas, ils étaient. Voilà comment j'ai été l'un des premiers passagers du Concorde sur la ligne de *New-York*.

« À partir de là, l'affaire a été rondement menée. Le coffre était plein à craquer. Au fade, j'ai eu une surprise. Les gars m'avaient voté, à l'unanimité, un supplément pour mon coup d'audace. Tu aurais vu la taille de la valoché de biftons ! Alors j'ai décidé que ce fric-là serait mon assurance pour mes vieux jours. J'ai profité d'un voyage en Suisse pour un gala, j'ai tout caché là-bas. Pour passer la douane, tu parles d'une rigolade, les bagages d'un magicien, c'est la planque rêvée. Ils n'y ont vu que du feu.

« Ce qui ne m'a pas trop réussi, c'est qu'après cette histoire-là, je suis devenu trop sûr de moi. On aurait dit que le fait d'avoir une cagnotte m'avait rendu plus insouciant, moins prudent. J'ai commencé à péter plus haut que mon cul, et j'ai fait un séjour à Fleury. Par la suite, comme j'étais « connu des services de police », dès qu'il y avait du *pickpocket* de luxe dans l'air, on venait frapper à ma porte. J'ai même fait six mois à la place de Frédo, qui s'était planté dans les grandes largeurs sur une affaire. J'ai été victime d'erreur judiciaire, oui monsieur. Je les ai faits de bon cœur, pour lui payer ma dette, au Frédo.

« Quand ma femme est morte, elle m'avait quitté depuis longtemps. Ma fille aussi était partie, elle avait laissé une gamine que je n'avais seulement jamais vue et qui avait grandi loin de moi. Je pensais qu'elle ne se soucierait pas de moi, mais avoir un grand-papa voleur et magicien la faisait plutôt rigoler. Je m'étais installé près d'elle, en Arles, un coin infernal, farci de moustiques. J'ai suivi quand son mari a été muté ici au printemps. Il est bien soulagé que je n'habite pas avec eux, mon cévé ferait tache dans son plan de carrière. Je suis bien peinarde ici et elle est contente d'avoir un prétexte pour sortir de chez elle de temps en temps. Moi, j'ai toujours vécu à l'hôtel ou en cabane, je suis même pas foutu de me faire un œuf, alors la maison de retraite, c'est l'idéal. Tout le monde est content. Sauf que ce connard ne connaît pas la recette pour fabriquer un arrière-grand-père, manifestement. Il serait peut-être temps, pourtant, non ?

— Tu attendais une livraison de chaussettes ? sourit Maxime. Il était deux heures de l'après-midi, son mal de crâne commençait à s'estomper.

Un semi-remorque venait de se garer sans grâce devant la grille de la maison de retraite. Denis en descendait.

Les deux vieux quittèrent leur chaise de jardin. Ils rejoignirent le jeune homme qui ouvrait les portes arrière de la remorque et préparait la petite échelle.

— Alors, gamin, ils t'ont embauché ?

Ils éventrèrent un carton et en examinèrent le contenu. Sans surprise, des chaussettes. Pas de double-fond. Denis se faufila dans la cargaison pour aller jusqu'au bout de la remorque, sans trop d'espoir non plus, car il avait assisté à son chargement sans rien remarquer.

— Et si la remorque, c'était un leurre ? Ils ne transportent peut-être pas quelque chose de trop volumineux. Tu as vérifié dans le tracteur ?

— Impossible d'y mettre quoi que ce soit. Je ne l'ai pas quitté. Je m'étais prévu un casse-dalle et j'ai mangé à côté du bahut, en disant que j'étais pressé. Même pour pisser, je me suis arrêté sur la route. Ils n'ont rien mis d'autre dans tout l'ensemble que les palettes de chaussettes.

Il avait dit « un ensemble », et pas « un camion », comme les pros, mais personne ne releva et il en fut pour ses frais.

Il avait beaucoup appris sur le monde du transport, en quelques

heures. Il avait vu les caristes du Havre débouler à toute vibure avec leur chargement. Ils entassaient jusqu'à quatre rangées de cartons sur les fourches de leurs chariots élévateurs. Les cartons étaient fermement imbriqués dans des palettes spéciales, thermoformées. Ils les rangeaient quasiment sans ralentir, sans jamais s'y prendre à deux fois. Le moindre centimètre carré de la semi était exploité.

— À mon avis, ils auront été prudents. Ils t'auront fait faire un voyage à vide pour te tester. Il ne te reste plus qu'à livrer ton chargement et attendre le prochain.

Maxime réparait le carton qu'ils avaient ouvert. Il faisait de son mieux avec ses doigts de fée, mais ça se verrait. Denis faisait la gueule.

— Bon sang, il faut que je fasse faire demi-tour à cet engin. Je déteste les manœuvres.

En plus, il avait mal partout. Il avait l'impression de ne s'être pas couché. C'était d'ailleurs quasiment le cas. Il avait sorti les deux ancêtres du commissariat, après avoir amadoué Maxime qui boudait, et les avait ramenés chez lui. Il leur avait laissé sa chambre et son futon, par respect pour leurs vieux os. Il s'était installé par terre dans le salon, sur un minuscule matelas de camping. Maxime s'était relevé pour pisser, se cognant dans une chaise. Pourtant les chaises étaient pliables et celle-ci avait été rangée contre le mur. Ensuite, Lucien avait râlé sur l'inconfort du futon, qu'il trouvait trop dur. Ils avaient fini par tous s'endormir une bonne heure après être rentrés.

Denis aimait l'ordre. De la part d'un flic, ça n'avait rien de surprenant. Et il avait une théorie. Il affirmait que les êtres humains étaient comme les poissons ; qu'ils avaient tendance à occuper toute la place qu'il y avait dans le bocal. En réduisant sciemment son espace habitable, Denis s'obligeait à contenir l'augmentation exponentielle du boxon que toute personne accumule autour d'elle au fil des années. Il faisait le point régulièrement. Tout objet, tout vêtement qui n'avait pas servi au cours de l'année précédente était bazaré sans regret, offert à quelqu'un, à une œuvre, ou aux consciencieux et infatigables employés de la voirie parisienne. Toutes les combines destinées à organiser l'espace qu'on pouvait trouver dans les catalogues de bricolage et de meubles, il les connaissait, les appliquait, les améliorait.

Denis se foutait de dormir par terre, depuis des années il s'efforçait d'entraîner son corps à vivre à la dure. Il pouvait dormir sur un tas de cailloux. Mais il dormait, d'ordinaire, seul, au calme. Quand

les ronflements de son père avaient commencé à résonner dans le minuscule appartement, il avait compris que sa nuit était foutue. Quand Maxime, de surcroît, avait entrepris de siffler pour enrayer le barouf, il s'était levé rageusement et était allé prendre une douche brûlante. Il était descendu acheter du pain, avait mis le café en route et, avant de partir à son rendez-vous, s'était tapé son bol de protéines. Maxime avait ensuite trouvé le paquet, qui, venant directement des États-Unis, ne portait que des inscriptions absconses en anglais. L'ayant ouvert et en ayant reniflé le contenu, il s'était étonné à voix haute que Denis consommât de la bouffe pour chien.

Une heure après son passage à la Pinède, Denis transpirait à nouveau sur une manœuvre. Il arrêta enfin le camion et descendit, satisfait de n'avoir rien accroché. Le responsable de la boîte, Momo, sortit sur le quai de déchargement. Il l'engueula vertement.

— Qu'est-ce que tu fous, abruti ? T'as laissé un mètre d'air entre le quai et le bahut, gros malin ! Ils m'ont encore trouvé une vedette, à l'agence. T'as des gros bras, mais côté cerveau c'est limité.

Denis ravala sa hargne et remonta dans la cabine. Il était fier de son déguisement de routier, il trouvait qu'il faisait vrai avec son débardeur qu'il n'avait pas repassé exprès, lui d'ordinaire si soigneux de sa personne. Et il était fier aussi de ses biscotos. Il prit une minute pour se calmer et recula avec précaution pour ne pas toucher le quai.

— Dis donc, l'apostropha le gérant quand il l'eut rejoint, tu t'es arrêté en route, non ?

— Ben, j'ai pas encore enlevé le disque, comment que vous le savez ? répondit-il en décidant d'y aller à fond dans le rôle du benêt.

Depuis longtemps, il avait appris qu'on avait tout à gagner en se faisant passer pour plus bête qu'on n'était, dans quasiment toutes les circonstances de la vie. Son propre père, à la perspicacité légendaire, se demandait encore si c'était du lard ou du cochon.

— Je suis passé devant la maison de retraite de mon vieux. J'étais en avance, alors j'ai stoppé cinq minutes pour lui dire bonjour.

On lui avait appris que pour mentir correctement, il fallait toujours utiliser un fond de vérité. L'autre le stupéfia :

— Ouais, j'ai vu ça, la Pinède. Et tes cinq minutes elles en ont fait trente-deux, en fait. Il y a un GPS dans le camion. Il ne roule plus, on le sait. Il change d'itinéraire, on le sait. On le suit par ordinateur et on

n'aime pas trop les marioles. Alors ton vieux, t'iras le voir le dimanche, la prochaine fois.

— Ben dis donc, m'sieur, vous en faites du tintouin pour des chaussettes !

— Tiens, comment tu sais que c'est des chaussettes ?

Eh meeerde. À force de jouer au con, tu as gagné le gros lot, mon gars, se dit Denis. Pourtant ça aussi, on lui avait appris : moins tu causes, moins tu risques de dire des âneries.

— Y'a un carton qui s'est éventré, m'sieur. Au Havre. Pendant le chargement. S'il vérifie par téléphone, je suis marron, se chantait-il *in petto*. Je l'ai réparé avec du scotch qui était dans le camion.

Le lendemain soir, après le dîner, la Mini se garait à l'entrée de la Pinède, dans l'or du soleil couchant. L'heure des visites avait rendu l'âme depuis au moins deux plombs, mais aucun membre du personnel ne se mêla de la ramener, aucun pensionnaire n'émit la moindre protestation. Tout le monde commençait à s'intéresser au manège du trio de dingues. Tout le monde était curieux de savoir à quoi ça mènerait. Le vieux Pons était resté dans la véranda pour prendre le frais, lui qui d'habitude se couchait comme les poules. Les vieux, ils ne bossent plus, ils dorment de moins en moins et ils se couchent de plus en plus tôt, histoire de bien profiter des longues heures d'insomnie, d'en jouir bien à fond.

Gégé et Pépé rejoignirent Denis et ils s'engagèrent dans une promenade à travers le village. La Pinède jouissait d'un parc de trois hectares, mais plus personne ne s'y promenait jamais. Lucien avait un jour promis l'une de ses dives bouteilles à celui qui dégoterait un pin sur le terrain de la Pinède. Tous les retraités avaient fouillé le coin de fond en comble. En vain, bien sûr. Du coup, ils le connaissaient comme leur poche, et préféraient désormais se promener dans le village. Même le jardinier qui venait un jour par semaine avait baissé les bras. Le parc était en train de revenir à la vie sauvage. Une animatrice avait imaginé de faire un potager dans un coin, mais aucun pensionnaire n'avait la main verte. Il y subsistait quelques pieds de tomate desséchés que personne n'avait arrachés. Le vieux Pons prétendait y avoir aperçu un daim, une fois, mais personne ne croyait le vieux Pons.

— Encore un voyage pour des clous, leur annonça d'emblée le jeune homme. Et l'autre il m'a encore charrié sur mes manœuvres. Faut dire, j'ai un peu niqué le quai de déchargement. D'ici qu'il appelle l'agence d'intérim pour réclamer un chauffeur moins branque,

y'a pas l'erche.

— Je peux vous raconter une histoire drôle, les gars ? intervint Maxime. Elle est vieille mais elle vous fera peut-être marrer.

— Tu trouves que c'est le moment ?

— Il se pourrait que le moral du gamin remonte.

« C'est l'histoire d'un douanier à la frontière suisse. Un jour qu'il ouvre l'œil, il voit arriver un paysan avec une brouette pleine de paille. Il lui demande pourquoi il veut passer de la paille en Suisse. L'autre lui dit « je suis paysan, j'ai des prés et des bêtes des deux côtés de la frontière, il faut que j'aïlle m'en occuper ». « Toi, se dit le douanier, tu me prends pour un lapin de six semaines. Tu mijotes quelque chose ». Il fouille dans la paille et il ne trouve rien. Alors il laisse passer le gars, mais il voit bien qu'il jubile et ça l'énerve.

« Le lendemain, le gars est là de nouveau avec sa brouette de paille. Le douanier se dit : « toi, mon gars, tu veux recommencer ton exploit d'hier, mais je vais te rouler. » Il fouille méthodiquement la paille, il ne trouve rien. Il laisse passer le paysan.

« Le lendemain, le gars est là de nouveau avec sa brouette de paille. Le douanier se dit : « Toi, mon gars, tu essaies de m'endormir. Le jour où je ne regarderai plus dans la paille, il y aura quelque chose dedans, des lingots ou je ne sais quoi. Mais tu ne m'auras pas, même si tu viens tous les jours je regarderai dans ta paille tous les jours ».

« Ça devient une obsession pour le douanier. Il n'en dort plus, il refuse l'avancement et les promotions pour rester à son poste-frontière, il ne prend jamais de vacances, sa femme le quitte, et tous les jours le gars passe avec sa brouette de paille. Tous les jours le douanier fouille la paille sans jamais rien trouver.

« Vingt-cinq ans, ça dure comme ça. Un jour que le douanier est enfin à la retraite, il rencontre le paysan dans un café. Il lui dit : « dis-le-moi, maintenant que je ne suis plus douanier, dis-moi le secret de la brouette de paille. Qu'est-ce que tu as trafiqué pendant vingt-cinq piges ? »

« Et l'autre lui répond : « je faisais le trafic de brouettes, elles sont vachement chères, en Suisse, les brouettes. »

— Elle n'est pas mal du tout, ton histoire, murmura Lucien qui commençait à piger.

— J’ai vérifié ça dans la journée, répondit Pépé tranquillement. C’est pour ça que je me suis enfermé. C’était pas pour faire la sieste. J’avais une pile de canards, j’étais sûr que c’était dedans. Il y avait l’autre jour un article qui racontait comment des trafiquants passaient de la drogue. Ils compressaient la poudre pour en faire des décors de Noël, ça ressemblait à du plâtre, ou à du plastique verni. Je suppose qu’avec une plus grande quantité de drogue, on peut fabriquer des objets plus gros, comme...

— Des palettes ! rugit Lucien. Nom de Dieu, Maxime, t’es génial.

Denis souriait largement.

— Moi aussi, ça me tracassait, cette histoire de palettes. J’ai posé des questions, au Havre. Les palettes en bois sont largement utilisées, elles sont standard, sauf dans l’alimentaire. Elles sont bannies des chambres froides pour des questions d’hygiène. Mais pour trimbaler de la chaussette, il n’est pas nécessaire d’avoir des palettes en plastique. Je vais tâcher d’en engourdir un morceau pour le faire analyser.

Lydie avait frappé aux portes de toutes les entreprises du coin, sauf une. Enfin, de toutes les boîtes qui n'étaient pas fermées. Cette zone industrielle était un vrai cimetière. L'abattoir halal était clos ; tant mieux s'était dit Lydie, parce qu'elle se voyait mal y bosser, même pour sa couverture. Halal, elle s'en moquait, mais un abattoir !

La menuiserie ne recrutait pas. La casse vivotait. Les autres boîtes étaient plus près du centre-ville, mais guère plus reluisantes. Elle s'était mangé quatre-vingt-quinze pour cent de refus. Le seul patron qui avait manifesté l'intention de l'embaucher avait aussi exprimé son envie de la sauter, ce qui n'était pas franchement au programme, lui avait-elle annoncé sans prendre de gants.

Lydie s'en foutait, de s'être fait lourder de partout.

Elle n'était pas plus stupide qu'une autre. Elle savait bien que du boulot, il n'y en avait pas. Ses grandes déclarations devant Anna, c'était pour la galerie. Pour que cette pipelette d'Anna les colporte au marché. Elle se doutait bien que n'importe quel *job*, même le plus simple, était déjà pris d'assaut. Personne n'attendait une ex-femme au foyer comme la déesse salvatrice des entreprises de la banlieue nord.

Elle voulait juste se faire embaucher « à la Chaussette », comme elle disait, afin de voir ce qui s'y tramait. Elle était arrivée au même raisonnement que les flics. Le Jurassien n'avait pas d'ennemi dans sa vie privée, aucune raison de se faire dézinguer. Il avait trop d'expérience pour aller se foutre tout seul dans un trou et y mourir bêtement.

Restait sa vie professionnelle, dont il parlait peu. Sur ce job en particulier, il avait été encore moins loquace qu'à l'accoutumée. Elle

se rappelait même qu'il avait esquivé ses questions d'un ton bourru.

— Qu'est-ce que tu veux que je t'en dise ? Je vais au port, on me charge, je rentre, on me décharge. Je risque pas le tour de rein, ils me laissent pas y toucher, à leurs chaussettes de merde, là. J'en ai vu, elles ont une gueule ! Je ne sais pas comment ils arrivent à vendre ça.

Et puis elle l'avait vu se fermer au cours des jours suivants, jusqu'à l'accident. Toute sa sensibilité lui hurlait « c'est à cause de ce boulot qu'il est mort ». Elle avait l'habitude d'écouter ses intuitions. Et de se démerder toute seule. Elle avait fait des allusions devant le jeune flic, mais elle ne lui avait pas parlé de ses soupçons. Qu'il enquête de son côté.

Elle prit une profonde inspiration, défroissa sa jupe et entra dans la cour de l'entrepôt. Ses galops d'essai dans les sociétés du coin lui avaient donné de l'assurance. Elle contourna le bâtiment jusqu'à une petite porte vitrée portant la mention « bureau ». Elle frappa et entra quand on lui dit de le faire, sans prendre garde au camion qui franchissait la grille à vitesse réduite.

Si elle s'était retournée à ce moment-là et avait aperçu Denis au volant, quelques destins en auraient été changés. Si Denis avait reconnu la jeune veuve qu'il avait interviewée quelques jours auparavant, le cours des choses aurait évolué autrement. Mais, concentré qu'il était sur la manœuvre qu'il allait devoir encore effectuer, il roula jusqu'au fond de la cour sans prendre garde à elle (lui qui pourtant pouvait repérer une paire de jolies jambes à deux cents mètres). De son côté, elle entra dans le bureau, parée de son plus beau sourire.

— Bonjour, gazouilla-t-elle, jouant sur le léger zézaïement que lui donnait ses dents du bonheur. Je fais le tour des entreprises du secteur pour savoir si vous avez besoin d'une secrétaire ou d'une femme de ménage. J'ai besoin de travailler. Sans s'en rendre compte, elle avait ajouté une pointe d'accent créole dans sa voix, quand elle avait commencé ses démarches.

Le directeur de la Chaussette n'était pas ragoûtant. Il avait une tête de fouine, avec un nez pointu et de petits yeux fureteurs. On était infoutu de lui donner une origine, il pouvait aussi bien être Arménien que Juif ou Maghrébin, voire Turc ; il évoquait une sorte de fantasme jouissif pour *skinhead* lepéniste, tant il cumulait les stigmates de l'immigré. Lydie, qui était parfois confrontée au racisme ordinaire, ne put pas s'empêcher de penser que ce type-là avait dû sacrément en

baver. Un premier mai près de la statue de Jeanne d'Arc, il se serait fait carrément piétiner. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, car il n'avait pas atteint quarante ans, mais son visage était précocement buriné par les rides d'expression. Son visage était très expressif, presque grimacier, et il s'obstinait qui plus est à ne pas porter ses lunettes, ce qui l'obligeait à froncer le nez et les sourcils pour accommoder. Il n'était pas très grand, mais assez massif, et parlait avec l'accent de la banlieue qu'il n'avait jamais quittée. Cependant, il n'utilisait pas les locutions connues dans ce genre de milieu, il ne disait pas « vas-y » ni « ouèche » et ne jurait pas sur le Coran. S'il employait toutefois le mot « putain » mille fois par jour, il était loin d'être con.

Pour compléter le tableau, il portait une veste luisante de crasse et d'usure sur un *tee-shirt* noir et des baskets noires sous un pantalon à pinces. Il ne s'était pas levé pour l'accueillir. Il avait une patte folle, Momo, en plus du reste, alors il évitait de se mettre debout devant les dames, quitte à paraître malpoli.

Faire du gringue à un épouvantail pareil, se dit Lydie, ça ne va pas être du gâteau.

Elle était lucide et savait qu'un patron n'embauchait pas une fille sur son C.V. Enfin, pas uniquement, en tout cas. Les yeux de fouine procédaient à une inspection en règle, sans que leur propriétaire ne répondît. Elle s'assit d'autorité, sans y avoir été invitée. Denis lui serait reconnaissant, plus tard, d'avoir ainsi détourné l'attention, parce que d'habitude Momo sortait de son bureau pour le voir reculer, et il avait encore loupé sa marche arrière, ce jour-là. Le gérant de la Chaussette se faisait appeler Momo, mais personne ne savait si ça venait de Moshé, Maurice ou Mohamed. Il était super fort pour brouiller les pistes et esquiver les questions indiscretes. De toute manière, lui-même ne savait rien de ses origines. Il avait été abandonné à la naissance. Un même avec sa tronche, avec un pied à la retourné par-dessus le marché, il ne pouvait guère en vouloir à ses vieux.

De son côté, Denis s'installa tranquillement dans un coin en regardant le cariste décharger les palettes de chaussettes et de vêtements pour bébé. Il ne proposa pas de coup de main parce qu'il savait que l'autre refuserait. Il manipulait son chariot élévateur avec une grande dextérité, et alignait les cartons comme à la parade. Il avait dû gagner un concours.

— Forcément, se disait Denis, si nos soupçons au sujet des palettes sont justifiés, s'agit pas d'en perdre le moindre gramme, au

prix qu'est le beurre.

Il attrapa un balai et entreprit de nettoyer le sol de la semi au fur et à mesure qu'on le dégageait, en routier consciencieux, dans l'espoir de récolter un échantillon, mais en fut pour ses frais. Il se fit engueuler par le cariste qui lui brailla qu'un coup de fourche était vite arrivé.

— Avec les précautions que tu prends, mon gros, pas de danger, faillit-il répliquer.

Alors il sauta de la semi et se dirigea nonchalamment vers les toilettes qui se trouvaient dans un coin de l'entrepôt, près du bureau.

Au même moment, Lydie sortait du bureau, justement, avec la vague promesse d'un coup de fil. Elle avait pris un portable flambant neuf, car elle ignorait si la Chaussette avait le numéro du Jurassien et ne voulait pas prendre le risque. Elle s'arrêta sitôt passée la porte, faisant mine de rajuster son bas, et écouta de toutes ses oreilles.

Denis entendit le début du coup de fil en même temps qu'elle, chacun se tenant d'un côté du bureau.

— Allô ? C'est Momo. Il faut que je vous voie. Au sujet du business, de la marchandise. Il y a de la perte, il faut faire quelque chose. Non, pas au téléphone, je viens. Non, je dis je viens vous voir. Je serai reparti avant votre rendez-vous ! hurla-t-il. Saloperie de V.O.I.P. à la con, il m'énerve avec ses gadgets, râla-t-il en raccrochant. Il préférerait le bon vieux téléphone avec ses fils de cuivre aux nouvelles technologies de voix sur Internet.

Lydie courut jusqu'au coin de l'entrepôt pour éviter que Momo ne vît qu'elle s'était attardée et ne soupçonnât qu'elle avait entendu quelque chose. En voyant la camionnette blanche de la société, elle fut saisie d'une impulsion, ouvrit la porte arrière et grimpa dans le fourgon.

Denis ferma la porte des toilettes de l'extérieur avec le tournevis de son couteau suisse. Le cariste, qui ne l'aimait pas, ne viendrait sans doute pas lui parler à travers la porte. Il cavala aussi, vers la grande porte de devant. Il entendit le moteur de la camionnette démarrer. Quand il parvint à la porte, la camionnette était devant la grille, qui s'ouvrait déjà. La radio braillait une chanson débile. Momo ne roulait qu'avec le son à plein pot. Pour s'éviter d'entendre le bruit de la boîte martyrisée, sans doute.

Avec le fric que lui rapportait sa petite entreprise, Momo aurait

pu rouler dans une chouette berline hors de prix. Il en avait une, d'ailleurs, qu'il s'était offerte sur les conseils insistants du patron. Une automatique, pour qu'il ne s'enquiquine plus avec l'embrayage, rapport à son pied-bot. Mais, il trouvait ça voyant, et puis il ne s'y sentait pas à l'aise. Toute sa vie, Momo avait roulé dans des camionnettes pourries. Celle-ci, qui servait à livrer des cartons aux quatre coins de la banlieue, était la plus belle qu'il ait jamais eue. Alors l'allemande, la plupart du temps, restait garée près de l'entrepôt.

Denis réalisa que les clés de sa Mini étaient dans son blouson. Son blouson était dans son casier, muni d'une antique serrure à combinaison dure comme du bois. Le temps qu'il retourne les chercher, la grille serait refermée, et il devrait demander au cariste de la lui ouvrir car il n'en avait pas la clef, en tant qu'intérimaire. Ce qui n'était pas de nature à éveiller les soupçons, puisque sa journée était finie. Mais l'autre mettrait une plombe à venir, la filature serait à l'eau. Il n'y avait pas la queue d'un flic dans les environs, son collègue José avait eu une course à faire. Denis, déprimé, l'avait assuré qu'il se débrouillerait seul.

Il choisit rapidement son parti, ouvrit la porte arrière et grimpa dans le fourgon. En découvrant Lydie, il eut un hoquet de stupeur, mais il était trop tard pour changer d'avis. Il referma la porte sans bruit, ce qui n'est pas facile, car ce genre de loquet est conçu pour être claqué sans ménagement, et pas traité avec délicatesse. Il y a des gens qui sont comme ça, aussi.

Il s'assit rapidement près d'elle, comme la camionnette démarrait. Il ne s'agissait pas de choir bruyamment, le conducteur n'aurait pas manqué de l'entendre malgré sa radio. Il se pencha pour parler à l'oreille de Lydie, mais un virage, la saleté de rond-point trop petit dont il mordait toujours le terre-plein avec son camion, lui fit donner de la tête dans le crâne de la jeune femme. Ils s'agrippèrent donc l'un à l'autre pour pouvoir chuchoter sans subir de nouveau choc, et maintinrent cette étrange étreinte pendant toute la durée du voyage, si bien qu'ils glissaient de concert sur le sol de la camionnette à chaque virage, et qu'ils devaient lutter pour ne pas toucher la caisse de la fourgonnette, ce qui attirerait l'attention du chauffeur. Momo conduisait comme un âne. Ils ne purent tout de même pas s'empêcher, l'un comme l'autre, d'oublier une seconde le danger, l'inconfort et le ridicule de leur situation pour se sentir émuistillés par cette proximité. Il y avait de l'érotisme dans leur posture, joue contre joue, la solide poigne de Denis enserrant les bras délicats de Lydie. Son fin chemisier ne la protégeait pas du tout et elle savait qu'elle aurait la marque de ses doigts pour longtemps, si par bonheur ils sortaient

vivants de cette entreprise. Lui ne portait aucune manche qu'elle aurait pu attraper, aussi avait-elle noué ses mains autour de sa nuque. Tous leurs muscles étaient tétanisés dans l'effort, car il est difficile de ne pas se laisser brinquebaler quand on est assis par terre dans une camionnette. Bref, on aurait pu croire qu'ils étaient en pleine séance de galipettes.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Le chuchotement de Denis était nerveux, sec, plein de reproche. La tension du moment.

— Ben, comme vous, je farfouille au boulot de mon mec.

— Moi, je ne farfouille pas, j'enquête. Il avait appuyé sur le mot avec emphase. J'infiltrer, je fais le sous-marin. Vous, vous nous mettez tous les deux en danger, avec vos gamineries.

Une soudaine embardée le fit basculer sur le dos. Elle se retrouva assise sur lui. Le geste qu'elle fit pour amortir le choc amena son genou contre l'aîne de Denis, lui coupant momentanément l'arrivée du sang dans l'artère. Quelques centimètres sur le côté, songea-t-il, et il aurait chanté avec les sopranos.

Il la redressa et un nouvel écart, dans l'autre sens (encore un rond-point ?), les plaça dans la situation inverse. Le colosse avait conscience d'écraser sa compagne de tout son poids. Il avait encore plus conscience des formes voluptueuses qui se trouvaient sous lui. Il croisa son regard et se rendit parfaitement compte que le même genre de pensée l'agitait.

La camionnette n'était pas trop poussiéreuse, Momo ayant ses raisons pour l'astiquer fréquemment. Du coup, eux non plus. Aucune crasse ne venait affadir la beauté d'un gaillard en pleine force de l'âge, culturiste, qui plus est, et d'une femme déjà mûre mais ravissante. Cependant le véhicule était resté garé au soleil, aucun air n'y circulait. Il y faisait une chaleur d'enfer et ils étaient en nage tous les deux.

— En nage, en âge de faire des conneries, oui, se dit Denis dans un accès de lucidité. C'est pas le moment, de jouer les séducteurs, pourtant.

La jolie métisse, transpirant dans son chemisier fin et sa jupe légère, par quarante degrés, lui évoquait une scène du *Tarzan*, avec Bo Derek, qu'il avait vu quand il était adolescent, et qui l'avait marqué à vie. Son vieux, peu au courant de l'actualité cinématographique, lui avait autorisé cette sortie sans se douter une seconde de ce qu'allait voir son jeune fils. Il pensait qu'il s'agissait d'un film d'aventures

comme ceux qu'il connaissait déjà. Le gamin était resté trois séances de suite.

Denis était en train de se dire « oh et puis merde, tant pis », comme la petite vieille en sortant de l'église, quand la camionnette s'arrêta et klaxonna deux fois. Du coup, le langoureux baiser qui aurait pu s'échanger là, et rester un merveilleux souvenir à jamais, resta en carafe.

Écoutant de toutes leurs oreilles, ils entendirent le grincement d'une grille qu'on ouvre. La camionnette repartit pour quelques mètres, s'arrêta pour de bon. Momo avait coupé la musique, un signe indiscutable : il était arrivé. Dans le silence soudain, les deux passagers clandestins se retinrent de respirer, allongés comme ils étaient. Denis se reprit à goder.

La nature humaine est drôlement fichue, tout de même.

— Tu connais celle de la petite vieille qui va se confesser ?

— Ah non, celle-là, je la connais pas.

— Elle est dans le confessionnal, toute timide, et elle commence. « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » « Quel genre de péchés, ma fille ? » « J'ai dit des gros mots. Le mot de Cambronne. Plusieurs fois. » « Oh, ma fille, ce n'est pas bien grave, sourit le jeune curé, il est nouveau tu comprends, vous me direz trois paters et deux avés, et puis je vous absous bien volontiers. » La petite vieille dit ses paters, ses avés, et elle sort de l'église en ruminant sur l'indulgence du curé. V'là-t-y pas que sur le parvis elle s'emperlucote les pieds dans sa jupe, et qu'elle manque de tomber. Elle lâche un « merde » sonore, qui résonne dans toute l'église. Elle réalise, elle dit « oh, merde », en mettant sa main devant sa bouche, comme ça. Et pis elle repense au sourire du curé, elle a un geste de désinvolture, elle fait « oh, et pis merde, tiens ! »

Lucien se marre de bon cœur. Le vieux Pons, qui pour une fois a entendu mais fait mine de rien, esquisse un sourire. Il admire la performance.

Deux plombs qu'ils se racontent des histoires drôles, les deux vieux. Au début, tout le monde les a laissé faire, en pensant que l'essoufflement les gagnerait. Mais il y en a toujours un qui renchérit, hurlant tout à coup « tiens, et celle-là ? ». C'est bien connu, dans ce genre de joute, dès qu'un thème est abordé, on l'épuise. On a eu les blagues belges, les suisses, les corses (« oh Doumé, tu crois qu'il pleut ? Attends, j'appelle le chieng, regarde s'il est mouillé »), les juives (personne n'a crié à l'antisémitisme, on se demande si Maxime n'en est pas, et dans ce cas-là il aurait le droit, évidemment), les

africaines, les histoires de cannibales, de belles-mères, de bonnes sœurs, et on a élargi sur la religion en général.

Alors c'est le public qui s'est essoufflé. Quelques bons vivants sont restés, quelques culs bénis sont partis immédiatement, le plus grand nombre a fini par ronchonner que Lucien et Pépé faisaient trop de raffut, alors qu'objectivement ils en faisaient plutôt moins que d'habitude. Un mouvement de repli s'était fait vers la salle télé, avec des soupirs et des « si on ne peut plus profiter du jardin quand il fait beau... ». La plupart des pensionnaires avaient un poste dans leur chambre, que leurs enfants leur avaient généreusement laissé quand ils étaient venus les *placer*, toutefois les programmes consensuels se regardaient en groupe.

Les deux boute-en-train furent interrompus par l'arrivée de la belle Emmanuelle. Elle assumait les fonctions d'économe à la Pinède, et elle donnait des cours d'informatique et d'Internet aux pensionnaires que ça intéressait. Grande, blonde, souriante, réservée mais pas bégueule, discrète mais pas effacée, elle avait son public. Elle apportait un petit colis, qu'elle remit à Lucien.

— Ah, ce sont mes bouquins, dit-il.

— C'est pourtant pas l'heure du facteur, s'étonna Pépé.

— Ils arrivent par porteur spécial. Emmanuelle les commande sur son bousin, là. Deux jours après je les ai. Pas besoin de se déplacer, tout se fait par Internet, c'est le progrès. C'est une société américaine qui fait ça, avec un nom de guerrière, Walkyrie point com, je crois bien.

Emmanuelle laissa dire sans corriger, elle savait très bien que Gégé se souvenait du nom de la librairie en ligne et la faisait enrager. Mais Maxime ne l'entendit pas de cette oreille.

— Quoi ? T'as un presque-fils qui est libraire, et tu commandes des bouquins aux amerloques ? C'est comme si tu bouffais au McDo quand ton même aurait des étoiles au Michelin ! C'est pas une honte de voir ça ? Un commissaire de la République ! Ah, elle est belle, la police française ! Peut-être même qu'ils t'ont refilé une légion d'Honneur, par-dessus le marché ? Mais de l'honneur, faudrait encore en avoir ! C'est même plus l'honneur que t'as perdu, c'est l'amour-propre. Tu vas me faire le plaisir de ne plus leur filer un dollar, à tes internautes, là. Et tu vas faire travailler le gamin.

— Mais il n'aura pas forcément les bouquins que je veux !

— Il les commandera ! Il est pas plus con qu'un amerloque.

— Il ne les aura pas en deux jours !

— En es-tu bien sûr ? De toute façon, tu patienteras, et pis c'est tout. En plus il pourra proposer des bouquins à toute la Pinède, ça va redresser son affaire, ça. Elle en a bien besoin, son affaire, j'ai eu l'impression que ça n'allait pas fort, nota Maxime qui pratiquait volontiers l'euphémisme. Il pourra faire le tour des maisons de retraite d'Île-de-France avec un Bibliobus. Un empire, il aura, je prédis. Tu lui as envoyé son chèque, au moins ?

— Euh, je comptais le faire demain...

— Demain il sera mort de faim, nom de Dieu ! Tu vas me faire le plaisir d'aller chercher ton chéquier tout de suite, c'est pas vrai, ça, un vrai gosse, faut tout lui dire.

Lucien quitta son fauteuil avec effort et, sans manifester la moindre honte à la suite de la réprimande publique qu'il venait d'essuyer, se dirigea vers le bâtiment. Il marmonnait tout de même dans sa barbe. Parvenu dans sa chambre, il se planta au milieu de la pièce comme s'il avait oublié pourquoi il était venu. Le téléphone sonna et il attrapa le combiné.

— Monsieur Lucien, j'ai un appel pour vous de l'extérieur.

Malgré son amour de la haute technologie, Emmanuelle n'avait pas encore réussi à imposer un standard électronique permettant d'appeler chaque chambre depuis l'extérieur. Les coups de fil arrivaient encore dans l'administration de la Pinède, avant d'être transférés dans les piaules. La directrice avait dit en réunion, avec son cynisme habituel, que ça éviterait aux enfants de perdre du temps à essayer de joindre un mort. On leur annoncerait la nouvelle dès le standard et c'était toujours ça de gagné.

— Ah, ça doit être le gamin, dit Lucien.

— Oh non, répondit la jeune standardiste d'une voix énamourée, si ça avait été Monsieur Denis, je l'aurais reconnu.

Elle passa l'appel.

— Commissaire, haleta une voix au bout du fil, c'est José, le coéquipier de votre fils. Il vous a téléphoné ?

Lucien avait retapissé la respiration d'asthmatique du gros José. Une lumière rouge s'alluma dans la tête du vieux flic. Il devenait peut-être gâteux, mais il avait été l'un des meilleurs policiers de France, et l'intuition ne rouille pas aussi vite que la mémoire. Il regarda son radio-réveil. C'est bien les vieux, ça. Ils n'ont plus à se lever, mais ils ont tous un réveil sur leur table de chevet.

— Il n'est pas avec vous ?

— Euh, non, en fait aujourd'hui il n'avait pas besoin de moi, et je devais passer au tribunal pour mon divorce, alors... Mais il devait me donner des nouvelles en sortant de la Chaussette. Après vous avoir appelé, vous.

— Tu l'as laissé tout seul sur un coup en sous-marin, crème d'andouille ?

— Mais c'est lui qui a dit qu'il n'avait pas besoin de moi ! répéta José d'un ton geignard, alerté par le ton de Lucien. Il aime bien jouer au flic solitaire, vous savez.

— Oui mais là il n'a pas téléphoné, ni à toi, ni à moi. Et tu le connais, quand il dit qu'il appelle, il fait quoi ?

— Ben, il... appelle, commissaire.

— Alors bon sang s'il a pas appelé, c'est qu'il se passe quelque chose ! Fonce à la Chaussette, j'arrive. Demande des renforts.

— Mais je suis de l'autre côté de Paris, moi. Bon, bon, je me débrouille, j'envoie des bleus.

— Magne-toi, José, et prie pour qu'il ne lui soit rien arrivé, j'ai encore des potes au ministère.

Lucien n'avait plus de copain au ministère depuis vingt piges, et il doutait de l'efficacité des prières, lui qui conchait la religion dès qu'il le pouvait, mais le gros n'en savait rien.

— Et ne fais pas sonner son portable ! S'il a été obligé de se planquer, tu risques de le faire pincer, compris ?

Ayant raccroché, Gégé remonta le couloir des chambres à une allure qu'il n'avait pas pratiquée depuis longtemps, coudes au corps. Il était rouge comme une écrevisse en déboulant dans le jardin. Il gueula de toute sa voix.

— Max, le môme est en danger ! Il aurait déjà dû m'appeler. On y va.

— On y va, on y va, c'est bien joli, t'as une chignole, toi ?

Lucien s'arrêta net, et regarda autour de lui.

— Emmanuelle, allez chercher vos clefs. Question de vie ou de mort, je vous réquisitionne.

— Monsieur Lucien, c'est peut-être pas la peine de paniquer comme ça. Il a peut-être oublié d'appeler.

— Vous ne connaissez pas mon gars, vous. Il devait joindre son coéquipier, aussi, et il ne l'a pas fait. Il y a un quart d'heure de ça. Mon gamin, c'est une horloge comtoise. Quand il dit qu'il appelle à quatre heures, c'est pas quatre heures et quart. Magnez-vous le train !

— Ce serait peut-être mieux d'envoyer la police, tout simplement, non ?

— La police, elle est en route. Mais j'aimerais mieux qu'on arrive avant les bleus, ils sont pas discrets pour deux ronds. Allez chercher vos putains de clefs !

Emmanuelle sentit que se déclinaient dans la voix du vieil homme toute une gamme de nuances. L'autorité, d'abord, qu'il avait naturelle et impérative. Un brin d'agacement, face à ses atermoiements. La trouille, la vraie, celle qu'on ressent quand on voit le profil de la Faucheuse dans l'encadrement de la porte. Et l'amour aussi, l'amour et la fierté à l'égard de ce fils qui risquait sa peau pour des notions désuètes, comme le maintien de l'ordre et le dévouement aux autres. Si elle avait eu le temps et si elle avait su, elle aurait pu également y trouver, tout au fond, bien planqué sous les rodomontades, le souvenir d'une promesse faite un jour sur une tombe.

Alors elle ne tergiversa plus et courut chercher son sac.

Quelques minutes après, sa petite citadine passait en trombe les grilles de la Pinède, et dévalait les rues du village. Elle passa un ralentisseur, que Maxime appelait un « gendarme couché », sans ralentir, justement. La petite auto s'envola. Lucien se tenait à la poignée du passager, mais Pépé s'était laissé surprendre et se cogna la tête au plafond de la petite guimbarde.

— Putain, vous avez tous des bagnoles rembourrées aux noyaux

de pêche ! Parlez-moi d'une bonne béhixe, ça c'était de la chignole, grommela le commissaire.

La petite auto rejoignit la bretelle d'autoroute en trois coups de cuiller à pot, et l'enquilla dans un crissement de pneus. La voie d'accélération mérita son nom, plus que jamais, quand Emmanuelle rétrograda en seconde à la sortie de la boucle pour se relancer. Le moteur criait dans les aigus. Maxime se demanda si la jeune femme était du genre à contrôler ses niveaux. Si elle continuait à une allure pareille, on allait bientôt le savoir. Quand le moteur traverserait le capot. Emmanuelle coupa directement l'autoroute pour aller se mettre sur la file de gauche. Quand une voiture plus rapide lui faisait des appels de phare, elle se rabattait sèchement pour la laisser passer, puis déboîtait à nouveau, collant au cul de l'autre pour profiter de son aspiration.

Soudain, sur une voie d'entretien, ils aperçurent deux motards en attente. Bien que la petite voiture ne puisse guère dépasser la limite autorisée, elle était tout de même en infraction. La grosse berline qui roulait devant eux ne sembla pas exciter la convoitise des policiers, mais en revanche les motos démarrèrent au passage d'Emmanuelle et entreprirent de la rattraper, ce qui ne leur prendrait que quelques minutes. Lucien pesta.

— Merde de merde ! Ils vont nous faire perdre du temps. Même si j'arrive à leur faire comprendre qui je suis et l'urgence de la situation, il faudra des heures !

Alors il aperçut, dans le rétroviseur côté passager, Pépé qui avait baissé sa vitre et faisait de grands gestes aux agents.

— Bon sang, Max, si en plus tu leur fais des grimaces, on va encore finir au ballon.

Emmanuelle lui jeta un regard étonné. Les deux vieux ne s'étaient pas vantés de la façon dont leur balade à Pigalle s'était terminée. Elle eut un sursaut en voyant dans son rétroviseur que les deux motards arrêtaient la poursuite, alors qu'elle s'était presque résignée à stopper. Du coup elle enfonça encore l'accélérateur et sa voiture, trouvant encore un petit peu d'énergie supplémentaire à fournir, reprit de la vitesse.

— Tu crois qu'ils m'auraient reconnu à cette distance ? se rengorgea Lucien.

— Mais non, rigola Maxime, je leur ai montré ça. Il exhibait

fièrement un brassard fluo marqué du mot « police ».

— Tu as trouvé ça où ?

— Je l'ai fauché distraitemment au commissariat, à Pigalle, il traînait sur un bureau. J'avais oublié que je l'avais dans la poche.

D'enthousiasme, le vieux commissaire asséna une claque sonore sur la cuisse de la belle Emmanuelle et lui cria de sa voix de stentor :

— Roule, ma poule !

Momo, ayant garé sa camionnette, remonta l'allée du pavillon jusqu'à la porte qui s'ouvrit devant lui, sans qu'il ait vu personne, comme le portail l'avait fait. Il grogna *in petto* sur les saloperies de gadgets que le patron appréciait tant.

Il était déjà venu à plusieurs reprises et pourtant ne connaissait pas bien la maison. Il savait que, par un curieux effet de trompe-l'œil, elle était bien plus vaste qu'elle n'en avait l'air. Il ignorait cependant qu'elle avait deux niveaux de sous-sol.

Dans la famille adoptive de Momo, « faire construire » était synonyme de position sociale élevée. Le boss l'avait fait construire, ce pavillon. Il en avait dessiné les plans pendant des années, dans sa tête. Elle ressemblait à un logement de banlieue, un peu plus cossu que la moyenne. Les murs étaient si hauts qu'on ne la voyait pas de la rue, alors l'allure de la façade n'avait pas grande importance. Bref, elle était toute en profondeur, perchée sur un garage qui surplombait lui-même une cave. Une véranda, accessible par-devant et par-derrière, semblait en faire le tour. Il s'agissait en fait de deux galeries, ne se rejoignant jamais, sauf à traverser la maison. Chacune donnait sur la pièce centrale, chacune par un bout.

C'était la dernière d'un lotissement de banlieue, dans une ville-dortoir où il ne se passait pas grand-chose. Quand ça flambait, c'était dans la cité, de l'autre côté. Le patron avait eu le dernier terrain, celui qui n'était pas carré parce que justement c'était le dernier. Il formait un angle aigu et faisait presque le double des quatre cents mètres carrés réglementaires du lopin standard. La rue était en cul-de-sac, mais dessinait une sorte d'arrondi qui permettait d'y faire demi-tour. Il y en avait plusieurs comme ça dans le coin. Les promoteurs avaient eu l'idée d'appeler ça des « hameaux », pour faire champêtre. Derrière la

maison, un terrain vague, une sorte de pré à vaches sans vache, où poussaient du trèfle et des pissenlits, quelques prunus rabougris. Inconstructible, inexploitable. Encore derrière, la Francilienne. Le terrain vague avait bien plu au patron qui y voyait une issue de secours. Mais les gosses avaient pris l'habitude de s'y retrouver pour jouer, et finalement il y avait plus de passage de ce côté que par-devant.

Momo se rendit droit dans le salon, qui était une curiosité à lui tout seul. Le maître de maison l'appelait l'*atrium*. La seule pièce qu'il ouvrait aux visiteurs. Placée au centre de la bâtisse, elle ne comportait aucune ouverture sur l'extérieur. D'inraisemblables appliques et de monstrueuses lampes de table se répartissaient un peu partout pour éclairer l'endroit. Il fallait un moment à mettre le doigt sur cette bizarrerie qui mettait mal à l'aise, et enfin on se rendait à l'évidence : il n'y avait pas de fenêtre. Momo avait cru un instant qu'il y en avait une, la première fois qu'il était entré, car un immense écran LCD affichait une image en temps réel d'un lac de montagne : le fond d'écran de l'ordinateur. Depuis, il y avait souvent vu tourner les volutes d'un programme de veille affichant des courbes hyperboliques, comme si le boss s'était lassé des représentations réalistes.

La pièce était un affreux mélange sans goût d'objets *high-tech* et d'ameublement classique, rangée avec un soin maniaque. Un bar en bois précieux en occupait un bout. Derrière le bar, éclairées *a giorno*, deux grandes étagères tout en verre, dans lesquelles étaient exposés des objets provenant des meilleures cristalleries. La lumière sculptait la transparence d'une collection réunie au cours des vingt dernières années : Daum, Baccarat, Lalique. Le boss aimait le verre, matière infiniment recyclable. Au milieu de la pièce, se trouvait une table basse dont le pied décentré formait un socle métallique en forme d'œuf fendu aux deux tiers. Et dans cette fente était inséré le plateau en verre épais, qui n'était donc maintenu que d'un côté. Le patron aimait les bidules qui défiaient les lois de la nature.

Autour de la table basse, des fauteuils bas et confortables (une fois assis dedans, il était impossible de sortir un flingue) et un canapé de cuir jaune. Un fauteuil « direction » plus pratique, aussi, avec une tablette amovible pour poser un clavier ; le siège s'inclinait bas sur l'arrière et permettait au boss de se donner des airs de cyber-criminel.

Pour l'heure, Weber était installé au piano, dans une alcôve.

Il s'était choisi un pseudonyme qui sonnait allemand, tout en étant assez courant en France. Il n'appréciait pas particulièrement les

Teutons, qu'il jugeait peu raffinés. Mais il leur reconnaissait un sens de l'ordre et de la discipline qui le fascinait. Il était allé en terre germanique pour son boulot, et avait apprécié qu'il ne traînât pas un papier par terre, le respect des automobilistes pour les piétons, l'absence de tags et de souillures dans les rues.

Un verre de whisky *on the rocks* était déjà servi et attendait sur le bar. Momo savait qu'il aimait autant ce genre de mise en scène que ses bidules électroniques. Une façon de lui dire : « je sais ce que tu aimes boire, je sais tout de toi, tu es à ma merci ».

Le patron daigna enfin quitter son piano et se tourner vers Momo.

— Alors ? Qu'y a-t-il donc de si important pour que tu viennes ici ? Tu as bien fait attention, au moins, tu n'as pas été suivi ?

Momo, qui n'avait pas pris de précaution particulière, hormis regarder un peu dans ses rétros, opina vigoureusement du bonnet. Ces conneries le faisaient tartir.

— On a de la perte. Nous, à l'entrepôt, on fait attention, mais au Havre les caristes bossent vite. Nos palettes sont plus fragiles que les vraies. Un petit coup de fourche et hop, c'est tout un coin qui se détache !

— Nous avons estimé le volume de perte. L'avons-nous dépassé ?

— Non, non, on est dans les clous, mais il suffirait que quelqu'un s'intéresse aux déchets... Un douanier qui passe avec un chien, par exemple.

— Nous avons intégré un répulsif dans la colle d'assemblage, il faudrait vraiment un concours de circonstances...

Weber fut interrompu par la sonnerie stridente du téléphone portable de Momo. Il fit claquer sa langue. Il soutenait que la technologie devait obéir à l'homme, et pas le contraire. Il détestait les gens qui laissaient leurs mobiles allumés au restaurant ou, pire, au théâtre. Il n'allait plus au cinéma, il s'y trouvait mal assis et mal entouré. Il préférait attendre la sortie des films en DVD et les regarder sur son grand écran en sirotant quelque boisson. Il n'était pas très cinéphile, de toute façon. À part les grands films de gangsters, il n'attachait que les films où « le méchant est réussi », comme disait Sir Alfred. Il prenait plaisir, d'ailleurs, à s'habiller comme le vilain d'un James Bond ; les costumes anglais convenaient à sa grande silhouette émaciée.

Momo jeta un œil, fit une grimace en murmurant « l'entrepôt » et décrocha. Il lui était pourtant inutile de chuchoter, le patron ayant fait insonoriser cette pièce par mesure de sécurité, à tel point qu'il avait ensuite installé un circuit audio pour capter les bruits qui viendraient du dehors, comme des sirènes de police par exemple.

Le gardien de nuit venait de prendre son service. Il avait une voix qui n'enviait rien à celle de GÉGÉ. Weber put suivre la conversation d'où il était.

— Monsieur, il y a un truc bizarre, une voiture est restée dans la cour, une Mini Austin.

— C'est celle du nouveau chauffeur, un type pas trop malin, un grand baraqué, vous ne l'avez pas vu ?

— Pas aujourd'hui, non, monsieur, mais je pense l'avoir vu avant.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? Il est toujours parti depuis longtemps, quand vous arrivez, d'habitude.

— Trois types sont venus rôder devant l'entrepôt dimanche soir, je suis presque sûr que c'était la même voiture, et il y avait un grand balaise dans le lot. Les deux autres, c'étaient des vieux.

— Fouillez tout l'entrepôt et rappelez-moi si vous le trouvez. Essayez de savoir ce qu'il a maquillé.

— J'ai déjà fait ma ronde, monsieur. Il n'y a personne, c'est sûr.

— Même pas dans le camion ?

— Non, monsieur, c'est certain.

— Forcez la porte de son placard et rappelez-moi si vous y trouvez quelque chose d'intéressant. Merci.

Momo raccrocha et se tourna vers le patron.

— Vous avez des caméras dans la cour ? Il y en a une sur ma camionnette ?

Momo avait ses défauts, mais il n'était pas fané de la comprenelette.

Le boss acquiesça et attrapa un clavier sans fil dans une niche du mur. Il méprisait les tablettes et prédisait leur disparition prochaine. Il

appuya sur la touche « espace » et l'écran géant s'anima, puis sur « F9 » et une douzaine d'images s'affichèrent en mosaïque. Son doigt glissa sur le *touchpad*, il cliqua sur l'une d'entre elles. La camionnette de Momo apparut plein cadre, auréolée de la teinte verte caractéristique des images infrarouges. Un gadget superflu, car la nuit n'était pas encore tombée.

La porte arrière s'ouvrit, Denis ayant fini par se convaincre, au son, qu'il n'y avait pas de chien.

Ils le virent descendre de la camionnette, et, galant, se retourner pour aider Lydie.

— Tiens, tiens, fit Momo, surpris.

— Qui est la demoiselle ? demanda Weber.

— Une fille qui est venue quémander un boulot aujourd'hui. J'espère qu'ils ne sont pas encore dix là-dedans.

Mais ils virent Denis refermer la porte et chercher à s'orienter.

Le boss appuya sur la touche « F1 » de son clavier (un choix logique pour un vieux routard de l'informatique qui souhaitait de l'aide) et la mention « *audio bodyguards on* » s'afficha. Il avait conçu son système en modifiant une distribution de Linux. Il savait à quoi servait chaque touche, mais il avait ajouté ces petites mentions parce qu'il trouvait qu'elles donnaient une certaine classe à l'ensemble. Personne ne dit qu'il avait bon goût.

Il parla sans élever la voix.

— Pasquale, Sergio, des intrus près de la camionnette de mon visiteur. On les cueille en douceur et on les met au frais. Je les recevrai après mon rendez-vous de ce soir.

Le téléphone de Momo sonna de nouveau.

— Oui ?

Le gardien de nuit de la Chaussette ne s'annonça pas.

— J'ai forcé le casier, monsieur. Rien de spécial. Un portefeuille plutôt vide, juste un permis de conduire (avec le poids lourd) et un peu de sous en liquide, un portable, mouchoirs en papier, clefs, stylo. Pas de chéquier, pas de carte bleue.

Bin tiens, pensa Momo, ils n'ont pas eu le temps d'en faire à son nom. Il avait dit au gardien de rappeler en cas de découverte intéressante, et l'autre l'avait joint parce que justement il n'avait *pas* trouvé certaines choses qu'il s'attendait à y voir. Un malin, ce gars-là.

— Dans la voiture ?

— Une auto télécommandée dans le coffre, ce qui prouve que c'est mon fouineur de l'autre jour, il avait utilisé ça comme prétexte pour s'approcher des grilles, mais sinon, que dalle. Propreté immaculée. J'ai jamais vu ça.

— Sur le portable, le dernier appel passé date de quand ?

— Ce matin, monsieur. Il avait répondu du tac au tac, ce qui prouvait qu'il avait vérifié avant d'appeler. Un malin, décidément.

— OK. Je vais aviser. Ne prévenez personne (un sous-entendu comme une enseigne au néon : « surtout pas les flics »).

Momo se tourna vers Weber : « je vais y aller et faire ce qu'il faut, juste au cas où ; ça ne sent pas bon ».

Weber le regarda pensivement tourner les talons, sans chercher à cacher son mépris pour ce nabot mal fichu qui boitait bas. Au moment où Momo passait la porte, il s'ébroua et lui cria : « à part ça tu n'avais pas été suivi, hein ? », tout en se rendant compte que son *timing* était déplorable.

— Des incapables, lança-t-il, prenant les murs à témoins. Pourquoi ai-je été m'entourer de débiles pareils ?

Il reporta son attention sur l'écran, où Denis venait de se figer.

— Ah, Pasquale et Sergio entrent en scène. Voyons ce que savent faire de vrais professionnels.

Denis s'était attendu à quelque chose de ce genre. Il ne fut pas très surpris en voyant arriver les nervis.

Au moins, une chose devenait sûre : il y avait bien quelque chose à chercher à la Chaussette. Un gars qui dirigeait une honnête affaire de bonneterie n'avait pas besoin de s'entourer de gros bras. À la rigueur, celui-ci aurait pu trouver avantage à en recruter pour son service réclamation, vu la qualité de la marchandise.

On voyait bien qu'on jouait dans la cour des grands. Les deux types étaient armés, costauds et entraînés. Ils faisaient bien attention de ne pas se gêner mutuellement, ils ne s'approchaient jamais ensemble, l'un des deux restant toujours en retrait pour protéger l'autre. Toutefois, l'un des deux (le plus petit, manque de pot) avait des gestes moins assurés. Denis aurait peut-être foncé s'il avait été seul. Il faisait du *close-combat* depuis des lustres, il était souple comme un chat, alors qu'on aurait pu croire le contraire en le voyant si massif.

Il aurait pu se ruer sur le petit, le désarmer rapidement tout en s'en faisant un bouclier, et jouer au chat et à la souris avec le grand pendant un moment. Le grand mur d'enceinte bloquait la lumière d'un soleil déjà bas. Il était resté dans l'ombre de la camionnette pour accoutumer sa vue, alors que les deux méchants sortaient sans doute d'un endroit confortable et éclairé. C'était un avantage indéniable, mais il aurait fallu en profiter rapidement.

Ses beaux rêves de bagarre étaient irréalistes, il le savait bien. La présence de Lydie rendait toute résistance impossible. Il ne souhaitait pas la mettre en danger. Alors il se résigna à lever les bras et à suivre docilement le plus grand des gardes dans la maison, tandis que le plus

petit, nerveux, le braquait.

Ils descendirent ainsi au deuxième sous-sol, qui était une sorte d'abri au confort spartiate. L'escalier débouchait sur un petit palier desservant trois pièces relativement vastes, sous le garage. L'une de celles-ci n'avait pas été aménagée du tout. Le sol et les murs avaient juste reçu un coup de peinture.

Cela rassura Denis. On ne nous a pas fait descendre jusqu'ici pour nous buter ; il faudrait remonter nos corps à la surface, ce qui dans mon cas ne serait pas une mince affaire. On nous a conduits ici parce que nous pourrions y faire tout le potin qu'on voudra sans qu'on nous entende au-dehors. Pour une fois, je vais peut-être échapper au coup sur la tête.

Il avait à peine formulé cette pensée qu'un mouvement attirait son attention. La crosse de Sergio le frappa durement derrière l'oreille, arrachant un cri à Lydie. Denis bascula en avant comme s'il avait trébuché et s'affala sur le sol de béton.

Il était prudent, Sergio. Pour fouiller un balaise pareil, il préférerait nettement l'avoir mis dans les vapes avant. Denis ne portait que son couteau suisse et sa montre ; son assommeur empocha les deux objets. Sergio trouvait judicieux de faire perdre la notion du temps à un prisonnier. Il lui enleva aussi les lacets de ses baskets ; si les flics le font, c'est que ça sert à quelque chose, se disait-il.

De son côté, Pasquale avait fouillé Lydie de façon très professionnelle, sans la peloter. Elle n'avait rien sur elle, il se contenta de lui prendre son sac à main. Il jeta un œil à ses papiers. Elle avait laissé sa carte d'identité chez elle (l'adresse qu'elle indiquait étant celle du Jurassien) et n'avait qu'un vieux permis de conduire qui partait en lambeaux.

Les deux hommes de main reculèrent vers la porte et Lydie s'agenouilla près de Denis pour voir comment il allait. Sergio ouvrit la bouche pour la première fois.

— Ne vous inquiétez pas, il n'est pas mort, je connais mon affaire. Laissez-le comme ça sur le ventre pour qu'il ne s'étouffe pas s'il vomit. Je vous laisse la lumière. Inutile de crier, ici personne ne vous entendra.

Il ferma la porte à double tour.

Emmanuelle émergea du rond-point qui menait à la zone industrielle à soixante à l'heure, dans un crissement de pneus. Elle chassa de l'arrière et redressa. Un car de police s'arrêtait devant la grille de la Chaussette. Elle freina à mort, finissant d'user le peu de gomme qu'il lui restait. Lucien jaillit de la petite voiture. Il n'incarnait pas franchement l'autorité. Un pan de sa chemise sortait de son pantalon, il était en charentaises et échevelé. Mais, Maxime en parlerait longtemps, dès qu'il ouvrit la bouche, c'est tout juste si les flics en uniforme ne se mirent pas au garde-à-vous.

— Je suis le commissaire Papin. L'officier qui est en danger, c'est mon fils.

Malgré la gravité du moment, Maxime avait failli pouffer. Il avait matière à chambrer Gégé et son même pour des années. Il s'y voyait déjà.

— Tu as appelé ton fils « Denis » alors que tu t'appelles Papin ? Ils ont dû le charrier un chouïa, ses petits camarades, à l'école. Quand ils ont parlé de la machine à vapeur. Ça ne t'a pas choqué, Denis Papin ?

— Ben non, pas sur le moment, répondrait Lucien, pour une fois un peu gêné. Nous n'avions eu qu'une conversation là-dessus. Sa mère avait évoqué un « Didier », et je ne me souvenais plus, je savais juste qu'il y avait un D. Comme elle avait failli y rester, et qu'elle était encore dans les vapes, je ne pouvais pas lui redemander. Je voulais lui faire plaisir en choisissant le prénom dont elle avait parlé. Moi, j'avais proposé autre chose. Ce con d'officier d'état-civil, aussi, il aurait pu me dire, que Denis Papin ça existait déjà, non ? J'ai su plus tard qu'il avait pensé qu'on descendait du Denis Papin original, et qu'on voulait lui rendre hommage en appelant notre fils comme ça. Quelle connerie.

L'heure n'était pas à la rigolade. Le maître-chien s'approchait mollement de la grille. Les bleus l'interpellèrent pour qu'il ouvre, mais on voyait bien qu'il allait ergoter.

Lucien prit les choses en main, abruptement.

— Vous êtes qui, vous ? Le gardien ?

— Pas exactement. Je vis dans la caravane, là, au fond du terrain. J'ai un arrangement avec le gérant. Je ne paie pas de loyer et je surveille un peu la boutique, quand je suis là, la nuit. Dans la journée je suis vigile de supermarché, avec mon chien.

— Ça m'a l'air bien, mais certains arrangements portent un autre nom, pour un juge. Travail au noir, par exemple, voire complicité, ou encore association de malfaiteurs. Moi qui ai un peu vécu, je vous conseille de nous ouvrir fissa.

— Oh, vous savez, j'ai pas l'intention de me mettre dans les ennuis. Je vais chercher la clef.

Il s'agissait en fait d'un bidule électronique. Une fois la porte ouverte, tout le monde s'engouffra dans la cour de la Chaussette. Pour constater que l'endroit était vide. Le cariste avait rangé son chariot élévateur, nettoyé consciencieusement l'entrepôt, et était parti. Le camion était garé à quai, les portes de la semi grandes ouvertes. La Mini était là. Lucien comprit rapidement, à quelques minuscules indices, qu'elle avait été fouillée. Il connaissait le sens de l'ordre maniaque de son fils.

Il se tourna vers le cerbère.

— Où est-ce qu'ils sont tous passés ?

L'autre, ayant pigé que toute cette flicaille ne cherchait, pour l'instant, que Denis, ne tergiversa plus. Il était plutôt satisfait de voir ses intuitions confirmées.

— Si vous cherchez le chauffeur, le grand baraqué, dit-il en utilisant les mêmes mots que Momo, il a laissé la voiture et le camion, et il a disparu, j'ignore où.

— Il a dû suivre quelqu'un, marmonna Lucien, plus pour lui-même que pour la compagnie.

— Il a pu se glisser dans la camionnette du gérant, supputa le

vigile qui sentait que le moment était venu pour retourner sa veste. Mais je ne sais pas où ils sont allés.

Maxime, qui voyait Lucien se liquéfier, gambergeait dur. La lumière se fit.

— Il a dit que sa semi était suivie par ordinateur. Si ça se trouve, la camionnette aussi.

Lucien rugit.

— Bien sûr ! Il se tourna vers Emmanuelle, le regard plein d'espoir. Vous êtes une pro de ces machins-là, vous. Ah, j'ai bien fait de vous emmener.

Il lui attrapa le bras et la plaça *manu militari* devant le PC qui ronronnait sur le bureau de Momo.

Emmanuelle ne voulut pas décevoir le vieil homme, mais elle avait prévu ce qui arriva. Elle remua la souris pour réveiller la machine, et une boîte de dialogue s'afficha. *Connaissez-vous le mot de passe ?* demandait la machine. Elle tapa « non » parce qu'elle connaissait ses classiques, mais cela ne donna rien. Elle sentait l'anxiété des deux vieux qui se tenaient debout derrière elle et tenta un tour de magie, s'inspirant de Maxime.

— Ces mots de passe sont chiffrés, rien à faire pour les déplomber, mais on peut toujours tabler sur la bêtise humaine.

Elle souleva le clavier, faisant apparaître un papillon repositionnable jaune fluo, sur lequel on avait consciencieusement recopié les lettres suivantes : « vNt3Par », qu'elle tapa aussitôt. L'écran s'illumina. Sans aucun doute, ce papelard se trouvait là depuis que Momo avait reçu son mot de passe, rendant vains tous les efforts de confidentialité de l'installateur du bousin.

Emmanuelle mit quelques secondes à se repérer et trouva le logiciel de géolocalisation, qui était à portée de main parce que c'était le gadget favori de Momo. Elle trouva un choix qui indiquait « camion » ou « fourgonnette » et opta pour cette dernière possibilité. Une carte apparut, avec une ligne rouge zigzaguant dans la banlieue. Elle zooma, et trouva l'endroit où le véhicule avait stationné longtemps. L'adresse apparut en surimpression. Elle devina que Lucien trifouillait pour trouver un stylo et du papier et appuya presque nonchalamment sur les touches « CTRL » et « P ». L'adresse émergea immédiatement de l'imprimante laser. Elle tapota de l'ongle sur

l'écran, et annonça aux bleus, drapée dans son importance :

— Vous devriez préparer un comité d'accueil pour le gérant, il revient par ici.

— Et pour Denis ? demanda Maxime, qui aimait bien recadrer le débat.

— On y va, décida Lucien. On improvisera sur place en attendant les renforts.

Emmanuelle était déjà dehors, et se dirigeait vers sa voiture. L'ancien commissaire la héla.

— La Mini ira plus vite. Max, tu as les clés, j'imagine ?

— Bien sûr, j'allais pas les laisser là.

— Prenez-moi au passage, lança Lucien en se dirigeant vers le car de police, tandis que Maxime, en sa qualité de comparse, se tassait à l'arrière de la petite voiture.

Quand ils s'arrêtèrent à côté de lui, le vieux flic avait un sourire de conspirateur. Il brancha une fiche dans le trou de l'allume-cigare, et, baissant sa vitre, colla un objet bleu sur le toit de l'auto.

— Emmanuelle, douce enfant, vous devez trouver, planqué sous le tableau de bord, un petit bouton discret. Actionnez-le, je vous prie.

Elle sursauta en déclenchant le deux-tons. Au son du lancinant pin-pon, son gyrophare lançant des éclairs bleus, elle se prit à accélérer. Habitée qu'elle était à sa citadine, elle fut surprise par la puissance du petit bolide qu'elle pilotait, ainsi que par sa tenue de route. Les rares voitures qui rôdaient sur cette route de banlieue à cette heure se garaient pour la laisser passer. Elle se concentra sur son volant et fonça de plus belle. Le sang lui tapait dans les tempes. Gonflée d'adrénaline, elle n'était plus timide, plus malade, plus coincée, elle était une justicière qui volait au secours d'un bel aventurier. Elle était la reine de l'asphalte. Ses trajectoires étaient parfaites.

Lydie et Denis firent leur entrée dans le salon de Weber.

Celui-ci n'était pas content. Il avait préparé tout un exposé de sa dernière trouvaille à l'intention des investisseurs avec lesquels il avait rendez-vous, et il avait dû expédier la séance pour pouvoir s'occuper des intrus. Il s'était, du coup, trouvé mauvais, mal concentré, peu convaincant. Les acheteurs n'étaient pas si nombreux pour qu'on puisse se permettre de louper une vente.

Pour se calmer, il observa la façon dont ses gardes du corps, très professionnels, se partageaient l'espace. Pasquale, le grand, carrure d'athlète bien entretenu, cheveux longs bouclés, sombres, peau mate, regard bleu azur, costard impeccable, s'était placé derrière le bar et y laissait reposer sa main armée. Pasquale était surnommé « Requin » par ses amis, à cause du *squale* dans son nom, d'une part ; et d'autre part, non pas pour son amour du sang — bien qu'il aimât jouer avec cette ambiguïté — mais parce qu'il négociait toujours âprement sa rémunération.

Sergio, le petit, taillé en V également mais moins soigné de sa personne, le regard sombre plus authentiquement méditerranéen, le nez busqué, se posta dans l'embrasure de la porte.

— Bon, alors, murmura Weber, si bas que tous durent tendre l'oreille, que venez-vous faire chez moi ? Qui êtes-vous ?

— Ah, parce que vous ne le savez pas ? rigola Denis. Eh bien tant pis, démerdez-vous. Je ne vois pas pourquoi je vous le dirais.

En parlant ainsi au singulier, il se rendait compte qu'il avait fait une ânerie. Dès que j'ouvre la bouche, ça ne loupe pas, je dis une connerie, se rabroua-t-il *in petto*.

Il eût mieux valu faire croire aux vilains qu'il était avec Lydie depuis le début, qu'ils étaient une équipe organisée et que d'autres, sans doute, se tenaient dans l'ombre, prêts à intervenir. Il aurait dû dire « nous ». Si les types comprenaient qu'il n'y avait pas à redouter l'arrivée de renforts, ou en tout cas d'un secours quelconque, ils les feraient disparaître sans craindre de se faire prendre, tranquillement, à la langoureuse. Lucien disait que ce qui perdait la plupart des criminels, c'était la précipitation. Et le témoin surprise qui avait vu quelque chose en sortant ses poubelles à trois heures du matin, parce qu'il avait oublié de le faire la veille.

Ils se trouvaient dans un espace clos, où personne ne les avait vus arriver. Ils n'avaient eu le temps de prévenir personne. Les malfrats n'avaient aucune raison de se presser. Ce con de José était à son audience de merde, pour essayer d'extirper à sa bonne femme un droit de garde bimensuel, alors qu'elle aurait beau jeu de faire remarquer au juge qu'il ne serait même pas sûr d'être là, avec ses horaires tordus de poulet. Qu'il ne les avait pas vus grandir, ses mômes. C'était pourtant pas le super-flic, José, mais d'une fidélité de labrador, alors il avait toujours suivi Denis, sur tous les coups, bossant le soir et le week-end, malgré les risques et les engueulades de sa bergère. Denis se demanda brutalement, à l'heure de l'examen de conscience, s'il n'avait pas une part de responsabilité dans ce divorce. S'il n'était pas un monstre d'égoïsme qui n'avait pensé qu'à son boulot, son avancement, sa carrière... Mais cela n'était d'aucune utilité dans l'instant présent.

Autant se dire tout de suite qu'ils étaient foutus. Il aurait dû embrasser Lydie avant de descendre de cette camionnette, ç'aurait au moins été ça de pris.

— Ou alors on fait donnant-donnant, dit-il comme s'il se ravisait. On vous dit qui on est (pas commettre la même bourde deux fois en excluant encore Lydie) et vous nous dites, vous, qui vous êtes. Ça ne changera pas grand-chose au score final, vu comment sont parties nos affaires.

— Vous n'êtes pas trop en position de négociateur, murmura le patron. Lydie nota qu'il avait marqué la liaison du « p » de « trop ». On remarque de drôles de trucs dans ces moments-là.

— Je suis la compagne du Jurassien, annonça-t-elle tout de go. Elle les regarda bien dans les yeux, prenant son temps, et vit un trouble dans le regard du chef. Je pense que vous l'avez assassiné parce qu'il avait découvert quelque chose.

— Et moi je suis son meilleur pote, lança Denis pour ne pas être en reste. Le coup du camion en panne, c'était un peu gros pour un gars comme lui qui savait tout faire.

Il regarda Lydie avec des yeux énamourés, s'aidant des souvenirs de la camionnette et de Bo Derek pour se motiver. Il avait terminé sa phrase sur un ton geignard et hystérique qu'il trouva parfait. Il essaya de ne pas trop faire d'autosatisfaction pour ne pas se déconcentrer.

L'atmosphère de la pièce s'était détendue d'un coup. Denis entendit presque les poumons des deux nervis se vider. Il avait dû trouver le ton juste dans son rôle de bêta, car manifestement plus personne ne le soupçonnait d'être flic, ce dont il n'aurait pas juré une seconde avant. Momo, s'il avait été là, n'aurait pas été du même avis.

Denis pouvait lire ce qui défilait dans l'esprit des malfrats comme sur un journal lumineux : « le pauvre type est amoureux de la femme de son pote, et elle l'a embarqué dans l'histoire ; il n'est pas bien malin, pas bien dangereux ». C'était là le genre de préjugé qui pouvait changer la donne. S'ils relâchaient leur attention, il aurait peut-être une seconde pour en profiter.

— Bon, à vous, dit-il d'un air naïf, comme s'il était dans un jeu de gamins. Qu'est-ce qu'il y a dans vos chaussettes ? J'ai ouvert un carton, j'ai rien trouvé. C'est drôlement futé, votre combine.

La tension diminuait encore d'un cran. Il n'avait pas parlé des palettes.

Weber, alors, prit place sur l'accoudoir du canapé de cuir jaune. Les deux hommes de main sentirent arriver la catastrophe, Pasquale se risqua même à esquisser un geste de dénégation, mais ils savaient d'ores et déjà qu'ils n'y échapperaient pas : le boss allait laisser parler sa vanité. Il était fier de ce qu'il faisait et aurait aimé pouvoir s'en glorifier. Quand on donne dans l'illégal, ce n'est pas facile. Il lui fallait attendre d'avoir sous la main un client potentiel, ou un flic tri-dactylographe [1] (mais il préférait éviter cette éventualité), ou encore des gens qu'on s'apprêtait à descendre.

Il avait, pour une fois, un public. Il n'allait pas louper cette occasion. Surtout après avoir lamentablement planté sa présentation de l'après-midi. D'ailleurs, dans les films, le méchant, s'il était réussi, passait toujours un moment à commenter, en vue de l'édification des foules, l'étendue de son génie. C'était d'ailleurs comme cela qu'il se faisait prendre, généralement. Il montrait avec fierté, ou distraitement,

selon le bon plaisir du scénariste, le bouton rouge qui permettait de faire péter toute l'installation. Weber, qui cultivait pourtant son image de méchant de cinéma, n'était pas bête au point de fournir à ses visiteurs une porte de sortie. Néanmoins il ne dédaignait pas de faire un peu de pédagogie *ante mortem* quand il le pouvait. Il réprima un geste pour attraper son clavier et lancer son diaporama sur le grand écran. Un peu suffisant, ça ferait.

Il lissa son impeccable cravate. Deux bouches exhalèrent un soupir de lamentation.

— Voyez-vous, commença-t-il, voyez-vous, j'étais un obscur ingénieur et, bien que je gagnasse correctement ma vie, je m'ennuyais. J'avais escompté, dans ce boulot, relever de spectaculaires défis intellectuels, et je m'étais retrouvé dans une sorte d'insupportable train-train. C'est alors que dans une soirée, je revis l'un de mes copains d'enfance. Il était bronzé, prospère, heureux. Je le pressai de questions. Il m'avoua qu'il œuvrait dans le commerce de produits illicites, non par appât du gain, encore que cet aspect ne fût pas négligeable, mais plutôt par goût du risque, de l'aventure.

Denis s'y perdait un peu, quelque part entre les subjonctifs et les passés simples, mais il prenait son air le plus intéressé, hochant même parfois servilement la tête, en espérant faire ainsi durer le récit et retarder l'heure de l'exécution. Une version alternative de Shéhérazade !

— Il cherchait un associé pour développer son activité. Je me joignis à lui. Vendre un produit prohibé sur le territoire français n'est pas très compliqué. Cela demande plus d'organisation que d'ingéniosité. N'importe quelle bande de malfrats est capable de le faire.

Il se leva soudain et vint se planter en face de Denis, dans une attitude d'instructeur de judo. Le jeune policier regretta amèrement de s'être mis trop loin pour pouvoir utiliser ses propres talents, en matière de judo justement. Mais il restait vigilant et attendait son heure.

— En revanche, le faire entrer sur ledit territoire relève de la gageure. C'est là-dessus que nous avons concentré nos efforts. Les produits stupéfiants, conditionnés en poudre ou en pâte, sont particulièrement malléables. Ils peuvent être insérés dans à peu près n'importe quel objet de la vie courante. En fait, la Chaussette, comme nous l'appelons tous, n'est que l'un des aspects d'une vaste expérience

en grandeur nature, qui consiste à faire entrer, en petite quantité et avec une équipe réduite et mobile, de la came en France. À la barbe des douaniers !

« Ça n'a pas toujours été si moderne. À l'époque, alors que nous bossions de manière bien plus artisanale, nous avons tout de suite frappé un grand coup avec le siège bébé farci à la coke. L'idée m'est venue parce que, tout simplement, je venais d'avoir une enfant. J'ai fait plusieurs fois la traversée de la Manche, sur le ferry (car le tunnel n'existait pas encore), avec ma propre auto et ma propre fille, en transportant plusieurs kilos de dope à chaque fois.

— Vous n'avez tout de même pas fait fortune avec quelques kilos ? demanda Denis, toujours dans l'espoir de gagner du temps, mais également parce que l'histoire l'intéressait.

— Non ! Une fois la combine mise au point, nous en revendons le principe à un réseau, qui le développe à une échelle supérieure. Quant à nous, nos bénéfices sont faits. Nous cherchons alors une autre idée, car inévitablement la meilleure trouvaille finit par être éventée. Les réseaux sont donc perpétuellement à l'affût de nouvelles astuces.

— Et quand votre coup de génie vous est-il venu ? demanda innocemment Denis, en essayant de s'adapter au phrasé de son vis-à-vis.

Celui-ci ignora les signes d'intelligence de Pasquale, qui tentait de lui faire comprendre que trop en dire serait néfaste. Il était lancé. Sur un ton doctoral, il asséna :

— En regardant ce fichu siège pour bébé ! Vous comprenez, pendant la traversée, je n'avais pas grand-chose à faire. Et puis j'étais plus jeune, je manquais d'expérience, j'avais peur qu'on ne me prît. Je n'arrêtais pas de regarder du côté du siège bébé. J'avais l'impression que tout le monde voyait ce satané double-fond. On aurait dit que la came allait en jaillir d'un moment à l'autre. Pour m'occuper l'esprit, j'ai voulu voir comment il était fabriqué...

— ... au lieu de jouer avec ta gamine, compléta mentalement Lydie.

— Il était moulé ! annonça triomphalement le patron, d'une voix qui glissa vers les aigus sur la fin de la phrase. Je me suis dit que si j'avais eu le moule, j'aurais carrément fabriqué un siège bébé en résine de cannabis comprimée. J'ai trouvé une petite usine dans les pays de l'Est et on a commencé à mouler toutes sortes de substances dans

toutes sortes de formes. Pour la cocaïne, il a fallu inventer un liant spécial, une sorte de colle qu'on puisse ensuite séparer facilement, ça n'a pas été une mince affaire.

— Les décors de Noël, c'était vous ? J'ai lu un article là-dessus. Denis regretta sa phrase de relance au moment même où il la prononçait, en voyant l'autre inspirer bruyamment.

— Ah non ! Enfin, pensez donc, ça semblerait curieux que la France, pays d'incroyants, se mette tout à trac à importer des milliers de décors de Noël, vous ne croyez pas ? Non, c'est une idée d'Américain, ça. Nous leur avons vendu l'une de nos solutions clés en main. Ils ont essayé d'inventer leur propre système, mais si maladroitement ! Quel désastre ! D'ailleurs, ils se sont fait prendre. C'est très bien, ça donne une leçon aux petits malins, et la police va nous laisser en paix un moment.

— Mais alors, intervint Lydie, qu'avez-vous donc produit, comme objets ?

— Ah ah ! Vous voyez, c'est à cela que je vois la qualité de l'idée. Vous n'avez jamais entendu parler de nos produits, c'est formidable. Un peu frustrant pour le chercheur, mais enfin... Tenez, par exemple, vous connaissez ces grandes planches d'aggloméré, dont la surface est mélaminée ?

Ils eurent une moue d'ignorance. Présenté de cette façon, ils ne voyaient pas.

— Mais si, vous savez, ces plans de travail qu'on met dans les cuisines ? Des semi-remorques entières, on en a importé ! C'était du shit compressé. Il suffisait de raboter la couche de protection, puis de passer tout ça dans une bonne scie circulaire, et vous aviez des barrettes prêtes à la vente. Même la sciure était récupérée, on roulait des sticks avec.

Une lumière s'alluma dans le cerveau de Denis. Elle était encore timide, mais il venait de comprendre quelque chose, un truc important, il en était sûr. Il réalisa qu'il n'aurait sans doute pas le temps d'y réfléchir suffisamment pour comprendre tout à fait. Un vent de panique souffla en lui. Il fallait encourager l'autre à parler, pour gagner du temps. Il ne comptait plus trop sur d'éventuels renforts et se doutait qu'il allait devoir avaler un bulletin de naissance qui lui semblait bien récent. Mourir, la belle affaire ! Il avait déjà taquiné la Faucheuse à maintes reprises, et il reconnaissait volontiers qu'Elle

donnait du sel à sa vie. Mais il ne voulait pas mourir avec dans le crâne un problème sans solution. Quelle torture !

Il releva la tête et chercha le regard du patron. Une question, il lui fallait vite une question à poser. Une question qui générerait une longue réponse. Mais il était sec, infichu de penser à quoi que ce soit d'intelligent à demander. Il cherchait, cherchait, si concentré que les tendons de son cou paraissaient des tiges d'acier, que ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Il sentait son esprit cogner contre les parois de son crâne, comme un oiseau qui se serait fait enfermer dans un grenier et tenterait de traverser les vitres des lucarnes. Il tourna son regard vers Lydie, en désespoir de cause, et l'implora silencieusement de dire quelque chose, n'importe quoi. Contrairement à son père, Denis n'avait jamais été adroit pour *alimenter la conversation*. Comme ce talent lui manquait, aujourd'hui !

Lydie n'avait pas compris la supplique de Denis. Mais elle aussi sentait poindre l'aube de la compréhension dans sa tête, elle aussi aurait voulu saisir l'idée qui lui échappait avant de trépasser. Elle avait également senti la gêne s'installer ; elle voyait passer – lentement – un ange réticent, et la peur, qui s'était éloignée, revenir. Un déclic se fit en elle. La révolte, souvent parente proche de la terreur, pointa son nez. Quoi ? Ils étaient là, installés tranquillement avec les types qui lui avaient tué son Pierrot, à discuter le bout de gras ? On ne leur avait pas servi un verre mais c'était tout comme ! Elle sentit son sang bouillir. Sa moitié ch'timi, fougueuse, submergea sa moitié antillaise, nonchalante, et prit le dessus. Elle attrapa une lourde coupe à fruits en pâte de verre de chez Lalique, qu'elle trouvait moche de toute façon, et la lança à la tête du méchant.

L'objet était bien trop lourd pour permettre un tir précis, mais elle ne manqua sa cible que de quelques centimètres. Weber eut un mouvement d'esquive et ne souffrit pas de l'attaque. Cependant il se tenait devant une de ses vitrines, surchargée de pièces de Murano, qui explosa sous le choc. Pasquale et Sergio, qui surveillaient plutôt Denis, et plutôt moins nerveusement depuis quelques minutes, mirent une seconde à réagir. C'était tout ce qu'il fallait au jeune homme. Il bondit.

En un pas il fut devant le bar. Il s'arc-bouta contre le meuble et poussa de toute la force de ses muscles surdéveloppés. Si le bar avait été fixé au sol, Denis n'aurait pas pu le bouger, si balaise qu'il fût. Mais il eut de la chance. Pasquale, lui, moins. Derrière le bar se trouvait encore une autre vitrine, plus prosaïquement remplie de toutes sortes de verres et de bouteilles. Le grand Italien s'encadra dedans, et un nouveau fracas résonna dans la pièce. L'atmosphère

s'emplit de l'odeur de tous les alcools répandus. Le sol, le bar, Pasquale, étaient couverts de débris.

Sergio n'hésita plus. Bien que son frère se trouvât dans son angle de tir, il réagit en professionnel et arrosa copieusement le coin. Il tira à 7.65 et dans la salle insonorisée les détonations sonnaient sèchement. Quelques objets en verre qui avaient miraculeusement tenu le coup furent encore brisés. Une balle traversa le bois du bar et entra dans la cuisse de Pasquale qui grommela un faible *testa di cazzo*. Denis, qui aurait aimé piquer son flingue au grand garde du corps, en fut pour ses frais et plongea dans les tessons de bouteilles et les remugles d'alcool. Aucune balle ne l'avait atteint, mais il se coupa copieusement. Et puis sa chance ne durerait pas : il n'y avait rien entre Sergio et lui, l'autre allait l'allumer comme au tir au pigeon.

Ce fut le boss, bien involontairement, qui lui sauva la mise. Il n'était pas habitué aux situations de crise, Weber. En panique, il appuya sur un bouton coup de poing dissimulé derrière une tenture [2]. Un rideau métallique s'abattit subitement, coupant la pièce en deux aires distinctes : dans l'une, côté bar, se trouvaient Denis et Requin. Dans l'autre, Lydie, Sergio, et le patron. Chacune de ces parties était reliée à l'une des vérandas.

Dépité, Sergio tira quand même, mais sa balle ne fit que bosseler légèrement le rideau.

Denis, débarrassé de toute menace immédiate, souffla deux secondes. Il sentit le bar bouger, contre son flanc. Pasquale aussi essayait de trouver de l'oxygène. Le jeune flic s'appuya au meuble et poussa un coup sec. Il se remit souplement sur ses pieds, tout en restant accroupi, et jaillit soudain, prêt à en découdre. Mais Pasquale s'était évanoui.

Curieusement, tomber dans les pommes alors qu'il était si mal installé lui sauva la vie. S'il avait essayé d'enlever le long morceau de verre qu'il avait planté dans le bas du dos, il se serait sans doute vidé de son sang. Denis lui prit son arme et fonça vers la porte qu'il avait aperçue.

Il n'oubliait pas que Lydie était seule avec les malfrats de l'autre côté. Le rideau de fer l'obligeait, pour la retrouver, à faire le tour de la maison par les vérandas. Il ne connaissait pas les lieux et mit quelques secondes à s'orienter. Il crut que son ouïe lui jouait des tours en entendant dans la rue une sirène de police, et ce qu'il pensa être le moteur de sa Mini. C'était pourtant bien le cas. Finalement il croisa

Lydie qui s'était enfuie sans demander son reste en profitant de la confusion. Il lui cria de sortir pour appeler du secours. Sergio la suivait de près et ils se percutèrent presque. Instantanément, ils en vinrent aux mains, dans une lutte violente, sans merci. Ils étaient entraînés tous les deux, la véranda était étroite, il n'était facile pour aucun d'entre eux de maîtriser l'autre.

- [1] Tri-dactylographe : qui tape avec trois doigts (note de l'auteur, lui-même tri-dactylographe)
- [2] Le fameux bouton rouge, vous vous en souvenez ?

La Mini pila devant l'adresse indiquée sur la feuille imprimée à la Chaussette. Ses occupants en sortirent aussi vite que possible. Emmanuelle avait les mains qui tremblaient et ne parvenait pas à défaire sa ceinture de sécurité. Maxime était coincé derrière elle. Lucien dut s'y reprendre à deux fois pour extraire sa carcasse du siège passager, surtout qu'il avait ouvert sa portière sans débrancher le gyrophare, et s'emberlificotait dans le fil.

Une vieille femme les regardait faire, appuyée sur son balai, sur le pas de sa porte. On sentait bien que le balai faisait de la figuration. La dame était là pour profiter de l'animation qu'offrait, pour une fois, son coin de banlieue.

— Vous venez pour les voyous ? les héla-t-elle. C'est en face.

Lucien, qui avait remis un peu d'ordre dans sa tenue, la questionna.

— Vous savez quelque chose ? J'ai l'impression que vous avez l'œil, non ? Vous n'avez pas été concierge, des fois ?

Ils se jaugèrent en connaisseurs.

— Vous aussi, vous avez l'œil, hein ? C'est pas la jeune dame qu'est flic, c'est vous.

— En retraite, en retraite, mais là, il y a urgence, alors j'aide.

— Vingt-cinq ans, j'ai été bignole ! Vous pensez si je retapisse un poulet. Pipelette à la Muette, c'est pas un comble, ça ?

— Et alors, en face ? Lucien aurait bien discuté du bon vieux

temps, mais il était pressé.

— Des malfrats, des mauvais, eux aussi je les ai repérés dès qu'ils ont emménagé. Et des grosses bagnoles, et des balaises en costard, et des mines de conspirateurs. Pas discrets pour deux ronds.

Elle s'effaça pour laisser entrer un énorme matou que le deux-tons avait dû déranger dans sa sieste sous les troènes. Elle lui ouvrit la porte et gueula vers l'intérieur de sa maison :

— Commandant sur la passerelle ! Puis elle poursuivit : faut pas espérer rentrer sans montrer patte blanche, c'est une vraie forteresse, matez la hauteur du mur.

À ce moment, le portail s'ouvrit lentement. Une grande femme au teint chocolat, un peu hagarde mais jolie dans une jupe légère et un fin chemisier blanc, sortit sur le trottoir en courant.

Elle se jeta dans les bras de Maxime, qui n'en demandait pas tant, et le secoua :

— Vite ! Il faut l'aider, il est en train de se battre là-dedans.

Lucien fut tout de suite rassuré. Celui qui se battait, c'était sans doute Denis. Et à la baston, Denis ne perdait jamais.

Weber était descendu au premier sous-sol. Il ne comprenait pas comment une situation qu'il pensait contrôler avait pu dégénérer aussi vite. Il avait hésité à faire entraver ses visiteurs. Il aurait dû. Comment le grand avait-il fait pour bouger si vite ? Il entendait au-dehors une sirène de police. Une voiture s'arrêtait devant chez lui. Comment diable l'avaient-ils retrouvé ?

Il se félicita d'avoir anticipé ce genre d'ennuis, tout de même. Il savait bien que cette situation se présenterait un jour. Il regrettait d'abandonner sa maison mais il était prêt pour une cavale.

Sa berline allemande était sagement remisee dans le garage, l'avant tourné vers la porte, à jour de ses vidanges, les clefs sur le contact. Le plein était fait. Les plaques n'étaient pas à son nom, et il en avait d'autres. Il avait inventé un système tout bête : deux bandes de velcro collées au dos de la plaque, et deux bandes sur la carrosserie. Trois secondes pour changer une plaque minéralogique ! Scratch, scratch. Il avait un flingue dans la boîte à gants.

Il monta à bord de l'auto et poussa le bouton qui ouvrait à la fois la porte du garage et le portail de la propriété.

Il avait dans son coffre une valise contenant des vêtements pour plusieurs jours, quelques jeux de faux papiers, une importante somme d'argent en espèces. Tout ça l'excitait plutôt. Enfin, il vivait comme un vrai gangster !

La voiture démarra au quart de tour. Il alluma ses phares qui trouèrent le crépuscule, embraya, remonta son allée et, parvenu à la grille, stoppa net.

Une Austin Mini était garée en vrac devant le portail, bloquant le

passage, bloquant sa fuite. À n'en pas douter, c'était le véhicule des enqueteurs qui n'arrêtaient pas de se mettre en travers de sa route.

Il attrapa son pistolet et descendit de voiture en jurant.

Dans la rue, devant chez lui, se tenaient cinq personnes : Lydie, Lucien, Maxime, Emmanuelle et la bignole d'en face. Jamais ce coin du lotissement n'avait rassemblé autant de monde. Il s'efforça de jauger la situation rapidement ; le gros costaud pouvait débouler à tout moment, si Sergio ne l'avait pas neutralisé. Après tout, Weber était ingénieur, résoudre des problèmes, c'était son boulot.

Je vais prendre un otage, se dit-il, pour couvrir ma fuite. La grande black m'a lancé un Laliq à la figure, elle est combative et destructrice. Les vieux vont m'encombrer. La fouineuse d'en face est trop loin. Il fondit sur Emmanuelle et la menaça de son arme, en essayant de se donner une contenance.

— Vous venez avec moi, je vous embarque. Et si quelqu'un essaie de nous suivre, je la tue, glapit-il. Il avait conscience que sa voix ne sonnait pas très juste.

Maxime dirait plus tard que c'était celle de Jugnot dans le *Père Noël*.

— Je vous préviens, dit Emmanuelle, je risque de tomber dans les vapes. Je suis diabétique et j'ai pas eu ma dose.

Weber couina.

— Des vieux ! Des malades ! Des boiteux ! Voilà pourquoi l'humanité dépérit ! Si on laissait la Nature faire le tri au lieu de s'obstiner à soigner les impotents, les choses iraient autrement.

Il aperçut Denis qui déboulait, l'arme de Requin à la main. Il pivota derrière Emmanuelle.

— Lâche ton flingue ou je la descends !

Denis était bon tireur. Il aurait pu l'avoir, si seulement il avait eu son propre pistolet, qu'il connaissait par cœur, qui était un prolongement de sa main. Mais là, craignant de toucher Emmanuelle, muni d'une arme peut-être mal réglée, il se résigna et laissa tomber l'automatique.

— Pousse-le avec ton pied, hurla Weber qui avait toujours rêvé de

dire ça.

Denis s'exécuta.

— Qui a les clés de la Mini ? demanda Weber.

— Lui, répondit Lucien en désignant Maxime sans le regarder. Personne d'autre ne pouvait les avoir.

Maxime sortit d'une sorte de torpeur qui l'avait pris. Il lança les clés à Weber, d'une main incroyablement sûre pour un homme de son âge. Celui-ci poussa son otage vers la portière passager et fit le tour de l'auto, conscient de sa vulnérabilité à cet instant. Il monta rapidement en voiture et, menaçant Emmanuelle de la main gauche, mit le contact en tremblant. Il eut peur de caler, ce qui l'aurait ridiculisé, en tant que méchant.

Il réussit à démarrer sans encombre et fit le tour du hameau pour quitter le lotissement. Un car de police déboulait, les renforts arrivaient après la bataille. Ébloui par les phares, il monta sur le trottoir pour les éviter et partit à fond de train vers la Francilienne, le gyrophare bringuebalant au bout de son fil. Mais avant de la rejoindre il bifurqua sur une route tranquille et se retrouva vite au milieu des champs. Il ne restait qu'un petit bout de soleil au-dessus de l'horizon, qui éclairait de gros cumulus. L'air était rouge sang, l'atmosphère dramatique, ça avait une de ces gueules !

Weber poussait la Mini, concentré sur sa conduite, le pistolet coincé sous sa cuisse gauche. Il l'avait calé là pour claquer sa portière sans se rendre compte que ça ne serait pas pratique. Les cours de pilotage qu'il avait pris servaient enfin à quelque chose. Il prit conscience d'un mouvement à sa droite et jeta un œil. Emmanuelle fouillait dans son sac à main. Bon sang, se dit-il, elle a un flingue. Il amorça un mouvement, en pleine panique, pour attraper le sien, et le lâcha. Il y eut un bruit sourd quand l'arme heurta le plancher de la Mini et alla se loger sous le siège. Impossible de le récupérer. Il reprit le volant de la main gauche et s'empara du poignet d'Emmanuelle, prêt à lutter. Il suait à grosses gouttes dans son costume anglais.

— Mais laissez-moi, j'ai pas de pistolet, je veux me faire un *shoot*, sinon ça va pas aller.

Il se l'imagina droguée, sous l'emprise de l'héroïne, avant de se souvenir : ah oui, le diabète. Il la lâcha.

Elle sortit son stylo-injecteur et l'arma. Elle tourna la molette

pour régler la dose maximale et, sans aucun signe avant-coureur, le planta subitement dans la cuisse droite de Weber. L'injection fut quasi instantanée. Elle appuya tant qu'elle put. Il hurla, essaya d'écarter de lui l'objet menaçant. Il avait mal, pas à cause de l'aiguille, minuscule, mais parce qu'elle avait cogné comme une folle.

La Mini se mit à faire des embardées. Il se rangea en catastrophe sur le bas-côté et écrasa la pédale de frein. La petite auto glissa dans l'herbe des bords de route, laissant deux traînées gadouilleuses, avant de s'immobiliser. Emmanuelle ouvrit la portière, descendit et sauta le fossé. Elle se jeta à corps perdu parmi les hauts épis de maïs du champ qui bordait la route et courut, courut ; les tiges lui griffaient les bras. Elle ne pensait qu'à mettre de la distance entre ce tueur et elle. Elle entendait ses cris la poursuivre.

— Salope ! Tu m'as empoisonné ! C'est bien de l'insuline au moins ? Ça fait quoi, l'insuline ? Reviens !

Il était en pleine panique. Il était un chouïa hypocondriaque, Weber. La Carte Vitale était le tout premier des faux papiers qu'il s'était fait faire. Il faut dire que c'était la plus facile à reproduire des cartes de la République. Avec peut-être la carte d'électeur, mais celle-là, il n'y avait même pas pensé.

Assis dans la Mini, sur le bord de la route, il était incapable de bouger, de décider quoi que ce soit. Ses mains tremblaient. Il transpirait comme il n'aurait jamais cru pouvoir le faire, une sueur froide et désagréable, celle qui vous inonde quand vous avez la nausée. D'ailleurs, son estomac était en train de lui remonter à la gorge. Ses cheveux étaient trempés. Son costard était à tordre. Il s'aperçut dans le rétroviseur, et se trouva pâle comme un linge, bien que le soleil fût maintenant totalement couché. Plusieurs fois, il crut entendre le son lointain d'une sirène de police et regarda autour de lui, affolé, comme un automobiliste coincé au milieu d'un carrefour cherche désespérément comment il pourra laisser la place à une ambulance dont il n'a vu que la lumière bleue. Mais la route était déserte.

— Reprends-toi, mon vieux, s'exhorta-t-il. Il faut que tu te reprennes.

Il se força à respirer de grandes goulées d'air. Il faut que je mange. Du sucré. L'insuline ça bouffe le sucre. Il fouilla ses poches mais ne trouva rien. Il s'efforçait de ne pas grignoter entre les repas, et refusait d'avoir des gourmandises dans ses poches. Ça les déformait.

Ça tachait les costumes. Mais quand on est en cavale, une bonne barre énergétique, c'est un truc à prévoir. Il se dit qu'il faudrait se souvenir de ça pour la prochaine fois. Son esprit s'accrocha à cette idée, l'analysa dans tous les sens, établit la liste des différentes marques, en compara les mérites. Je suis en train de tourner dingue. Il fouilla les vide-poches de la Mini sans rien trouver, pas même une miette. Denis conservait dans son auto une boîte *Tupperware* avec des barres aux protéines (impeccablement rangées) qui lui servaient à combattre la fringale pendant les longues planques. Mais le gardien de la Chaussette les avait trouvées à son goût.

Weber sortit de la voiture, avec difficulté, et tituba jusqu'au champ. Il emprunta un passage de béton qui permettait au paysan de franchir le fossé avec son tracteur, parce qu'il ne se voyait pas réussir un saut et s'imaginait déjà, paquet informe, dans la fange. Il arracha un épi de maïs, le débarrassa maladroitement de sa barbe, et mordit dans les grains à pleine bouche. Celui-ci devait être destiné au bétail. Il le trouva franchement dégueulasse. À coup sûr il était farci de pesticides. Il mâchait à grands coups de mandibule, un suc visqueux lui coulait sur le menton. Il faisait de grands slurps.

Ça n'était pas de cette façon qu'il avait imaginé sa cavale.

Momo était installé dans un canapé qui n'était pas le sien. Il regardait l'écran d'un téléviseur qui n'était pas le sien, mais le son était coupé et les images lui importaient peu. Il réfléchissait.

Il cherchait à savoir s'il avait sciemment conduit les flics chez Weber.

Quand il était parti de chez le patron, plus tôt dans l'après-midi, un vague sentiment de culpabilité le tracassait. Il avait servi de chauffeur aux fouille-merde qui enquêtaient sur la Chaussette. Il leur avait livré Weber sur un plateau, faute de précautions. Il se demandait si son manque de vigilance n'avait pas été un acte manqué. D'un autre côté il plaidait sa propre défense : il n'avait pas été suivi en voiture, eux s'étaient introduits dans sa camionnette à son insu. Il trouvait que le détail avait son importance.

Momo avait soupçonné Denis d'être un flic dès qu'il avait mis un pied à la Chaussette. Enfin, il se la jouait peut-être un peu en se disant ça, quand on gamberge il faut être franc avec soi-même, se raisonna-t-il. En tout cas il avait eu un sentiment de défiance immédiat. S'il avait fait son boulot correctement, il aurait appelé la boîte d'intérim aussi sec pour leur dire que le chauffeur ne convenait pas et qu'il en voulait un autre. Il avait même un très bon prétexte pour agir ainsi, l'autre conduisait comme un pied. Et il était arrivé en retard le premier jour !

Au lieu de ça, Momo l'avait gardé. Il l'avait copieusement engueulé, lui avait révélé qu'il le fliquait avec un logiciel de localisation, ce qui aurait déclenché des soupçons chez n'importe qui (une société de bonneterie !).

Des mecs capables de tenir un volant, Momo en connaissait un

paquet. Il aurait pu embaucher l'une de ses relations. Même un type sans casier, en cherchant un peu. Mais Weber tenait à ce que le chauffeur ne soit pas dans la confiance.

— En situation réelle, avait-il dit, le chauffeur sera un employé lambda qui n'aura pas conscience de ce qu'il transporte. C'est la meilleure option. Il ne sera pas nerveux si on fouille sa semi. Et puis il n'essaiera pas de nous doubler en revendant la came pour son compte.

Momo poursuivait son examen de conscience et se demanda encore s'il n'avait pas souhaité en finir avec la Chaussette. Seulement, quand on donne dans le voyou, il est bien rare qu'on ait le loisir de démissionner. On se fait prendre ou on se fait licencier au neuf millimètres. Point barre. Momo aurait donc conduit les flics droit chez Weber pour s'en débarrasser, plus ou moins consciemment. Il ne parvenait pas à se dire qu'il l'avait fait exprès, à un moment ou un autre. Mais il avait le souvenir de s'être dit « là, tu déconnes » à plusieurs reprises. Sans aucun doute.

Il se demandait comment Weber s'en était tiré. Certes, il avait avec lui deux porte-flingues expérimentés. Pourtant, il ne les écoutait guère. Il se prenait pour un gangster de haut vol, mais passait des plombes à examiner toutes les options (l'un de ses mots favoris) avant de prendre une décision. C'est bien simple, s'ils n'avaient pas pris l'initiative de dézinguer le Jurassien, Weber en serait encore à réfléchir. Cela dit, c'est bien la mort du Jurassien qui leur avait porté la cerise. À tous les coups, cet étrange décès avait attiré l'attention d'un flic un peu plus têtue que les autres, et une enquête avait été diligentée. Momo ne croyait pas aux coïncidences.

La seule solution consistait, une fois encore, à réduire au silence les témoins.

La fille était sans doute une proche du Jurassien, gambergea Momo. Elle n'avait pas l'air d'être de mèche avec le grand costaud. Deux morts dans la même famille à quelques jours d'intervalle, voilà qui attirerait l'attention.

Denis, lui, était un flic, ça, Momo n'en démordait pas. Et la mort d'un poulet, pour le coup, ça remue de la mouise. Sans compter qu'en général ils disent où ils vont. Dans ce cas précis, il semblait être monté dans la camionnette en catastrophe et Momo se souvenait que son portable était resté à l'entrepôt. La camionnette n'était pas vitrée et aucun des deux gêneurs n'avait pu voir la route que Momo avait prise. La Chaussette était sans doute perdue mais Weber pouvait s'en sortir

les cuisses propres. Dans ce cas-là il aurait sûrement une dent contre Momo. Celui-ci décida de rester caché un moment, des fois que son patron veuille lui faire signifier son solde de tout compte par Sergio et Pasquale.

Pour se planquer, Momo utilisait les ressources de sa cité. Quand il avait chaud aux fesses, il quittait son appartement qui était, dès lors, occupé par un copain. L'appartement du copain était repris par l'un de ses copains, et le logement de celui-ci par l'un de ses potes, et ainsi de suite. Momo était le huitième ou neuvième sur la liste, celui qui occupait son propre canapé à l'heure qu'il est ne savait pas exactement où il avait échoué et Momo savait à peine chez qui il habitait, un vague dealer qu'il connaissait de nom. En fait c'était le logement de ses vieux, mais ils étaient au bled. Si les flics faisaient une descente chez Momo (les flics ou quelqu'un d'autre, songea-t-il avec un frisson), il faudrait qu'ils fassent parler toute la chaîne des relais pour le trouver, et il aurait largement le temps de changer d'air. Une fois, il était resté au vert (si on peut dire) trois mois sans même changer d'immeuble, chez un gars qui était cradingue et qui avait des cafards. Les poulets étaient montés et descendus sans se douter qu'ils passaient devant sa porte. Il avait juste évité de répondre quand ils avaient sonné pour l'enquête de voisinage.

Autant Momo se souciait peu du sort de Weber, qui avait fini par l'énervé avec ses grands airs, autant il avait été réglo avec ses gars. C'est grâce à ce genre de petits détails qu'on survit dans les banlieues.

En rentrant de chez le boss, il avait tourné dans une rue adjacente et parcouru quelques kilomètres avant de s'arrêter dans un coin tranquille. Il avait levé le capot de la camionnette et trouvé, du premier coup, le fusible du mouchard GPS, qu'il avait enlevé et fourré dans sa poche. C'était un geste qu'il faisait presque machinalement. Il utilisait le véhicule pour des courses personnelles assez souvent, et il avait pris l'habitude de masquer ses déplacements. En fait, il considérait le fourgon comme sa propre voiture. Il s'en servait tout le temps, délaissant la berline coûteuse et automatique qu'il avait achetée sur le compte de la Chaussette.

Si quelqu'un le suivait depuis son propre ordinateur, il venait de voir s'éteindre le petit point clignotant qui marquait sa présence. Satisfait, Momo était remonté au volant et avait repris la route. Il avait rejoint ses complices et les avait informés qu'il fallait fermer pour un moment. Il avait ouvert le coffre-fort et partagé équitablement le liquide qui s'y trouvait. Équitablement : il n'avait pas pris un rond de plus pour lui, alors que son statut de chef lui en aurait

donné le droit. Il leur avait dit de démonter les bécane qui étaient mobiles. Il fallait laisser les plus lourdes sur place en espérant les retrouver une fois que les choses se seraient tassées. De les déménager. De se faire oublier. Il ne leur avait pas donné la main, à cause de sa patte folle qui le rendait plus encombrant qu'autre chose. Il avait ouvert l'ordinateur et coupé le disque dur à la disquette avant de verser dessus de l'acide à batterie. Il avait changé les plaques de sa camionnette. Il était bien forcé d'avouer que le coup du velcro était l'une des meilleures inventions de Weber.

Puis il avait rejoint sa cité et organisé sa planque.

Et il s'était retrouvé sur ce canapé, devant cette télévision, à se demander : « et après ? ».

Dans son secteur d'activité, il n'était pas rare de se retrouver au chômage technique pour cause de flicaille. Ça ne le tracassait pas plus que ça. Personne n'irait dire qu'il était mauvais parce qu'il s'était fait « démanteler ». Il était bon logisticien et pouvait retrouver à bosser rapidement. Mais toujours dans l'illégalité, pas le choix. Il n'avait pas le moindre petit bout de C.V. « propre » à présenter.

Il trouvait ça injuste. Sous prétexte qu'à un moment donné, il avait pris une mauvaise « option » (comme dirait Weber), il était condamné à toujours bosser dans l'ombre. Pas de sécu, pas de retraite, la prison en point de mire. Une belle connerie, oui ! Il leur disait, aux gamins de la cité, mais il passait pour un vieux radoteur, naturellement.

Si en plus le mitan considérait qu'il avait balancé le boss, alors là il serait tricar de partout. Il n'était pourtant pas populaire, Weber, les voyous se foutaient bien de sa gueule, avec ses grands airs, mais même un branque de ce calibre, ça ne se balance pas. Question de principe.

Emmanuelle courait, courait. Quatre vers de Thiéfaïne ne cessaient de lui revenir, et elle les chantonnait à mi-voix. Elle avait oublié le reste de la chanson.

*On s'est aimés dans les maïs
T'en souviens-tu, mon Anaïs ?
Le ciel était couleur de pomme
Et on mâchait le même chewing-gum !*

Elle ne savait pas combien de temps son corps malade tiendrait au rythme qu'elle lui imposait là ; à un moment ou à un autre, sa glycémie allait se mettre à déconner et ses forces l'abandonneraient. C'est pas le moment de tomber dans les vapes, ma fille. Si tu t'écroules là, c'est peut-être la moissonneuse et ses couteaux qui te réveilleront. Ou alors le dingue au flingue. Elle n'avait jamais vu une moissonneuse de près, mais elle pensait que la machine épluchait les tiges directement sur place, pendant le ramassage, avec toutes sortes de bidules acérés, rapides, sans pitié. Ils avaient l'air drôlement mûrs, ces maïs, pour un œil aussi profane que le sien. Une machine directement tirée d'un film de Tim Burton, noire et blanche, avec au volant un type pâle en pull rayé, les yeux globuleux, faisant de drôles de gestes saccadés. Ça ou le dingue au flingue. Choisis.

L'aventure ne la grisait plus, Emmanuelle. Plus du tout. Elle flippait. Elle était terrifiée, carrément. Désorientée, en prime. Il fallait qu'elle trouve l'une des issues de ce foutu champ (*On s'est aimés dans les maïs*), mais elle ne savait plus quelle direction elle avait prise (*T'en souviens-tu, mon Anaïs ?*) ; elle craignait de se retrouver du côté de la route (*Le ciel était couleur de pomme*) et de retomber dans les griffes du méchant (*Et on mâchait le même chewing-gum !*).

Elle savait que le stylo-injecteur ne pouvait pas mettre hors de combat un homme en bonne santé. Elle l'avait ralenti le temps de disparaître dans la végétation (*On s'est aimés dans les maïs*) mais il reprendrait vite ses esprits. Elle était incapable de le situer. Il avait l'air si gauche avec son arme, elle entendait encore le son lourd du métal tombant sur le plancher de la Mini (*T'en souviens-tu, mon Anaïs ?*). En même temps il avait un regard mauvais, calculateur, qu'elle avait détesté immédiatement. Allait-il décider de la poursuivre ou préférerait-il mettre du champ entre la police et lui ? L'obscurité tombait rapidement (*Le ciel était couleur de pomme*) et il fallait qu'elle se concentre, mais elle n'y parvenait pas. Sa pauvre tête était le siège d'une sarabande infernale. Elle essayait d'écouter la nuit, mais elle n'entendait rien, rien. Qu'était-il donc en train de faire ? (*Et on mâchait le même chewing-gum !*).

Weber remonta en voiture et relança le moteur. Ses mains avaient cessé de trembler et il avait recouvré la maîtrise de la plus grande partie de son cerveau, même si une frange de son intelligence était encore occupée à des calculs sans fin dont il ne saisissait pas totalement la nature. Les bribes que sa conscience en captait lui donnaient à croire que, parallèlement à sa réalité, il faisait des maths ; une démonstration, apparemment. La réciproque de Thalès ne servait à rien, il avait remarqué que son triangle était rectangle et était parti sur la trigo.

Il s'efforça de focaliser son esprit sur la conduite, mais c'était difficile. Les côtés de la route sont-ils bien deux droites parallèles ? se demandait-il. Comment puis-je le démontrer ? Il trouva l'entrée d'une ville et s'arrêta docilement à un stop. La bande blanche est sécante des cotés de la route. Forme-t-elle un angle droit avec eux ? Il crut qu'il n'allait jamais pouvoir repartir, tant cette question fascinait une partie de sa tête. Il resta là, assis au volant, quelques minutes qui lui semblèrent épouvantablement longues. Un coup de klaxon l'arracha à sa torpeur. Il aperçut des rails de chemin de fer et se dirigea dans cette direction. La rue les longeait. Il était ébahi par ces deux droites parallèles qui semblaient se prolonger infiniment. Une passerelle surplombait la voie du RER, et un quai, désert, était chichement éclairé. Il ne s'agissait pas d'une gare, mais d'une simple halte secondaire. Il n'y avait pas d'agent SNCF en faction. Pas de tourniquets de contrôle d'accès. Le guichet ne devait être ouvert qu'aux heures de pointe.

Weber gara soigneusement la Mini (parallèlement au trottoir, disait son esprit surchauffé). Il ne voulait pas la mettre en infraction, afin d'éviter qu'elle ne fût trop vite repérée. Voyant au loin les phares d'un train, il verrouilla les portières de l'auto, toujours pour les mêmes

raisons, et monta l'escalier au pas de course. Il ne fut pas capable de le descendre à la même vitesse pour accéder au quai. Le vertige le prit, il dut attraper la main-courante et attendre que la tête lui tourne moins pour reprendre sa progression.

Le train s'arrêta dans un chuintement et Weber monta dans la seconde voiture. Il était quasiment seul dans son wagon.

Dans la lumière crue des tubes néon du train, il se rendit compte de l'apparence qu'il offrait. Ses bas de pantalon étaient pleins de glaise, le devant de sa chemise était maculé de jus de maïs jaunâtre, son veston était froissé. Il était échevelé, pâle à faire peur, lui disait son reflet dans la vitre, ses yeux étaient injectés de sang. « Bon Dieu, se dit-il, ça fait une heure que je suis en cavale et j'ai déjà l'air d'un clodo ». Il se rencogna et s'efforça de ne penser à rien, de retrouver son sang-froid.

Après une demi-heure de voyage sans incident, le train gagna la Gare du Nord. Il descendit et suivit les gens. Il n'osa pas, cependant, sortir par-devant et obliqua, prenant la direction de la ligne 2 du métro. Il se souvenait qu'un long couloir l'amènerait à la station La Chapelle, un long couloir qu'il pourrait voir en enfilade avant de l'emprunter. Il était désert. Enfin, il n'y avait pas l'ombre d'un flic. Quelques voyageurs, seulement. La Gare du Nord, ça n'est jamais vide. Troisième gare au monde, lui souffla sa mémoire. Mais il compta pas moins de dix caméras. Il choisit de les ignorer. Mon signalement n'est pas encore diffusé. Et puis le type qui regarde ça à longueur de journée ne doit plus rien voir du tout, à force.

Au bout, Weber fut repris par la panique. Une zone de contrôle bloquait le passage. Il ne savait pas comment faisaient les jeunes pour franchir ces barrages, il se souvenait en avoir vu utiliser des techniques très sophistiquées, dignes des Yamakasis. Il s'avançait, morose, persuadé qu'il lui faudrait faire demi-tour (la pire des choses, en cavale, rebrousser chemin !) quand il se rendit compte que le barrage comportait une grille plus large destinée à permettre le passage aux voyageurs munis de lourdes valises. Et cette grille était entrouverte ! Il la franchit rapidement, en prenant soin de la remettre dans l'état où il l'avait trouvée, avec une pensée pour le prochain paumé qui passerait par là. Il se demanda si cette voie ne restait pas perpétuellement ouverte. Quelle négligence, se dit-il. Quel gâchis, d'avoir construit ce péage sophistiqué, qui lui évoquait les barrières d'octroi qu'on trouvait autrefois à l'entrée des villes, d'avoir déployé des trésors d'intelligence pour concevoir des systèmes magnétiques compliqués, voire des bornes RFID qui vous identifient sans contact,

tout ça pour laisser passer n'importe quel quidam, tout ça pour que les fraudeurs ne soient qu'à peine ralentis. Combien pouvait bien coûter la conception de ces incroyables portillons électroniques ? Leur entretien ? Ne serait-il pas plus intéressant que les trajets soient gratuits, que l'infrastructure soit financée par une taxe de séjour, la contribution des entreprises, le prix du stationnement ? Les touristes ne seraient-ils pas ravis de voyager sans contrainte ? Les gens laisseraient-ils plus facilement leur voiture au garage ? L'idée le titillait depuis qu'il avait visité Compiègne. Il avait été bluffé par le système de bus gratuits.

Tout en réfléchissant aux bénéfices, pour une ville, d'ouvrir son métro à tous les vents, il déboucha à l'air libre, tout surpris, avant de se souvenir que la ligne 2 était aérienne sur une bonne partie de son parcours. Il n'osa pas gagner le quai pour y attendre une rame. Principe de la cavale : jamais immobile tant qu'on est à découvert ! Il sortit dans la rue, aspirant l'air frais de la nuit parisienne, faisant fi des remugles de la pollution. La faim revint le tracasser. Il pensait être remis de l'injection d'insuline qu'il avait reçue, mais la fringale le frappa de plein fouet, maintenant qu'il se sentait un peu plus en sécurité. Il réalisa qu'il était encore vasouillard. Il eut un frisson. Mais il n'avait pas un sou sur lui ; il détestait les gens qui gardaient de la menue monnaie dans leurs poches pour la faire tinter à tout bout de champ ; et puis il trouvait que ça déformait les costumes, mais se promit de réfléchir, un de ces jours, à ces questions-là. Pourquoi ne pas coudre quelques billets dans la doublure du veston ? Cela impliquait de les retirer avant de donner le vêtement au *pressing*. Un peu compliqué. Recycler le coup du velcro ? Il passa devant une boutique qui vendait des chiches-kebabs. L'odeur le fit saliver. Dieu sait pourtant qu'il détestait ça ! Un truc archi gras, vendu dans des conditions d'hygiène qu'il jugeait déplorables, au milieu de la pollution. Cela lui semblait aujourd'hui le paradis sur Terre.

Décidément, se trouver sans le sou, le ventre vide, les vêtements sales, au milieu de la nuit, lui était une expérience désagréable. Il n'eut pas une pensée pour les pauvres diables qui vivaient ça au quotidien.

Il lui restait, au moins, un but, une destination. Il marcha une station de métro, un trajet qui lui sembla durer une éternité, puis bifurqua vers le nord. Il tapa le code d'accès d'un immeuble et s'y engouffra. Il monta au troisième étage et ouvrit le placard EDF. Il tâtonna le long d'un tuyau de descente en fonte, à la recherche d'une boîte aimantée contenant une clé de sécurité pour porte blindée. Ayant trouvé, il déverrouilla fébrilement la porte numérotée 31. Une

rumeur lui parvenait depuis l'autre côté du panneau, démontrant que quelqu'un vivait dans l'appartement, mais il ne s'en soucia pas et entra.

Il s'agissait d'un deux-pièces cuisine plutôt classique, comme on en trouve des milliers dans Paris. Le mobilier passe-partout et moderne provenait d'un grand magasin suédois. Le Boss avait dû en assembler chaque pièce lui-même, avec la petite clé Allen fournie dans le carton, puisqu'il ne voulait pas que quiconque connaisse l'adresse de son refuge. Il avait loué une camionnette : il n'avait pas emprunté celle de la Chaussette, parce qu'il avait pensé que Momo le suivrait du bureau avec le GPS. Il avait dû ouvrir certains cartons, trop lourds pour pouvoir les monter seul au troisième, dans le fourgon. Il s'était constitué des provisions de bouche et une garde-robe de secours. Il passait de temps en temps, jamais deux fois de suite le même jour, ni à la même heure, pour faire le ménage et prendre le courrier. Il se garait au diable et venait à pied avec des ruses de Sioux.

Weber alluma toutes les lumières qu'il trouva. Il ouvrit les robinets de la douche et, pendant que l'eau chaude générait un brouillard artificiel dans la salle de bains, se prépara un whisky tout en se débarrassant de ses vêtements. Lui, toujours si soigneux, les laissa en vrac sur le sol. Il se demandait s'il les laverait ou s'il les jetterait purement et simplement, souillés comme ils l'étaient. Il tapa son mot de passe sur l'ordinateur et stoppa le programme qui diffusait des bruits de la vie quotidienne pour simuler l'occupation de l'appartement. Il lança le système de récupération automatique qui alla chercher la sauvegarde de ses données sur Internet, en empruntant des chemins détournés sur lesquels les informaticiens de la police se casseraient les dents.

Sa douche terminée, il passa un pyjama de soie, qu'il couvrit d'une robe de chambre de brocart, un peu cossue pour le lieu. Il s'en rendit compte et se sentit ridicule. Il passa dans la cuisine, ouvrit un placard qui contenait des quantités de conserves, choisit une boîte de raviolis en soupirant (« à la guerre comme à la guerre ») et entreprit de les faire chauffer. Comme il ne savait pas si sa planque lui servirait un jour, il avait opté pour des conserves roboratives, peu onéreuses, de longue conservation, afin de ne pas avoir de remords à les remplacer périodiquement. Il avait négligé l'impact sur son moral de ces provisions peu raffinées. Il se promit de trouver des mets plus fins. Pour l'heure, il trouvait son sacrifice justifié par la situation d'exception dans laquelle il se trouvait. Il dîna tranquillement et se mit au lit, épuisé, après avoir rangé sa vaisselle dans l'évier.

Demain, il reprendrait le cours de ses activités.

Denis s'était fait drôlement ramoner par son boss.

Il était passé au bureau très tôt, justement pour ne pas le rencontrer. Pas un lève-tôt, d'habitude, le patron.

« Avec une peu de chance il ne sera pas arrivé, se disait-il en se faufilant dans l'escalier. Et s'il est arrivé, il n'a peut-être pas encore pris connaissance des rapports de la nuit. »

Manque de pot, il avait failli le percuter de plein fouet en arrivant sur le palier. Et alors, pour ce qui était des événements de la nuit, on aurait dit qu'il y avait assisté en personne !

Tout y était passé. Son indulgence envers José qui traitait son divorce pendant qu'on le croyait au boulot. Son opération en solo. Le fait d'y avoir mêlé des civils. De les mettre au courant des moindres détails de l'enquête, sachant que l'un desdits civils était un repris de justice notoire. D'avoir laissé l'un des malfrats se tirer avec une otage. Ses manières de *cow-boy*. Et pour quel résultat ? Quelques demi-sels arrêtés, les chefs dans la nature, alors qu'on aurait pu organiser une souricière et serrer des gros bonnets.

— Cela ne me va pas, avait tonitrué son supérieur. C'était sa phrase. En séparant bien les syllabes. Ce-la-ne-me-va-pas !

Il disait ça aux voyous qu'il interrogeait, quand ils refusaient d'avouer, ou quand ils essayaient d'en garder une partie pour eux.

Denis ruminait en arrivant chez Lydie. Après avoir pris son savon et demandé des nouvelles des prévenus, il était passé récupérer sa Mini, qui avait été retrouvée au petit matin et remorquée à la fourrière, après s'être muni du double des clés. Il avait dû se bagarrer

avec les gars de la Scientifique, qui voulaient lui garder son auto comme pièce à conviction.

— Elle est pleine d'empreintes, ta caisse ! Le méchant l'a conduite !

Denis avait reporté sa mauvaise humeur sur eux.

— Les mecs, c'est pas le jour pour m'emmerder. Ses empreintes, vous en avez une maison entière. Pour une fois, des indices, il vous en tombe à profusion. Ah, y'a de quoi analyser, là ! Son ADN sur sa brosse à dents, sa brosse à cheveux. De la barbe dans son rasoir. Des fibres plein son placard, au moins cent mètres carrés de moquette. Des acariens dans la tuyauterie de la VMC. Des fluides dégueulasses dans son paddock, et sans doute sous la cuvette des ouatères. De la bave sur son oreiller. Des trucs à vomir dans le filtre de son lave-vaisselle. Des rognures d'ongles dans la poubelle. Peut-être même un peu de morve sur un *kleenex*. Des restes de repas dans le frigo. De la merde de clebs sous les semelles de ses godasses. Minutieux comme vous l'êtes, rien que la corbeille de linge sale va vous occuper six mois. Vous n'allez pas me faire suer avec les quatre malheureuses traces que vous pourriez trouver dans ma tire, si ? Depuis qu'on ne voit que vous à la téléloche, vous avez chopé le melon, on dirait !

Il était monté en voiture et les avait plantés là, conscient que sa dernière phrase était un peu facile. On doit la leur sortir dix fois par jour, cette vanne, se dit-il.

Il gambergea pendant tout le trajet jusque chez Lydie. Quand il se rendit compte qu'il était entré sans sonner, il avait déjà traversé la moitié de la cour. Il se trouva un peu culotté, puis haussa les épaules et continua, se disant qu'il frapperait à la porte. Manque de chance, Lydie s'était installée avec le petit voisin sur la table du jardin, qui était planquée derrière le saule pleureur. Du coup il se fit surprendre comme un débutant. Lydie l'interpella, le sourire aux lèvres. Elle n'avait pas gardé de séquelles de leur aventures de la veille. Elle était de ses heureuses natures qui ne s'appesantissent pas sur le passé et savent tourner la page. Elle n'avait rien oublié du voyage en camionnette, de la détention, de la bagarre, elle n'avait pas oublié les salauds qui lui avaient tué son Pierrot, elle n'avait pas abandonné l'idée de les voir en cabane, mais elle avait entamé cette belle journée ensoleillée avec l'idée d'en profiter.

Le gamin, timide, rangea vite ses devoirs dans son cartable et leva le camp sans demander son reste. Il avait profité d'une heure au soleil

au lieu de se faire suer en salle de perm', ça lui allait bien.

Denis s'informa de la santé de Lydie. Elle le rassura et lui proposa un en-cas parce qu'il était déjà midi passé. Mais il avait grignoté un sandwich en conduisant. Elle s'excusa de ne pas avoir de café. Pour lui, elle sortit un rare Pu-er qu'elle réservait aux grandes occasions, et se lança dans une cérémonie compliquée. Il se posa sur une chaise et prit plaisir à la regarder préparer ses tasses et son eau chaude.

Ils ne parlèrent pas de l'affaire tout de suite, chacun retardant volontiers ce retour à la réalité, au meurtre, à la violence. Le saule bruissait au-dessus de leurs têtes dans un souffle d'air, la température était douce, le quartier encore un peu assoupi. Puis un voisin se mit à jouer de la disqueuse et le moment s'échappa.

— Dites-moi, commença Denis, je pense que vous pouvez m'aider. Hier, pendant que Weber déblatérait, j'ai eu un éblouissement, une idée qui éclairait ma lanterne. Mais ensuite nous nous sommes battus, et je l'ai perdue. Peut-être que si nous en reparlons, elle reviendra. J'aurais bien interrogé les sbires, mais le petit est toujours KO et les toubibs ont opéré le grand qui a pris un bout de verre dans l'abdomen. Son pronostic n'est pas fameux. Quoi qu'il en soit, aucun des deux n'est en état de tailler une bavette. Leur boss est dans la nature et la Chaussette a été désertée, bien entendu. Le vigile ne nous a pas fourni beaucoup d'informations, il est futé mais les autres le tenaient à l'écart. Il ne fait pas vraiment partie de la bande.

— Moi aussi, avança Lydie, j'ai été frappée par un sentiment d'évidence, la sensation d'avoir compris quelque chose, mais c'était confus et je n'ai jamais réussi à formuler ça clairement. C'était dans le discours de Weber, j'en suis sûre, je me suis même dit qu'il vendait la mèche.

— Oui, il y a eu un cumul d'indices, un faisceau de preuves. Reprenons du début. Qu'est-ce qu'il nous a raconté ?

— Non, ça n'était pas tellement ce qu'il racontait, plutôt dans les mots qu'il employait.

— Oui, il utilisait un jargon technique, il se gargarisait avec ses mots, il essayait de nous en mettre plein la vue.

Denis s'échauffait. Il retrouvait la sensation de la veille, la certitude de savoir. Il sentait que ce *brainstorming* allait aboutir. La chaleur du thé, du soleil qui approchait du zénith, de l'excitation, faisait perler des gouttes de transpiration sur son front, et ses cheveux

étaient mouillés.

— Il a utilisé des termes qui venaient tous du même monde.

— Du même métier ! s'écria Lydie. Elle se cambrait, assise au bord de sa chaise, penchée vers Denis, les mains crispées sur le bord de la table de jardin, pour réfléchir plus intensément.

— J'y suis ! C'est ça. Il a parlé de raboteuse, de scie circulaire, de sciure. Il a parlé menuiserie ! Il avait crié le mot.

— Oui !

— Et le Jurassien était menuisier de métier ! Ils parlaient de plus en plus vite.

— Et il y a une grande menuiserie dans la zone industrielle, à deux pas de la Chaussette, haleta Lydie dans un souffle rauque. J'y suis allée.

— Exact !

— Oui ! On a trouvé !

Elle se rejeta en arrière dans sa chaise et s'y abandonna. Ils reprirent leur souffle sans parler, contents d'eux. Aucun ne brisa le silence avant plusieurs minutes.

Puis Denis se leva et alla au robinet du jardin puiser un peu d'eau fraîche dans le creux de ses mains, où il trempa le visage. Puis il expliqua doucement sa théorie, plus pour lui-même que pour Lydie qui avait déjà pigé.

— Ce n'est pas à propos de la Chaussette que le Jurassien avait compris quelque chose. En tout cas pas tout de suite. Il passait près de cette menuiserie tous les jours, mais il n'entendait pas les machines faire les bruits dont il avait l'habitude, il ne sentait pas l'odeur habituelle du bois coupé, il ne voyait pas les gars travailler comme des menuisiers. Si ça se trouve, il en a même discuté avec le cariste, comme on fait quand on a le vague soupçon que quelque chose ne va pas. Et l'autre est allé voir Momo, il lui a expliqué que le chauffeur se posait des questions à propos de la menuiserie, et qu'il faudrait peut-être songer à le faire taire.

Denis se leva brusquement.

— Il faut que j'aille voir cette menuiserie !

— Emmenez-moi, le supplia Lydie.

— Vous rigolez ? Je viens de me faire massacrer par mon patron parce que j'ai mêlé des civils à l'affaire.

— Mais j'y suis, dans l'affaire ! Jusqu'au cou ! Je suis une victime, mon témoignage est important, le Jurassien m'avait parlé de ses doutes, inventa-t-elle dans la foulée. C'est à deux pas d'ici ! Ce sera probablement vide, insista-t-elle pour emporter la décision. Elle se serait traînée à ses pieds s'il l'avait fallu.

— Allez, venez, céda-t-il, maudissant sa faiblesse.

Weber avait passé une drôle de nuit. Il avait revécu sa fuite en rêves et s'était réveillé plusieurs fois. Il avait bu à chaque fois de grandes quantités d'eau, et pissé dru une urine jaune foncé. Il se rappelait s'être dit que son organisme était en train de se purifier. Il avait mal au crâne. Il avait beaucoup transpiré aussi.

Il passa un long moment sous la douche puis s'installa pour prendre le petit-déjeuner. D'habitude, Pasquale, qui sortait tôt pour aller courir, mettait le percolateur en route et rapportait du pain frais. L'Italien affectait, bien entendu, de mépriser le café filtre.

Weber but un ersatz d'expresso acceptable fait à l'aide d'une machine bon marché, à dosettes, mais pratique. Il dut se contenter de biscottes et de confiture ; pas moyen de conserver du beurre dans un appartement où l'on ne vient pas souvent. Il fit une revue de presse sur Internet, mais ne trouva aucun article mentionnant la Chaussette. Il n'osa pas taper son nom dans son méta-moteur favori, mais essaya « arrestation », « trafic de drogue », et tout ce qui lui vint à l'esprit, sans résultat. Pas une seconde il ne pensa à explorer les chaînes de la télévision, qu'il ne regardait quasiment jamais.

Il dut se rendre à l'évidence : personne ne parlait de lui, ni de la Chaussette, dans la presse. Son orgueil en prit un coup. Il se rasséra en se disant que la police avait peut-être choisi de ne pas divulguer la nouvelle du démantèlement de son réseau. Il savait pertinemment à quel degré de mauvaise foi placer une telle supposition, mais ne pouvait pas s'en empêcher.

Il se demanda ensuite ce qu'il allait faire. Il estimait être plutôt bien planqué, là où il était. Mais, bien qu'il aimât la solitude et pouvait parfois se complaire dans une certaine oisiveté, il se rendait

bien compte qu'il ne supporterait pas longtemps de rester enfermé entre les quatre murs de sa petite prison. Il avait bien quelques projets dans ses tiroirs, et il avait récupéré l'intégralité de ses données informatiques. Il pouvait donc, en théorie, travailler à sa prochaine affaire. Il savait cependant qu'il ne serait pas tellement productif. Il n'avait pas fait le deuil de la Chaussette. Il savait bien que l'entrepôt, sa maison, son réseau, étaient perdus. C'était la première fois qu'il se trouvait « démantelé ». Il avait déjà été dans l'obligation de changer d'air, au cours de sa carrière, dans des conditions certes plus confortables et moins traumatisantes, mais avec déjà le sentiment d'abandonner son chez-soi et de devoir tout reconstruire. À commencer par son divorce. Et quand il était entré dans la clandestinité, comme il disait. Comme s'il avait fait de la résistance.

Weber mit une partie de la matinée à s'avouer que le sentiment qui dominait en lui était une impression d'échec, d'humiliation. Sa belle machinerie avait été déjouée par quelques fouille-merde. Son homme de paille à la Chaussette, Momo, s'était fait filocher comme un débutant. Sa Mercedes avait été bloquée par une saloperie de gadget anglais. Sa prise d'otage avait été mise à mal par une malade hystérique, qui l'avait empoisonné et abandonné au bord de la route. Ses gardes du corps, payés comme des cadres supérieurs, authentiques rejetons de la Mafia sicilienne qu'il avait fait venir à grands frais comme des chiens de luxe, avaient été infoutus de le protéger. Il avait dû développer des trésors d'ingéniosité pour s'enfuir et rejoindre cet appartement.

Il s'était habitué à avoir ses deux sbires à demeure, Weber. Cela lui conférait un certain standing. Surtout que les Italiens, on dira ce qu'on voudra, sont le top en matière de gardes du corps. Il s'agissait de son second couple d'hommes de main. Les premiers étaient d'authentiques *sicarios* colombiens. Un ami de Medellin, chez qui Weber s'était rendu pour voir comment on travaillait au pays de la came, les lui avait envoyés. C'est tout ce que son voyage lui avait rapporté. Pas moyen d'exporter les méthodes sud-américaines en France ni en Europe. Les pistes clandestines dans la jungle, des clous. Les navettes rapides qui peuvent filer vers les eaux internationales en cas de coup de Trafalgar, des nèfles. La corruption à grande échelle, inabordable.

Ses Colombiens, Weber ne les avait pas appréciés. Ils étaient très jeunes ; de vieux *sicarios*, ça n'existe pas, ils se font tous dézinguer dans la fleur de l'âge. Ils étaient très obéissants, voire craintifs, face à leur patron, mais dès qu'ils mettaient le nez dehors, c'étaient des chiens fous. Ils ne comprenaient pas pourquoi ils ne pouvaient pas se

servir chez les commerçants et lui avaient proposé de monter un racket auprès des épiciers et des boulangers de la ville. Ils fumaient ouvertement des cigarettes saupoudrées de *bazuco*, de la coke brute comme on en trouvait chez eux, qu'ils avaient dégotée en France, Dieu sait où. Weber en avait une trouille bleue. Il se tortura des mois pour trouver un prétexte lui permettant de les renvoyer chez eux sans que son contact du cartel n'en prenne ombrage, et sans non plus les vexer, parce qu'il était incapable de prédire leur réaction. Leurs simagrées religieuses l'énervaient au plus haut point. Des types qui pouvaient tuer une famille entière sans sourciller, camés jusqu'aux oreilles, et qui égrenaient un rosaire avec la main qui ne tenait pas le pétard, ça le rendait dingue, le Boss. Surtout, ayant grandi dans un bidonville, ils avaient une notion de l'hygiène très éloignée de celle de Weber. Partager la maison avec eux lui fut un cauchemar. Momo n'était pas un Brummell, mais il se lavait ; et il changeait de linge régulièrement.

Tiens, en parlant de Momo, il se demanda s'il s'en était sorti. Il se connecta sur un forum qui leur servait de boîte aux lettres d'urgence et consulta ses messages privés. Rien. Cela ne voulait rien dire, cet imbécile avait peut-être oublié son mot de passe. Vu que Weber lui avait signifié l'interdiction d'aller sur ce forum depuis l'ordinateur de la Chaussette, il avait largement eu le temps d'oublier ses paramètres de connexion. Il laissa un mot laconique qui ne donnait aucun indice :

— Salut, comment va ? Moi, je suis au sec.

Puis il alla se servir un verre et recommença à s'emmerder. Il était presque midi, mais il retarda le moment de déjeuner, d'une part parce qu'il n'avait pas faim du tout, d'autre part parce que l'idée de se faire à manger le déprimait, fût-ce en ouvrant des boîtes de conserve — autres sources de spleen.

Il téléphona à son associé en Hollande, un chimiste qui l'avait persuadé d'investir dans un labo au pays des tulipes. C'était un Belge, qui avait contribué à la création du pot du-même-nom pour la compétition cycliste et qui avait monté sa combine sur un raisonnement simple : tout ce qui n'est pas encore classé comme de la drogue par la loi n'en est pas. Il suffisait, selon lui, d'avoir toujours une longueur d'avance sur les autorités, pour pouvoir vendre, quasiment chez les buralistes, toutes sortes de produits hallucinogènes. Weber s'était laissé séduire par cette argumentation spéieuse, qui aurait pu être démolie en quelques mots par n'importe quel étudiant en droit. Il avait englouti des fortunes dans l'installation clandestine, près de la Haye, d'une usine à rêves d'où ne sortait rien de bon. Il tua donc une demi-heure, pour s'entendre dire que rien

n'avancait, avec le Fleming du dérailleur, dont les excuses lui portaient sur les nerfs au moins autant que l'accent.

Enfin, il se dit qu'il pouvait raisonnablement appeler l'un de ses contacts professionnels de la capitale, à une heure pareille. À ses débuts, il avait commis quelques impairs en supposant que des truands qui dirigeaient des boîtes de nuit, des bars louches, des bordels clandestins, des cercles de jeu, puissent être debout et opérationnels à neuf heures du matin. Quelques-uns de ses coups de fil matinaux s'étaient soldés par des engueulades salées, et il avait dû ramer pour rattraper ses bourdes.

Il parcourut la liste de ses pratiques, s'efforçant de choisir celui qui serait, à son avis, le plus accueillant. Il s'agissait de trouver le client qui lui avait acheté une combine depuis suffisamment longtemps pour qu'elle ait commencé à rapporter, mais assez récemment pour qu'elle n'ait pas encore été découverte par la police. Son choix s'arrêta sur un certain Viktor le Britiche, avec un « k » parce qu'il n'était pas plus anglais que ça. Il était d'origine serbe, mais son surnom lui venait d'ailleurs : il avait fait son premier coup outre-Manche, en braquant un casino de Brighton. C'était de notoriété publique, bien que la justice lui ait décerné un incroyable non-lieu. Il était connu comme le loup blanc, dans le Milieu, Viktor.

Weber lança la composition du numéro et coiffa son casque. Il n'y eut qu'une sonnerie.

— Allô ! L'accent yougo, la voix, ces deux syllabes suffisaient pour reconnaître Viktor.

— Salut, c'est Weber.

— Tu n'as pas eu des ennuis avec les flics, toi ? Viktor, manifestement, était mieux informé que la presse.

— Si, mais je me suis mis au vert, et maintenant je veux remonter quelque chose. C'est pour ça que je t'appelle. Il me semble que tu as un local vide.

— Tu m'appelles de ta planque ?

— Ne t'inquiète pas, ma ligne est sécurisée.

— Pas la mienne, imbécile ! Viktor raccrocha sèchement, en murmurant « j'ai jamais vu un con pareil », sans doute à l'intention d'une tierce personne se trouvant près de lui.

Weber sentit la moutarde lui monter au nez.

— Non mais, pour qui se prend-il, ce rastaquouère ? Sous prétexte que ce plouc mal dégrossi a eu de la chance dans deux-trois opérations, il serait en droit de mépriser ses partenaires ? Tous, ils me détestent, ces boutiquiers de la nuit, ces rentiers de la came. Je ne sais pas ce qui me retient...

Blanc de rage, il attrapa son verre et le lança à l'autre bout de la pièce, où il explosa. Le geste avait une certaine théâtralité, mais il était plutôt stupide : il n'avait personne pour ramasser les morceaux.

Quand la Mini se gara devant la menuiserie, Denis et Lydie comprirent immédiatement qu'ils avaient vu juste. Les lieux étaient vides, et on sentait que c'était du définitif.

Denis ordonna à Lydie de l'attendre et fit le tour des locaux, arme en main, mais il n'avait pas le moindre doute. Ayant vu l'ordinateur saccagé et l'emplacement des machines démenagées, il confirma leurs déductions et appela pour que la Scientifique vienne faire des relevés. Une association d'idées se fit dans son esprit. Il se tourna vers Lydie.

— Est-ce que ça vous ennuerait de repasser chez Weber avec moi ? J'aimerais bien parler à sa voisine, vous savez, la dame d'en face.

— Vous avez peur que je fasse une crise de nerfs si je retourne là-bas ? Je suis plus solide que ça, vous savez.

Ils remontèrent en voiture et firent le chemin en silence. Quand ils tournèrent dans la rue de Weber, ils eurent un hoquet de surprise. Puis Lydie éclata d'un joli rire franc.

— Les grands esprits se rencontrent !

Un taxi était garé devant chez la voisine de Weber. Lucien, qui venait d'en descendre, se tenait à côté de la portière. Il avait manifestement fait des efforts de toilette.

Il portait une cravate, ce que Denis ne lui avait pas vu faire depuis longtemps, et ses chaussures brillaient de mille feux. Il l'avait souvent dit à Denis quand il était petit : « si tu veux faire bonne impression, cire tes pompes ; tu ne peux pas savoir le nombre de couillons que ça te mettra dans la poche ». Un pli impeccable, fin

comme un rasoir, traçait un trait rectiligne sur ses jambes de pantalon. Il était rasé de près, mais ça n'était pas exceptionnel. Il détestait la mode des bellâtres qui portaient comme un trophée une barbe de trois jours pour se donner un air viril. Pour les gens de sa génération, et notamment les femmes, les barbus « faisaient sale ».

Il avait également tenté de dompter sa crinière, mais son cheveu était trop rebelle et trop robuste pour s'en laisser conter par un peigne. Il ne faisait pas vieux beau, ni endimanché, il était simplement élégant.

Denis gara la Mini derrière le taxi et en sortit plus vite qu'il ne l'aurait voulu, une question déjà sur les lèvres : « qu'est-ce que tu fous là ? ». Il n'eut pas le temps de la poser, son père le devança.

— Ben, qu'est-ce que tu branles encore ici ?

— C'est ce que j'allais te demander, figure-toi. On est loin de la Pinède.

— Ah, mais ça n'a rien à voir avec l'enquête. Nous avons été invités chez cette dame qui habite en face de chez Weber, tu sais, l'ancienne concierge.

— Tiens donc ?

— Eh oui. En reparlant de l'affaire avec Maxime, j'avais quelques idées de questions que tu aurais pu lui poser. Comme Maxime se souvenait du numéro et du nom de la rue (tu penses, un mec qui a cinquante poches dans chacun de ses vestons, s'il a pas de mémoire il est foutu), Emmanuelle a pu trouver son numéro dans son Internet, là. On lui a passé un coup de fil. Elle a dit que ce serait plus agréable de déjeuner ensemble pour en parler, et nous voilà.

— Il a fallu que vous alliez encore emmerder Emmanuelle ?

— Elle va bien. Elle a refusé d'aller à l'hosto quand les bleus l'ont retrouvée sur la route, elle est allée voir son toubib habituel dès l'aube et elle était au boulot ce matin, à peine en retard, même pas décoiffée. Elle ne voulait pas qu'on ait des ennuis avec la directrice de la Pinède. Un sacré petit bout de femme.

Denis, qui était habitué à entendre chanter les louanges d'Emmanuelle, revint à ses moutons.

— Tous ces efforts pour m'aider, vraiment, ça me touche, dit-il,

un peu aigre. Sans compter que le tacot a dû vous coûter bonbon, depuis les Yvelines.

— Oh non, tempéra Lucien en ménageant ses effets, c'est surtout le bouquet qui est revenu cher.

Denis se retourna. Maxime était en train de mettre en œuvre toute sa légendaire dextérité pour extraire sans dommage du taxi une somptueuse composition florale, une gerbe digne d'une représentation générale ou d'une commémoration officielle.

Si Lucien avait fait des efforts d'élégance, Maxime était carrément saboulé Mylord. Lui qui était toujours très attentif à sa tenue était monté d'un sévère cran pour marquer le coup. Costard blanc, nœud papillon impeccable, Panama crânement penché sur l'oreille, pompes bicolores, il parvenait à porter tout ça sans faire exagérément voyou.

— Maxime s'est un peu entiché de la dame, il est tout chose depuis hier, confia Lucien dans un chuchotement à 120 décibels.

Viviane, ex-concierge, n'avait pas froid aux yeux. Elle avait vécu. Plantée sur le pas de sa porte, elle se sentait néanmoins touchée par les efforts que les deux messieurs qui lui rendaient visite — elle les avait invités — déployaient pour lui plaire. Elle s'en amusait mais ne savait finalement pas trop comment réagir. Minauder comme une oie blanche, à son âge, lui semblait incongru. Se montrer trop gênée risquait de mettre ses interlocuteurs mal à l'aise. Avoir l'air indifférente serait pire que tout. Après tout, elle-même avait pris un soin particulier à se vêtir et avait choisi une petite robe simple mais chic qui était l'une des préférées de feu son époux, parce qu'elle accentuait sa cambrure. Elle s'était présentée chez son coiffeur dès potron-minet et avait exigé une mise en plis haut de gamme. Elle avait mis ses talons au lieu de ses confortables ballerines Damart, quitte à aller chez l'ostéopathe demain. Elle comprenait parfaitement le désarroi de ses visiteurs à évoluer de nouveau dans « le monde » et se sentait solidaire. En plaisanter serait peut-être mal vu, mais elle se dit que c'était sa meilleure option. Elle se savait spirituelle.

— Si j'avais su que c'était habillé, j'aurais sorti mes perles, lança-t-elle joyeusement.

Les deux hommes s'approchèrent pour la saluer, ainsi que Lydie. Denis s'était éloigné avec une mimique d'excuse pour prendre un coup de fil. Ils échangèrent quelques banalités, puis Lucien avoua :

— Nous ne sortons plus guère, vous savez, à part quelques

aventures avec le gamin. Nous avons rarement l'occasion de faire des efforts d'élégance.

Il avait senti Maxime se raidir au mot « aventures » et tenta de monter d'un ton le niveau de son discours.

— Nous avions envie de vous faire honneur, ajouta-t-il avec une petite courbette plutôt réussie, dans le genre ni trop ni trop peu.

C'est à ce moment que Denis revint, la mine défaite.

— Il faut que je me sauve, annonça-t-il. Il y a eu un attentat à la Gare du Nord, un vieil Arabe s'est fait sauter dans la salle des pas perdus, on laisse tout tomber pour s'occuper de ça.

— Encore ? pâlit Lydie.

— Quel bilan ? questionna Lucien.

— Heureusement l'heure de pointe était passée ; à part le kamikaze, on ne déplore que des blessés, mais certains assez gravement.

L'annonce jeta un froid. L'horreur s'était incrustée dans la conversation. Denis se tourna vers Lydie et brisa le silence.

— Je vous ramène avant d'y aller ?

Viviane intervint.

— Inutile, mademoiselle va rester manger.

— Mais elle est venue avec moi. Elle n'a pas de véhicule.

— On la raccompagnera avec notre bahut, renchérit Lucien. File vite.

— Ça m'ennuie de... commença Lydie sans trop y croire.

— Ta ta ta, la coupa Viviane, Plus on est de fous, moins y'a de riz. J'ai perdu l'habitude de recevoir, comme je disais, alors j'ai fait de la tortore pour un régiment, une blanquette de première, que vous allez vous en lécher les cinq doigts et le pouce.

— En revanche, murmura Maxime, il faudrait que nous évitions de parler l'argot, sans quoi mademoiselle ne nous comprendra pas.

Les deux autres vieux firent grise mine. L'un des attrait de cette réunion était la perspective de pouvoir *dévider le jar* entre initiés. Ils s'étaient immédiatement reconnus comme adeptes de la langue verte, et rien que l'idée de devoir châtier leur vocabulaire les *faisaient tartir*. Lydie, qui avait compris, se marrait.

— Mon dabe était de Dunkerque, ma vieille de la Guadeloupe, et je suis montée à Paname sur le tard, alors c'est sûr que je jacte pas l'argomuche comme vous autres les authentiques titis parisiens, mais je vais me débrouiller. La concentration lui faisait un pli au front. Elle ajouta, passant comiquement d'un accent à l'autre : si je pige que pouic, je vous répondrai en ch'timi ou en kréyol, voilà tout. J'ai quand même des bases, notez : j'ai créché avec un louchébem.

— Ah ! s'exclama Viviane, le louchébem, ça c'était fort. Je m'en souviens, les parents, quand ils voulaient pas qu'on entrave, ils jactaient en argot, mais on l'apprenait vite, on était démerde. Avant ils avaient essayé le javanais, ça nous avait bien fait poiler ; c'était un truc de môme, ça, le javanais, on le parlait dans les cours de récré. À un moment, mon vieux avait bossé à la Villette, et il avait découvert le louchébem, le jargon des bouchers. Il l'avait appris à la mère, on pigeait plus rien. Vous croyez que ça se parle encore ?

— Je me rappelle un boucher, renchérit Maxime, rue du Commandant-Rivière, qui le parlait encore avec son fils, il n'y a pas si longtemps. Mon 'ieux, le môme, un cador pour faire les sandwiches. Il mettait tout un tas de trucs dans une demi-baguette, c'était un vrai voyage, ton casse-dalle.

— Tu me donnes faim, geignit Lucien.

— Eh bien, venez donc par là, on va lancer l'apéro, les poussa Viviane.

Denis les laissa à leur conversation et remonta en voiture sans plus les déranger. Il retournait vers un monde de violence et de sang, un monde où l'on ne prenait pas le temps de s'extasier sur les difficultés comparées de l'argot, du javanais et du largonji [3] des louchébems. Un monde où les attentats, les membres arrachés, les corps mutilés sont le quotidien, et pas une rumeur lointaine, un bruit de fond, un sujet de journal télévisé.

Décidément, aujourd'hui, il détestait son boulot.

- [3] Largonji : jargon... en louchébem, justement !

Momo avait mal aux pouces.

Debout dans le hall d'un immeuble de banlieue, il observait la pluie qui arrosait la cité. Il tombait des haliebardes. Un orage à tout casser. C'est pour cette raison qu'il avait osé mettre le nez dehors. Les poulets n'allaient certainement pas se pointer avec un temps pareil. Et même s'ils planquaient dans une bagnole quelque part (ce dont il doutait, les vigies de la cité les auraient retapissés aussi sec), la buée et la pluie aveuglaient tout.

Il ne fumait plus depuis longtemps, alors il était descendu avec un soda et restait comme un con dans son hall à regarder la flotte tomber en sirotant son coca. Il avait besoin d'une pause.

Pendant sa première journée « *off* », comme aurait dit Weber qui avait bossé pour les Américains, Momo avait tiré sa flemme. Il avait zappé parmi les centaines de chaînes distribuées par la parabole qui se trouvait accrochée à la rambarde de la fenêtre. Puis il s'était vite emmerdé.

Alors le gamin qui faisait ses courses lui avait installé une console de jeu vidéo, et lui avait sorti des centaines de disques.

— Piratés ? avait-il naïvement demandé.

— Non, avait répondu le même en haussant les épaules. Mon frère et ses potes en ont tiré un camion plein.

Ils avaient fait quelques parties. Son adversaire était autrement plus doué que Momo. Ils découvrirent qu'ils aimaient à peu près les mêmes jeux : les simulations de voiture, dans lesquelles on roulait à tombeau ouvert dans des villes américaines plus ou moins fidèlement

reproduites, les *shoot'em up* où il fallait buter tout ce qui bouge sans se faire descendre, les jeux de baston, avec leurs combinaisons de mouvements compliqués, et les simulations de football.

Enfant, Momo avait rêvé de jouer avec ses potes dans le terrain vague derrière la cité, mais sa patte folle lui interdisait de courir et de dribbler. Il se retrouvait invariablement sur la touche, parfois on le prenait comme gardien de but, histoire de lui faire plaisir. Il ne pouvait participer aux manifestations sportives qu'en tant que spectateur, au stade ou devant un téléviseur. Il avait vite compris que l'engouement des gens pour les sports pouvait l'enrichir, et il s'était lancé dans les paris. Il avait rapidement pris de l'assurance, au point de marcher sur les plates-bandes d'un caïd qui l'avait « recadré ». Chez les voyous, le mot n'a pas la même signification que dans un ministère ! Ça lui avait coûté une incisive. Mais trouvant le jeune homme prometteur, le gars l'avait embauché et il avait rempli toutes sortes de missions. Son handicap, de nouveau, l'avait tenu éloigné des disciplines qui nécessitaient de pouvoir se battre, courir, voire conduire, malgré quelques tentatives. Il s'était donc rapidement retrouvé dans la peau d'une sorte de « fonctionnaire du crime ». Il s'était découvert un don pour les magouilles financières, le montage de sociétés opaques et surtout les transports illégaux.

Il avait été prêté, comme un joueur de foot, à Weber qui ne se faisait pas encore appeler comme cela. Puis il était resté à travailler avec lui. S'il reconnaissait volontiers l'intérêt financier de la chose, il avait vite compris qu'en termes de stratégie de carrière c'était un mauvais choix. Alors qu'il aurait pu devenir le lieutenant d'un gros poisson comme Francis le Belge, il s'était retrouvé enfermé à la Chaussette à végéter, sous les quolibets des durs qui n'avaient aucun respect pour son patron.

Seule sa bande de la cité lui conservait son estime, parce qu'il n'avait jamais oublié ses amis, leur trouvait régulièrement des missions, aidait financièrement ceux qui avaient des ennuis.

C'est pourquoi il se sentait en sécurité et s'était permis de descendre prendre l'air sous le porche.

Un gars qui était venu le rejoindre en sautant entre les flaques lui en fit la remarque.

— 'lut, Momo. Tu es sûr que c'est bien prudent d'être dehors ?

— Par ce temps-là ? Tu sais bien que les flics ont peur de l'eau.

L'autre acquiesça avant d'apostropher une ombre qui passait, capuche sur la tête, trempée jusqu'aux os.

— Oh enculé ! Tu pourrais t'arrêter dire bonjour, fils de pute !

— Ta mère ! lui répondit l'autre sur le même ton. Tu crois pas que je vais prendre la flotte pour un pédé comme toi. Ta sœur fait des pipes !

— Ici, tu serais à l'abri, fils de chienne. Tu pourrais venir discuter un peu, ou t'as peur que je te mette en levrette ?

— Pas le temps, je dois rapporter ses médocs à mon daron, sinon il passera pas la nuit, la vie de ma mère !

— Va te faire foutre, alors !

L'autre ne s'était même pas arrêté. Il avait poursuivi la conversation tout en avançant, carrant les épaules sous les trombes d'eau. Momo se marrait.

— Je croyais que t'avais fait Philo, que tu préparais le Capes ? Tu vas faire un bon prof, avec un langage pareil !

— T'es con ! Si je me pointe avec une caisse en bois et que je monte dessus au milieu de la téci pour leur parler de Nietzsche, ils vont me jeter des frigos, la vie de ma mère ! Je pratique couramment deux codes, mon pote, celui d'ici et celui de dehors. Deux mondes qui ne se mélangent pas, parce que personne ne veut entendre ce que les mêmes d'ici ont à dire et personne n'a envie de leur parler. Si je veux garder mes potes, j'ai intérêt de les enculer dans chacune de mes phrases. C'est aussi important que le verbe et le complément. Voilà la philosophie d'un putain d'étudiant nèg' de la banlieue !

— Ah !

— Bon, t'es bien installé ?

— Oui, y'a pas à dire, le morpion s'occupe bien de moi, une vraie fée du logis. Sa mère elle fait des tajines à pleurer de bonheur. Je vais prendre du gras. Mais il est gourmand. À ce train-là, il va me vider ma caisse noire, le petit salopiaud.

— La sécurité, ça se paie, mon pote. Et le silence, aussi.

— Ouais, t'inquiète, j'ai encore un peu de ressources. Mais putain,

me retrouver à glander là, ça me fait drôle, j'ai perdu l'habitude. J'ai peur de m'emmerder.

— Il t'a pas trouvé des occupations, le même ?

— Si, les jeux vidéos. Mais j'ai déjà mal aux pouces, putain ! Je dois être au bord de la tendinite, tel que tu me vois. Je manque d'entraînement.

— On peut changer de jeu. Tu veux une pute ?

— Pour l'instant ça m'emballe pas.

— Des nouvelles de ton Weber ?

— Que dalle. Tu me diras, j'ai pas regardé. On a un endroit sur Internet pour se laisser des messages. Il m'a fait apprendre par cœur un code à la con, il faut que je m'en rappelle. Je suis pas doué pour ces trucs-là.

— Et l'avenir, tu le vois comment ?

— Bouché ! J'aurais jamais dû accepter de faire l'homme de paille pour sa boîte à la gomme. Maintenant je suis cramé, je ne peux plus utiliser mon blase.

— Boah, un patronyme, on en change. Et puis dans ta profession, ça devait arriver un jour ou l'autre.

— Tu prends ça à ton aise, toi, le futur fonctionnaire ! C'est un vache de changement. Tant que t'es clean, tu te fais des idées, tu te dis que tu peux repasser du bon côté de la barrière, te refaire une santé légale, devenir un bon cave. Moi je me disais, je pourrais devenir logisticien dans une boîte de transport honnête, une qui trimbale des patates et des micro-ondes. Je suis bon, dans ce taff-là. Quand t'as été fait marron, t'es obligé de rester voyou. T'es tricard de partout. Qu'on me parle pas de reconversion. Je suis ici, c'est comme si j'étais à Fresnes, mon pote, question casserole, c'est la même.

— C'est pour ça que je suis passé. J'ai peut-être un plan pour toi. Appelle-moi Monster ! Si le transport c'est ton truc, tu vas kiffer.

— Ce serait pour transporter quoi ?

— Des gueunes, mon pote ! Ça, ça rapporte. Il va te pleuvoir de la maille comme vache qui pisse ! Tu seras plus trempé que l'autre

enculé qui est passé tout à l'heure.

— Où c'est que tu veux trimbaler des flingues ?

— Là où on se fout sur la gueule, évidemment. Pas à Conflans-Sainte-Honorine. La mère patrie, mon frère. Le berceau de l'Humanité. Avec des mosquitos gros comme des 747. L'Afrique !

Weber crevait carrément la dalle, mais ne parvenait pas à ouvrir une nouvelle boîte de conserve. Les raviolis de la veille ne l'avaient pas comblé. Il se surprit à repenser au chiche-kebab qu'il avait vu en marchant dans Paris. Voilà qui ne serait pas raisonnable, et pas seulement d'un point de vue diététique.

— Qu'est-ce que je risque, après tout, s'apostropha-t-il dans la glace en pensant à sa revue de presse sur Internet. Ces imbéciles ne me cherchent même pas, si ça se trouve. Moi qui suis si dangereux. Moi qui empoisonne la jeunesse depuis des années !

Il attrapa une gabardine, alla chercher deux billets de cinquante euros dans sa réserve et les fourra dans sa poche gauche. Réflexion faite, il en prit toute une poignée. Il ne voulait pas se retrouver sans le sou comme la veille. Après tout, il lui faudrait peut-être abandonner cette planque. Imagine qu'elle soit cernée à ton retour. Des flics partout, des gyrophares, des sirènes, le GIGN. Voilà qui aurait de la gueule. Voilà qui blufferait Viktor.

Dans sa poche droite, il glissa un Glock 17.

Sur le trottoir, devant l'immeuble, il s'efforça de ne pas paraître trop nerveux, mais ne put pas s'empêcher de marquer un arrêt pour inspecter les environs, l'air de ne pas y toucher.

Il avança en essayant de ne pas dévisager les passants, de ne pas presser le pas. La pluie avait cessé, le paysage se reflétait sur le trottoir mouillé. Il sursauta deux ou trois fois en voyant surgir une ombre et se força à respirer profondément, comme quand il était camé à l'insuline.

Il retrouva l'échoppe qui vendait des kebabs et stoppa. Il commanda un sandwich et l'autre lui posa plein de questions

ésotériques sur ce qu'il voulait dedans. Il acquiesça à tout. Son en-cas fut préparé avec une lenteur consommée et il se reprit à s'impatisser. Enfin, le vendeur lui remit son repas, un truc énorme qui sentait le gras et menaçait de crever l'alu dont il était emballé. Il était rempli ras la gueule de frites, de tomates, d'oignon, de sauce blanche et de piment. Bien sûr, puisqu'il avait demandé.

Weber tendit maladroitement son billet de cinquante et vit le vendeur tiquer. Mais on lui rendit sa monnaie qu'il laissa tomber dans sa poche droite, encombré comme il l'était par le sandwich.

Il mangea en marchant dans les rues, n'osant pas stationner trop longtemps au même endroit, affectant de regarder les vitrines pour vérifier, dans le reflet, si quelqu'un le dévisageait. Tout le monde vaquait sans s'occuper de lui. Les rues de Paris étaient assez animées, sans exagération, et il était à même de surveiller son environnement.

Le sandwich était fort en goût, mais Weber le dégusta. C'était à l'opposé de ses habitudes alimentaires et il trouva un intérêt à la chose. Il regretta de ne pas avoir acheté d'eau en même temps, le piment lui cuisait la langue. Il laissait derrière lui une trace faite de frites échappées, de bouts d'oignon et de taches de sauce. Il parcourut ainsi l'équivalent de deux stations de métro. Son sandwich terminé, il jeta l'emballage d'aluminium dans une poubelle et entreprit de s'orienter pour revenir vers son appartement. Il n'avait pas quitté les grandes artères et il se dit que faire simplement demi-tour serait la meilleure solution, mais c'était monotone. Il traversa pour rentrer par le trottoir d'en face. Il tâcha de se convaincre que c'était stratégique, histoire d'éviter qu'on le remarquât.

Dans les bureaux, le travail avait repris, les rues s'étaient vidées. Après le déjeuner, le tumulte de Paris se calmait un peu, mais Weber qui sortait de sa maison insonorisée, se sentait toujours assourdi. Les passants, plus rares, se souviendraient plus facilement de lui.

Passant devant un kiosque, il fut tenté par une nouvelle revue de presse. Peut-être que les dernières éditions mentionnaient les événements qui avaient eu lieu chez lui.

Le kiosquier était occupé à ranger son étalage, qui, en forme de fer à cheval, grignotait une vaste partie du trottoir. Il enlevait les plastiques transparents dont il avait couvert ses papelards une heure plus tôt. Il avait Météo-France dans son téléphone et pouvait anticiper les averses. En plus de la presse française, on trouvait des journaux dans toutes les langues, des revues coquines en pagaille, des cartes

postales, des plans de Paris, des souvenirs de la Capitale, et ces collections sous cellophane qui comprennent une maquette à acquérir en soixante-douze étapes avec son fascicule. Tout ça prenait une place folle. Permettre au client d'accéder à chaque revue tout en lui interdisant d'en carotter une discrètement était un casse-tête chinois. Par temps de pluie, ça devenait infernal.

Weber attrapa Le Figaro, Libération, le Parisien, Détective. Il y ajouta Capital et Courrier International. Il se dit, dans un de ces accès de paranoïa dont il était coutumier, que si les flics étaient malins, ils étudieraient les statistiques de vente de ses magazines habituels. Le vendeur de journaux regagna sa place derrière son comptoir et commença à compter. Il n'avait pas encore annoncé le montant que Weber lui tendait déjà un billet de cinquante.

— Ah mais c'est qu'il en veut à ma monnaie, grasseya-t-il. Il va me vider la caisse, qu'à cette heure-ci j'ai déjà plus grand-chose.

Ce parler des faubourgs, cette façon d'interpeller le client à la troisième personne, cette insolence, agacèrent Weber. Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, le gars lui rappelait Momo. Ils n'avaient pourtant rien à voir. Autant Momo faisait ostensiblement étranger, autant celui-là lui apparaissait horriblement français, ce qu'il considérait comme la lie de l'Hexagone, ces autochtones mal rasés, aux dents jaunes, avec un regard matois qui n'ose pas vous fixer et vous jette des coups d'œil par en dessous, qui portent l'espadrille et le marcel toute l'année. On ne leur voyait plus guère la Gitane mais au coin des lèvres, comme autrefois, mais c'était tout comme. De ce milieu de petits commerçants, Weber en sortait, il y avait été élevé, et se glorifiait de s'être haussé hors de sa condition d'origine. À Momo, il reprochait sa paresse, son goût des petites combines, sa frilosité face aux affaires d'envergure. Alors que le vendeur qu'il avait en face de lui s'était sans doute levé avant l'aube pour ouvrir son kiosque au petit matin. C'était plutôt sa médiocrité, son immobilisme, cette façon qu'il avait de régner sur son petit bout de trottoir, qui l'insupportaient. Et cette histoire de monnaie ! Weber ne raisonnait qu'en billets, et pas des petites coupures, encore. Voilà, trouva-t-il enfin, voilà ce qui rapprochait ces deux-là : c'étaient des gagne-petit. Tout juste bons à jongler avec du cuivre.

Au final, Weber sentait bien l'origine de son mépris ; dans ce moment d'incertitude resurgissait sa vieille truille de devoir un jour rentrer dans le rang, de devoir abandonner sa vie aventureuse pour redevenir un simple salarié, un exécutant. Pour obéir à des chefs qui ressembleraient à ce Français moyen. Il en frissonna.

L'autre insistait.

— Voyons, en cherchant bien, il va bien me trouver l'appoint, on entend du sonnante et du trébuchant dans sa poche.

C'était bien loin de la culture de Weber, pourtant il lui vint une image de Gollum fixant Frodon et réclamant son Trésor. Évidemment, le commerçant avait entendu cliqueter les pièces dans l'imper de Weber. Encombré tout à l'heure par son kebab, celui-ci n'avait pas rangé son argent ; il l'avait jeté là, lui qui détestait le bruit que faisaient les piécettes au fond des poches, ce que Lucien et Maxime auraient appelé, en argot, « de la vaisselle de fouilles ». Elles ne tintaient pas entre elles, d'ailleurs, elles heurtaient le canon du Glock. Les traîtresses avaient coulé tout autour de l'arme.

Le kiosquier roulait des yeux en fixant l'imperméable.

— Allons, ce serait gentil de ne pas me vider ma caisse, je ne pourrai pas la refaire avant les journaux du soir.

Weber transpirait. Il lui était impossible d'aller chercher la monnaie au fond de sa poche sans sortir le pistolet qui était au-dessus. Et l'autre pousserait des cris d'orfraie.

Le vendeur de journaux semblait prêt à sortir de derrière son comptoir pour s'approcher, comme s'il allait fouiller lui-même dans les profondes de son client.

— Allons, allons, répétait-il en signe d'encouragement. On eût dit qu'il voulait hypnotiser son interlocuteur. Kaa !

Weber montait en température. Son teint avait viré au rouge brique, il était au bord de l'apoplexie. Il plongea sa main droite dans sa poche. Le kiosquier eut un petit cri de victoire, il ouvrit la bouche pour dire « on est enfin raisonnable » ou un lieu commun du même genre, mais sa lippe claqua à vide quand il vit ressortir la main armée du flingue.

Par-dessus le comptoir, Weber colla le canon du Glock contre la poitrine du vendeur et tira. L'autre mourut sur le coup, son corps se recroquevilla en tombant dans le petit espace encombré. Il disparut à la vue.

Weber récupéra sa pile de revues et son billet de cinquante. Étonnamment calme, il rangea son arme et regagna la rue d'un pas tranquille. Assourdie par le fait qu'il avait tiré à bout portant au

milieu de la masse de papier, couverte par la rumeur de la circulation, noyée dans l'incroyable vacarme de Paris, circulation automobile, voies de la banlieue nord, crissements du métro aérien, la détonation était passée inaperçue. Il marchait sans hâte, mais profita d'un feu rouge pour retraverser la large rue. Il se félicita pour son sang-froid. Il reconnut que sa victime l'avait aidé en ayant eu le bon goût de mourir immédiatement, sans flaque de sang et sans râle d'agonie. Il se dit qu'il était finalement facile de supprimer quelqu'un et se demanda pourquoi, pendant toutes ces années, il avait jeté l'argent par les fenêtres en le faisant faire par d'autres.

Viktor sortait du night-club qui lui appartenait, un vague sourire aux lèvres. Il avait picolé au-delà du raisonnable et il était un peu schlass.

Il mettait un point d'honneur à faire une apparition chaque nuit. Ses clients bobos étaient ravis de se frotter à un authentique voyou et couinaient comme des truies quand il entraît, avec son imper camel sur les épaules et son garde du corps qui lui filait le train. Les filles lui manifestaient de l'intérêt. Les plus jeunes avaient peur de lui et se tenaient tranquilles. Viktor aimait jouer les caïds mais il commençait à se fatiguer du bruit, des odeurs et des connards de la nuit. Il se demandait pourquoi on disait « sortir en boîte » alors que justement il s'y sentait enfermé, plus que n'importe où ailleurs. À part en cabane, quand même. Donc, « rentrer en boîte ».

C'est avec un réel plaisir qu'il retrouva l'air frais de la nuit et l'asphalte de Paris. Il respira à pleins poumons et s'étira lourdement. Il espérait qu'une histoire distrayante lui tomberait dessus bientôt, parce que la monotonie des jours tranquilles lui pesait.

Il déchantait en apercevant Weber qui fendait le petit attroupement de fumeurs et d'indésirables devant la boîte pour se diriger droit sur lui. Viktor poussa un profond soupir, déjà noyé d'ennui à l'idée d'écouter les jérémiades de l'autre.

— Mais putain, comment il faut te le dire, lança-t-il avec son accent yougo.

Il n'eut pas le temps d'aller plus loin. Weber avait sorti un flingue et lui brandissait sous le nez. Le garde du corps, qui connaissait l'autre de vue, n'avait pas réagi. C'était un petit jeune que Viktor avait

embauché pour faire plaisir à son oncle. Une erreur de casting.

Weber plaça deux pruneaux dans le torse de Viktor sans aucune sommation. Il se tourna vers le jeunot qui en était encore à essayer de dégainer et lui fit exploser la tête. Les *clubbers* s'égaillèrent en brailant comme des oies.

Après avoir donné le coup de grâce à Viktor posément, Weber rebroussa chemin et s'engouffra dans le métro. Il n'avait pas peur de se faire repérer. Tous les flics de la ville cherchaient des terroristes à turban depuis l'attentat de la Gare du Nord. Il aurait pu se promener avec un M16.

Il se dit tout de même que les autres cadors du milieu allaient sans doute devenir méfiants et qu'ils seraient moins faciles à dézinguer, mais il se sentait fier d'avoir eu Viktor, dont il avait toujours détesté l'arrogance.

Pris d'une inspiration, il changea soudain de ligne et se dirigea vers Montparnasse. Si la nouvelle de la mort de Viktor ne se répandait pas trop vite, il avait le temps de s'en farcir un autre avant d'aller se coucher.

Un petit plaisir comme ça ne se refuse pas. Il en gloussa tout haut en prenant sa correspondance.

Une demi-heure après, il tombait sur Hervé le Breton, encore un de ses clients, celui des baignoires, qui montait en voiture avec une grande blonde un peu fanée, enveloppée dans un grand loden jaune. Il les abattit tous les deux. L'auto était là, ronronnante, accueillante. Il la vola et remonta vers le nord de Paris sans rouler trop vite.

Il connaissait un parking souterrain, rue Olivier-Métra, où il n'y avait pas de caméra. Il y abandonna le véhicule et rejoignit sa planque à pied.

Le jour pointait quand il se coucha.

Maxime déboula chez Lucien vers onze heures. Il avait appris que l'ancien commissaire avait décommandé son repas. Ça n'était pas inhabituel, il lui arrivait de se faire un petit plat en solitaire. Mais Pépé était curieux comme une vieille chatte et il n'avait rien d'autre à faire, alors il était venu aux nouvelles.

— Ah ben tu tombes bien ! Tu vas m'aider.

Maxime détailla son ami. En bras de chemise, les cheveux en bataille, celui-ci semblait agité. Il s'agenouilla dans un soupir et se remit à transférer des livres d'une étagère de sa bibliothèque vers un carton de bouteilles d'eau minérale.

— Tu as de la place, chez toi, pour que je stocke ça, provisoirement ?

— Ben c'est pas marqué « garde-meuble » sur ma porte mais on peut toujours s'arranger. Pourquoi ? Tu déménages ?

— Non. Enfin, oui. Bon, attends, je t'explique.

« J'ai appelé Éric, le libraire, tu sais ? Je lui ai dit qu'il fallait qu'il vienne bouffer avec moi, que ça me ferait plaisir de gueuletonner un peu avec lui.

— On n'en sort pas, des gueuletons, ces temps-ci. Il va falloir qu'on se mette au vélo, sans quoi le cholestérol va s'installer.

— Parle pas de malheur. Bref, il arrive tout à l'heure et rien n'est prêt, il faut que je m'affole.

— Ça ne me dit pas pourquoi tu joues les déménageurs bretons au

lieu de quadriller tes magrets.

— Eh ben, c'est de ta faute !

Maxime se posa sur une chaise.

— Elle est sévère, celle-là, tiens ! Je ne vois pas en quoi je suis dans le coup.

— C'est toi qui m'as conseillé de lui commander des bouquins, pour que son commerce ne péricle pas. Tu m'as presque chanté la Marseillaise parce que j'achetais américain. Alors quand je l'ai appelé, je lui ai donné une liste de livres à m'apporter. Que je lui ferais un chèque pour rembourser l'emprunt de l'autre jour, lui payer sa liste et lui filer une avance pour les prochains.

— D'accord, j'y suis. Et tu fais de la place pour ranger tes nouveaux *books*.

— Non ! T'y es pas. De la place, j'en ai.

— Ben alors ?

— Tu sais que je tiens une liste de bouquins à acheter, je note quand j'entends parler d'un truc sympa à la radio, à la télé, par quelqu'un. Je l'ai toujours dans la poche de mon veston.

— Du coup tu avais du grain à moudre pour le gamin, c'était parfait.

— Non ! Tu le fais exprès, bon Dieu. Ma liste, je l'avais fourguée à Emmanuelle deux jours avant pour qu'elle passe sa commande chez Amapogne.com. J'étais à sec !

— Nom de... Tu ne lui as quand même pas demandé de t'apporter les livres que tu avais déjà dans ta bibliothèque ?

— Si ! Je les avais sous les yeux. Il était au téléphone. Et si les bouquins sont là quand il arrive, il va comprendre que je fais ça pour l'aider, sa fierté en souffrira, il me le jettera à la gueule, mon colis, et mon chèque avec.

Accablé, Lucien s'assit à côté de son ami. C'est à ce moment-là qu'Emmanuelle entra, après avoir frappé d'un doigt léger. Elle avait un gros carton dans les bras.

— Le livreur est passé, Monsieur Lucien, votre commande est

arrivée. Et j'ai vu une camionnette se garer, je pense que c'est votre ami qui vient déjeuner.

Lucien pâlit.

— Oh merde ! Il est en avance, ce couillon. Il n'a décidément aucun défaut, c'est de famille. Branle-bas de combat ! Emmanuelle, gardez-moi mon colis dans votre bureau jusqu'à demain, vous voulez bien ? Et toi, embarque ceux-là. Les autres, je vais les planquer sous le lit.

— Eh, attends, c'est que c'est lourd, les bouquins. J'ai ma sciatique, moi.

Emmanuelle décrocha le téléphone et composa le zéro.

— Yaëlle ? Le visiteur de monsieur Lucien, la camionnette, tu sais ? Fais-lui un peu de gringue avant de l'envoyer. Merci.

Elle raccrocha. « Voilà. On a tout notre temps. »

Maxime secouait la tête.

— Proxénétisme, maintenant. Et c'est moi le voyou de l'histoire. Elle est belle, la jeunesse.

Au déjeuner chez Viviane, Lucien s'était confié. Lydie leur avait parlé de son Pierrot et la conversation avait roulé sur l'amour et les rencontres.

Maxime, qui en pinçait pour la maîtresse de maison et se demandait toujours s'il ne lui avait pas fait perdre son boulot trente ans plus tôt, avait jugé plus prudent de ne pas mentionner ses amours précédentes. Le vieux commissaire, le regard rêveur, avait raconté les siennes.

« J'usais mes godasses à clous de flic autour de la place Pigalle. J'achetais mes bouquins chez la libraire du quartier. On discutait. De fil en aiguille, on s'est rapprochés. J'étais seul, elle était veuve avec son fils Éric. On ne parlait pas d'amour, on faisait semblant de ne pas y croire, c'était les années soixante, les mœurs se libéraient, les minijupes, tout ça. Le romantisme, c'était en politique. On prenait du bon temps. Il n'a jamais été question de se mettre ensemble, c'était une amitié coquine.

— De nos jours, glissa Lydie, les jeunes branchés parlent de « sex-

friend », et les francophones disent « un plan cul ».

— Ça ne me surprend pas. C'est comme tout le reste, c'est devenu plus franc, plus brutal.

« Et puis j'ai dû aller dans les beaux quartiers interroger une jeune femme de bonne famille qui était témoin dans une affaire. Et là... Le coup de foudre. Comme dans les films, comme à *Hollywood*. Cette jeune personne était mon âme sœur, nous nous sommes immédiatement reconnus. Ma libraire, quand elle m'a vu revenir de là-bas, elle a compris que c'était plié. Elle m'a embrassé comme une sœur, m'a donné sa bénédiction. Exemple.

« J'avais pris le numéro de téléphone de ma déesse sous prétexte de l'enquête. Je l'ai rappelée dès le lendemain. Nous nous sommes vus, nous avons couru Paris, nous avons fait l'ouverture du Bus Palladium. Tu penses si la famille me détestait ! Moi, naïf, je pense que c'était à cause de la différence d'âge. J'avais déjà fait un bout de chemin, elle était toute jeune. Mais dans ces milieux-là, ils en voient d'autres, et des sévères. Non, c'était mon statut de simple flic, bon fonctionnaire, fils de bougnat, avec mon certificat d'études et mon pardessus fatigué. Mon côté Columbo. Elle leur tient tête, ils me menacent, ils connaissent mon taulier, le préfet, le ministre, de Gaulle ! Eux, leur truc, c'est pas le Quai des Orfèvres, c'est le Quai d'Orsay. On s'en fout. C'est Mai 68, les institutions sont débordées, c'est le bordel général. C'est la révolution. Ils sont partis se réfugier en province, les cons. Milou en mai ! On se marie. On est heureux, on a un petit garçon, je me goure de prénom à la mairie. On est heureux quelques années. Courtes. Vite passées.

« Et puis la saloperie de crabe la chope. Elle dépérit. Elle maigrit.

« Il va falloir être fort, dit le toubib.

Lucien pleure dans sa blanquette.

Momo se demandait quelle mouche (tsé-tsé, évidemment) avait bien pu le piquer pour qu'il accepte de s'exiler sur le continent noir. Déjà, si tous les toubibs étaient comme le médecin marron qui était venu lui faire ses vaccins, ça allait être quelque chose ! Il n'était pas trop doué pour les piqûres et il avait la tremblante du mouton, on aurait dit.

Résultat, la main gauche de Momo était aux abonnés absents et son épaule lui faisait un mal de chien. Et c'est lui qui avait casqué, en prime. La prestation n'était pas prise en charge par ses futurs employeurs. Ben voyons !

Bref, ça lui avait coûté un bras, à tous les sens du terme. Momo voyait sa caisse noire fondre comme neige au soleil.

— C'est pour ça que t'as accepté, abruti. T'auras bientôt plus un flèche.

Il étudiait la région vers laquelle il allait bientôt s'embarquer avec un mélange de crainte et de répulsion. Excitation, zéro. Motivation, zéro. Lui qui n'avait même jamais quitté l'Île-de-France ! Oh, il n'était pas bégueule, pas à cheval sur l'hygiène et le confort, mais il se connaissait des limites, et il avait l'impression qu'elles étaient déjà derrière lui. Loin.

En termes de prudence, pour commencer. Son pote lui avait amené un gars qui lui avait expliqué le topo. Dans sa planque ! Ils avaient dû choisir le type qui inspirait le plus confiance pour jouer ce rôle-là, et pourtant il était flippant. Le mastodonte avec une tête d'assassin et une voix douce. Le genre qui te pète les articulations sans élever le ton, en comptant sur ses doigts : un, deux, trois.

Ensuite, le toubib. Bon.

Un troisième gus s'était pointé, l'avait à peine salué, l'avait regardé tranquillement et puis il était reparti sans un mot.

Un hall de gare, sa putain de planque ! Il allait devoir installer un *desk* et une hôtesse d'accueil, à ce train-là.

Enfin, une nana était entrée avec tout un attirail, avait déroulé un fond blanc devant un mur, installé deux flashes et un parapluie, lui avait fait mettre une chemise et un veston, et l'avait photographié. Elle avait aussi pris ses empreintes, ce qui lui avait moyennement plu.

— C'est pour cette saloperie de passeport biométrique, avait-elle sobrement commenté.

Elle lui avait écrit un nom sur un bout de papier et lui avait conseillé de s'entraîner à y répondre. Manifestement, il ne pouvait pas choisir sa nouvelle identité.

— Bah, lui dit-elle, devinant sa pensée, tu n'as pas choisi l'ancienne non plus, après tout.

Il joua avec l'idée de lui proposer une partie de jambes en l'air. Elle n'était pas spécialement canon, trop squelettique, une cage thoracique saillante, un cul de vache sacrée. Elle remarqua qu'il la détaillait mais ne s'en émut pas. Elle ramassa son matériel et leva le camp.

Deux jours après, il recevrait, par le biais de son petit hôte, un message lui indiquant son départ pour la semaine prochaine. Ils ne perdaient pas de temps. Ça prenait plus longtemps de se faire faire un vrai passeport ! Finalement, ça, ça lui plaisait.

Il n'avait plus rien à foutre ici.

— Il a du sang bleu, alors, ton gamin ?

— Oh, non, la belle-famille, c'est plutôt le genre hauts-fonctionnaires. Sciences Po et compagnie. Polytechnique. ENA. Toute la clique de sa mère tutoyait le pouvoir. Et ils se vouvoyaient entre eux. Ils se la pétaient, faut voir ! Épouser un simple flic représentait une terrible mésalliance. Quand elle est morte, ils ont proposé de financer les obsèques, mais seule ma belle-doche est venue. Le cancer, elle a eu, ma femme ! C'est pas moi qui lui ai refilé la tuberculose, ou la chtouille, ou la gangrène ! Je ne l'ai pas tabassée, non plus, je ne lui ai pas fait prendre de la drogue. J'étais fonctionnaire de police, pas tueur en série. Qu'ils ne veuillent pas me rencontrer et pas me parler, je m'en foutais, mais ils auraient pu prendre des nouvelles du petit, venir le voir. Penses-tu, ils étaient drapés dans leur mépris, leur défiance du peuple.

— Vous n'avez jamais eu de nouvelles ?

— Si, c'est bien plus tard qu'on en a eu. Denis avait connu les honneurs de la presse au sujet d'une affaire. Il avait serré un mec retranché chez lui avec un flingue. À l'arrache, sans attendre les renforts, comme il sait faire. Il s'était fait pourrir par son boss mais les habitants du quartier l'avaient fêté comme un héros. Faut dire, l'autre taré avait un arsenal de dingue chez lui, il aurait pu envoyer le pâté de maisons sur la Lune.

« Du coup, l'un de ses cousins avait pris contact avec lui. Ils l'avaient invité à une fiesta qu'ils font en Normandie, dans la grande maison familiale, tous les ans à la fin de l'été. Tiens, ça doit être pour bientôt. Ils se retrouvent pour refaire le calfatage d'un vieux voilier qu'ils ont reçu en héritage. Le bateau ne sort quasiment plus du port

mais il est à l'inventaire des monuments historiques, alors il faut l'entretenir. C'est l'occasion pour tous ces gamins de se voir. Ce sont de bons mômes, pour la plupart, moins cons que leurs aînés, un peu snobs, pas méchants. Ils ont accueilli mon Denis comme l'un des leurs. Ils lui ont offert sa Mini il y a deux ans !

— Ah oui, on ne peut pas dire qu'ils soient dans la gêne, en effet.

— Question thune, on n'a pas les mêmes critères, c'est certain. Ils lui prêtent aussi la casbah quand il veut épater une mignonne, l'emmener en week-end, lui faire découvrir les charmes de la Normandie...

— ... sans sortir de la piaule... Pas besoin de me faire un dessin. Et tout ça sans aucune arrière-pensée, tu es bien sûr ?

— Oh, tu vois le mal partout, toi.

— Salut, p’pa, ça boume ?

Un collègue de Denis, qui fumait une clope dans l’arrière-cour pendant qu’il téléphonait, le fustigea du regard pour l’emploi de ce terme mal choisi au moment où ils bossaient sur une affaire de bombe.

— Ah, voilà mon gamin ! Qu’est-ce que tu fous ?

— Je suis au placard, répondit le jeune homme d’une voix lugubre. Enfin, « au placard », pas en taule, hein. Mais c’est tout comme. Je ne vois pas le jour, je me dessèche dans un studio au deuxième sous-sol. Avec cette histoire de prise d’otages chez Weber, et l’attentat de la Gare du Nord, ils m’ont mis à l’analyse des bandes des caméras de surveillance. Des heures de films à regarder.

— Tu mates chaque minute ? Y’a pas un truc comme dans « Haine c’est yes » ?

— La reconnaissance faciale ? Si, on a un logiciel, j’ai un technicien avec moi, mais c’est loin d’être aussi parfait que dans les séries à la télé. Nous, on en est à « Plus belle la vie ». Quand ça te détecte un bonhomme, il faut visionner ce qui a été filmé entre un quart d’heure avant et un quart d’heure après, sous plusieurs angles. Pis pas question de zoomer pour lui compter les grains de beauté ! On n’a pas la HD. Pour moi, les faits sont assez clairs, ils ont dû menacer la famille du vieil homme pour l’obliger à se faire sauter, on voit un jeune qui vient lui parler peu de temps avant que ça pète, alors que le vieux réfléchit à mettre les voiles. Les enflures...

— Du coup, la Chaussette passe au second plan, j’imagine.

— Tu penses ! Là, par contre, on a pris les mêmes tics que chez

les Amerloques : le mot « terrorisme » met tout le monde sur le pied de guerre.

— Dis, « second plan », ça me fait penser à quelque chose... Tu as accès à tous les enregistrements de la gare ? Sur plusieurs jours ?

— Ben oui. Priorité absolue.

— Tu ne peux pas voir avec ton technicien pour qu'il ajoute la photo de Weber dans son bousin ? Après tout, il a pris le hèreuhère Dé, Weber, il a pu descendre à Gare du Nord. Si ça se trouve tu vas le voir déambuler dans la salle des pas perdus.

— Pas con ! C'est pas sûr qu'il accepte, mon acolyte, c'est pas le boute-en-train, il est assez « service-service », il va me répondre que c'est pas dans la CR [4], mais je peux essayer.

— T'es pas obligé de lui dire que c'est pas la même enquête.

— Ah non ! Je vais pas encore me mettre dans les ennuis en racontant des carabistouilles à un collègue, ça suffat comme ci ! Je joue cartes sur tables, et on verra. Merci pour l'idée, je te tiens au jus.

Lucien raccrocha et revint s'asseoir avec Maxime, qui se montra pour une fois assez admiratif.

— C'est vrai que c'est pas stupide, ton histoire, monsieur l'Éminence Grise.

— Oh, c'est pas nouveau, de détourner les ressources d'une enquête pour en faire avancer une autre. Un vieux truc de poulet.

Le téléphone sonna de nouveau.

— Bingo ! annonça Denis, qui décidément, adoptait les américanismes.

— Et alors, il fait quoi, Weber, sur la bande ?

— Il remonte le couloir pour aller vers la ligne 2. Mais il ne prend pas le métro, il sort dans la rue.

— Il a peut-être pris un tacot pour brouiller les pistes.

— M'étonnerait. Un chauffeur de taxi, ça a de la mémoire. Surtout que la dégaine de Weber était pas mal reconnaissable, à ce moment-là.

— Alors quoi ? Il était dans le métro. Pourquoi en sortir ? Il a fini à pied ?

— Pourquoi pas ?

— Sa planque ne doit pas être loin, je l'imagine mal faire des bornes à pince, c'est guère le genre. Faudrait aller fouiner dans le quartier.

Denis soupira.

— Moi, je suis québlo. Et j'ai pas un bleu à mettre sur le coup.

— Dommage : la piste n'est pas encore trop froide, et en même temps il a eu quelques jours pour reprendre confiance, c'est le moment idéal.

Maxime sentit le coup venir. Quand Lucien eût raccroché, il annonça direct la couleur.

— Oh, toi, tu vas encore me faire le coup du *revival*. Pas question que j'aille m'user les arpions dans les rues de Paname. J'ai des cors !

— Je ne pensais pas à toi. Je connais quelqu'un qui serait balaise pour poser des questions pertinentes. L'enquête de proximité, ça va être son panard.

— De qui tu causes, là ?

— À ton avis ? Ta copine l'ancienne concierge, là, Viviane. Sûr que ça la ferait bicher.

— Tu vas pas lui demander ça ?

— Ben, si. Elle a dit qu'elle s'emmerdait, dans sa casbah de banlieue, avec son greffier.

— Encore une que tu vas mettre dans les histoires ?

— Les aventures ! C'est pas pareil.

— Et tu voudrais la faire quand, ta petite excursion, que je m'organise ?

— Ah ben, te v'là décidé à venir ? Et tes cors ?

- [4] Commission rogatoire

Ils se retrouvèrent finalement à quatre, la petite bande du repas chez Viviane, pour aller à la chasse au voyou, comme disait Lucien. La concierge avait sournoisement appelé Lydie, avec qui elle était désormais copine comme cochon, pour l'inviter à se joindre à l'expédition. « Ça reste, avant tout, son affaire », argumenta-t-elle.

Elles avaient mis les hommes devant le fait accompli en se présentant ensemble au rendez-vous. Ils comprirent ainsi pourquoi la vieille dame avait refusé qu'ils fissent un détour en taxi pour la ramasser en chemin. Elle avait argué de son indépendance et de son autonomie pour qu'ils la laissent prendre le train.

Attablés devant un chocolat à la Rotonde, en face des Bouffes du Nord dont Maxime reniflait les effluves théâtraux comme un épagneul à la saison de la bécasse, le vieux flic exposa sa méthode.

— Emmanuelle a agrandi la photo de Weber que Denis nous a envoyée par courrier électronique. On en a une copie chacun. Une seule ! En conséquence, on ne la laisse à personne, évidemment. Évitez de la donner aux gens, même pour un court instant. C'est toujours compliqué de la récupérer. Il faut rester maître de la situation.

« C'est imprimé assez gros pour que le pire des mirois puisse compter ses points noirs, ajouta Lucien, citant distraitemment son fils.

« On interroge tout le monde. Le défaut du débutant, c'est de se persuader que telle ou telle personne n'a rien vu ou ne dira rien. Les enfants, les handicapés mentaux, les aveugles, les étrangers sont des témoins comme les autres.

— Ça va nous mener loin, ton affaire. S'il faut faire des cercles de plus en plus larges autour de la station de métro en parlant à chaque

clodo, on n'est pas couchés, râla Maxime qui se voyait déjà piétiner toute la journée, le lendemain et le surlendemain.

— Pas forcément. Je ne vois pas Weber comme un courageux de la godasse. Comme je disais, s'il est sorti du métro ici, c'est pas pour se fader des bornes à pince. Il a peut-être parcouru une ou deux stations de métro histoire de compliquer un peu l'affaire. Mais il n'est pas planqué du côté de la Porte d'Orléans.

— Facile à dire. Et s'il a marché jusqu'à la Gare de l'Est pour prendre un dur vers la Roumanie, la Pologne, j'en sais rien ?

— Il y serait allé tout droit avant qu'on n'ait le temps de diffuser son signalement. Il ne serait pas sorti à la Chapelle alors qu'il y a un jet de pierre de la Gare du Nord à la Gare de l'Est. En plus c'est assez conforme à sa stratégie avec la Chaussette : planquer de la marchandise bien en vue, dans des camions tout à fait officiels circulant à la barbe de la maréchaussée. Pareil pour lui : il se met au vert en plein Paname.

— Des suppositions...

— Non mon vieux, s'échauffa le vieux flic, de l'expérience ! du métier ! Quand tu piques des clés dans la poche d'un particulier, je ne prétends pas que tu as réussi par hasard. Là, c'est du kif.

— Un point, marmonna Viviane, ce qui eut le don d'énerver Maxime.

— Autre chose, reprit Lucien. Si on pense qu'on a une piste, on ne la suit pas en solo. C'est dangereux ! On prévient les copains et, si on pense qu'on chauffe, les bleus. N'oubliez pas que Weber nous a tous vus au moins une fois, il nous retapissera à la seconde où il nous apercevra. Ne prenez aucun risque.

— On prévient les autres, intervint Viviane, mais comment ?

— J'y ai pensé, dit Maxime. J'ai acheté des téléphones à carte, comme dans les séries américaines. C'est marrant, c'est Bic qui fait ça, celui des stylos et des briquets. Malheureusement, je n'en ai pas pour vous, Lydie, je n'avais pas prévu que vous viendriez.

— J'ai le mien, pas de souci. Partageons nos numéros. Le mieux si on a quelque chose, c'est d'envoyer un SMS aux trois autres. Je vais vous faire une petite formation accélérée.

— Volontiers, s'enthousiasma Maxime. J'ai toujours voulu savoir ce que c'était qu'un esse-et-messe.

Ils procédèrent à l'opération et se préparèrent à commencer leur chasse à l'homme.

— Allez, matelots, lança Viviane, branle-bas de combat !

— Il faudra nous expliquer tes métaphores marines, un de ces jours.

— Oh, c'est pas bien compliqué. Avec mon défunt mari, on avait regardé un film américain qui se passait sur un bateau de guerre. À chaque fois que le pacha débarquait au poste de commandement, un mataf criait « commandant sur la passerelle » ! Quand il déhottait, le gars gueulait « le commandant quitte la passerelle » ! Nous, ça nous faisait marrer, et on le faisait aussi, on braillait en même temps que le loufiat. Et puis notre chat est arrivé et on a trouvé qu'il se la pétait autant que le commandant du film, d'ailleurs il avait un peu les mêmes bacchantes. Alors on a pris le pli d'annoncer son arrivée à chaque fois qu'il daignait quitter son coussin.

« Ça nous faisait beaucoup rire, et on a commencé à balancer des vannes bourrées d'expressions maritimes, alors que j'ai jamais vu la mer autrement que sur une carte postale. Maintenant, il n'y a plus que moi pour jouer à ça, mais je continue, ça me fait penser à mon vieux, je me dis que si je gueule assez fort il va m'entendre de là-haut. J'essaie de couvrir le bruit des vagues, ah, ah.

Ils s'égaillèrent et se mirent à parler aux passants en brandissant leur photo. Les deux femmes marchaient dans le boulevard de la Chapelle, chacune d'un côté. Elles se voyaient l'une l'autre, sauf quand elles entraient chez un commerçant ou passaient derrière un camion garé là, jusqu'à ce que Lydie s'engageât rue de Chartres et rue Boris-Vian pour déboucher dans la Goutte-D'Or sur la foi d'un vague témoignage.

Maxime était allé vers la Villette et Lucien remontait la rue Marx-Dormoy. Tout en posant ses questions aux passants, le magicien faisait le point sur sa participation à cette aventure. Par exemple, cet incroyable boulot de quadrillage qu'ils entreprenaient là. Il ne croyait pas une seconde que leur démarche puisse aboutir. Mais comme il se plaisait dans Paname et que le temps se maintenait, il se prêtait de bonne grâce à l'exercice. La présence de Viviane n'était pas étrangère à sa motivation ; s'il était honnête avec lui-même, il reconnaissait

qu'elle en était le principal agent. Mais pas que ! Posé un moment sur un banc (il avait commis l'erreur de mettre des chaussures élégantes et ses cors le faisaient souffrir), il poussa plus loin l'introspection. Il ne supportait plus guère de rester enfermé chez lui. Un psychologue du dimanche aurait évoqué les années passées en captivité. Maxime pensait que c'était plus profondément implanté en lui, depuis plus longtemps. Il se souvenait avec plaisir de ses maraudes dans Paris, à la recherche de poches rebondies à vider. C'était l'Occupation, on avait faim, on craignait de se faire prendre, on pouvait voir sa vie basculer sur un mot, un regard, un hasard. Il courait toute la journée, il passait tout son temps dehors, à arpenter les rues... Et il n'avait jamais cessé. Toute sa vie, finalement, alors qu'il s'en défendait, il avait couru l'aventure : les cabarets et les théâtres, les bistrots, les hôtels, les prétoires et les maisons d'arrêt, les gares et les embarcadères, les scènes et les coulisses, les paquebots et les consulats.

L'âge venant, il s'était retrouvé entre quatre murs, enfermé dans une liberté finalement toute neuve... Si angoissante... Que faire ?

Tout comme Lucien, il regardait peu la télévision. En bon illusionniste, il voyait tous les trucs, les « nouveau ! » de la pub, les astuces des scénaristes, les trucages et les fonds verts, et ça lui semblait si mal fait, si éculé, si bricolé, qu'il s'échauffait et s'énervait. Il regardait la première saison des séries policières, puis sentait monter la lassitude des auteurs, les redites, les resucées et les tics d'écriture. Il détestait le mauvais boulot, l'à-peu-près le mettait hors de lui.

La littérature, la gastronomie, le vin, qui passionnaient tant Lucien, le laissaient indifférent. Il ne jouait pas aux jeux de société ; il savait d'expérience qu'il y aurait toujours quelqu'un pour le soupçonner de tricher. Il aimait se promener, mais ne savait pas errer sans but, il lui fallait se fixer un objectif et un horaire, ce que la plupart des gens négligent. Il avait rayé les trois quarts des noms de son carnet d'adresses et perdu de vue les autres.

Il lui fallait se rendre à l'évidence : l'ennui, le pire ennemi des vieux, celui qui tue plus sûrement que l'avécé et le carcinome, avait étendu son ombre sur lui. Il ne manquait pas de reprocher à Lucien de l'avoir embringué dans ses délires, mais il se rendait bien compte du bénéfice qu'il en retirait ; tout simplement, il se sentait revivre.

Soudain ragaillard, prêt à l'action, il se relevait de son banc quand son mobile sonna. « Rejoignez-moi, j'ai quelque chose », avait écrit Lucien.

Lydie bichait comme une folle. Cette expédition matinale dans les rues de Paris lui donnait du baume au cœur. Dans son train, avec Viviane et la petite foule somnolente des travailleurs de l'aube, elle n'avait pas vu le grand bidonville avant Garges-Sarcelles ; il était encore plongé dans le noir. En revanche, elles s'étaient mangé la blancheur de Montmartre en pleine gueule, au débotté, éclairé rose pâle par un jeune soleil. Et quand elles étaient sorties du métro à La Chapelle, pourtant pas le quartier le plus réputé de la Capitale, elles eurent un moment d'arrêt. On nettoyait les rues, en faisant couler de larges ruisseaux d'eau vive le long des trottoirs luisants, comme elle ne l'avait jamais vu faire ailleurs, et c'était Willy Ronis. Les balayeurs donnaient de grands coups, hardi petit, de leur outil. Le bruit se reconnaît entre mille. La plupart des commerces étaient encore fermés. Seuls, les bistrots et les boulangeries proposaient une halte au Parisien matinal, plus enclin à la flânerie que son collègue le lève-tard ; on faisait la queue, sans impatience, pour la baguette et les croissants, et c'était Robert Doisneau.

Lydie eut bien l'impression que la vieille pipelette allait mettre les deux genoux à terre pour embrasser le pavé.

Maintenant qu'elle avançait toute seule par les rues, elle se demandait depuis combien de temps elle ne l'avait pas fait. Elle était, à tout casser, à vingt bornes de chez elle. Elle adorait les rues, l'ambiance, l'odeur de Paname. Pourquoi restait-elle cloîtrée dans sa banlieue ? Bon, évidemment, le Jurassien ne goûtait guère les charmes de la ville. Il s'était recréé, en plein Val d'Oise, une vie de provincial et s'en trouvait très bien. Cependant, il n'avait jamais enfermé Lydie chez elle, elle avait le permis, il se foutait bien qu'elle dépensât de l'argent, il ne la surveillait pas et ne s'angoissait pas de la perdre. Il n'était pas particulièrement jaloux et elle avait du répondant si un

loustic s'avisait de la coller de trop près. Elle aurait pu aller se balader de son côté.

Simplement, elle s'était installée dans son cocon, son intérieur douillet patiemment aménagé et n'avait pas éprouvé le besoin d'en sortir.

Elle en avait parlé avec une copine d'enfance, une femme à poigne, entreprenante, qui fermait une affaire de bijoux fantaisie pour ouvrir une boutique de lingerie fine, qui reprenait un bar à bière après s'être lassée d'un camping à la Turballe. Sans parler de ses mariages et de ses divorces.

— Il faut savoir sortir de sa zone de confort, lui avait énoncé celle-ci solennellement, alors qu'elles déjeunaient ensemble à Roissy en attendant son avion. Vivre, c'est se mettre en danger, flirter avec ses limites. Il n'y a que comme ça qu'on peut savoir où elles sont.

Lydie avait trouvé le discours un peu pompeux. Mais elle reconnaissait une certaine dimension au personnage, et par contraste s'était trouvée bien plate, bien pâle, bien petite. Sans envier sa copine, dont la vie trépidait un peu trop pour elle, elle s'était prise à rêver de monter sa boîte, ou d'en reprendre une, avait regardé des gîtes ruraux à vendre sur Internet. Elle était même allée jusqu'à appeler quelques agences. Elle avait finalement décidé que c'était trop casse-gueule pour se lancer. Pourtant, elle aurait eu quelques atouts dans sa manche. Elle avait travaillé quelques années dans l'hôtellerie, elle savait recevoir, elle avait du goût et était avenante. Le Jurassien était un bricoleur de génie. Il aurait réparé la plomberie, chiné les meubles de ferme, tenu le potager, assuré la maintenance des véhicules, inspecté le toit, comblé les trous des chemins. Mais il aurait fallu s'endetter et il détestait ça.

Sa décision était prise, elle allait la monter, sa petite entreprise. Elle en avait parlé à Viviane dans le train. La vieille dame avait henni.

— Pipelette ? De nos jours ? T'es louftingue, le métier est mort.

— Pas « concierge », « conciergerie ». Ça, c'est à la mode. T'es un bon cadre bien stressé, t'as pas le temps d'emmener Médor chez le véto, le toiletteur, on s'en occupe. Un costard à mettre au pressing ? Banco ! En retard pour le contrôle technique ? On prend ta caisse sur le parking de ton boulot et on te la rapporte le soir, vidange faite, propre comme un sou neuf. On prévient monsieur que c'est son anniversaire de mariage et on lui dégotte le bouquet du siècle. Tous

ces menus services, tu les fais casquer au prix fort, qualité irréprochable. Les gens s'habituent. Les entreprises participent aux frais. On crée des partenariats. On fait son trou.

« Dans notre coin, on est au carrefour de plusieurs zones industrielles, sans même parler de l'aéroport. Des milliers de gens travaillent là. Même aller à la Poste, c'est compliqué, pour eux.

« Ça coûte quoi ? Un téléphone portable, une camionnette, un site ouèbe, quelques tracts.

Sa rêverie lui avait fait oublier sa mission ; en évoquant le souvenir de son Pierrot, elle se rappela pourquoi elle était là, qu'elle était malheureuse, qu'on lui avait buté son homme. En se morigénant, elle s'était sérieusement remise au boulot quand son téléphone sonna. « Ah, se dit-elle, il y a un des vieux qui en a marre et qui veut boire un gorgeon. »

— Lydie ? Bonjour, c'est Denis. Dites, vous ne savez pas où sont encore passés nos deux vétérans ? Je viens d'avoir Emmanuelle, de la Pinède, elle les a vus partir au lever du jour avec des airs de conspirateurs. Ils vont encore m'en faire de belles, si je ne les surveille pas.

— Oh, euh, pourquoi vous dites ça ?

— Comme je leur ai dit qu'on avait perdu Weber du côté de Barbès, par là, comme ils connaissent un peu le coin et qu'ils ont la bougeotte en ce moment, ça ne m'étonnerait pas s'ils allaient renifler un peu la piste. Seulement c'est pas un quartier bien fréquentable, par les temps qui courent.

— Boah, vous croyez ? En plein jour, avec tous les beaux militaires qu'on a partout dans les rues ? Avec nos flics qui sont tellement préoccupés de notre sécurité qu'ils laissent courir des assassins ?

— Je comprends votre ressentiment, mais croyez-moi, je n'ai pas oublié le Jurassien et je ne laisserai pas l'autre enfoiré s'en sortir comme ça. Croyez-moi.

— Ouais. Il faut que je vous laisse, j'ai un autre coup de fil, ça n'arrête pas de vibrer.

C'était le SMS de Lucien qui lui vrillait les tympanes. Elle lut l'adresse qui figurait sous son énigmatique petite phrase, s'orienta sur

le plan d'un abribus et se hâta de redescendre la rue. Elle se basa sur le tablier du métro aérien, visible de loin, pour se repérer et fit un détour au lieu de couper par la rue de Tombouctou.

Elle arrivait en vue de Lucien, Maxime et Viviane quand son téléphone sonna de nouveau. Elle se demanda pourquoi Denis la rappelait.

— Vous êtes avec eux, hein ? attaqua-t-il. Le bruit derrière vous, c'est pas les merles qui se battent dans votre saule pleureur.

Elle maudit la sensibilité du micro de son téléphone.

— Oui, finit-elle par avouer. Viviane m'a prévenue. Ils ont pas loin de deux cent cinquante ans à eux trois, j'allais pas les laisser se baguenauder sans chaperon.

— Ouais, mais là, faut arrêter de jouer. J'ai des infos qui viennent de tomber. Du genre flippantes. Weber a été clairement identifié comme l'assassin de deux ténors de la drogue, la même nuit, sans compter quelques dommages collatéraux bien sanglants. Il a clairement pété les plombs. Et du plomb, il en distribue.

Denis lisait la note qu'on lui avait remise.

« D'après la Scientifique, son arme avait déjà servi la veille, dans le quartier où vous êtes. Il aurait froidement abattu...

— ... un patron de kiosque... Je suis devant. Il y a de beaux scellés marqués « Homicide ».

— Ouais, eh bien vous me rentrez tout le troisième âge à la maison de retraite, et fissa, parce que...

— Oh putain, je le vois !

— Quoi ? Qui ?

— Weber ! Il marche tranquille dans la rue, comme si de rien n'était ! Ah, le salaud !

— Ne restez pas là ! Il est armé et dangereux ! Je suis à la Gare du Nord, j'arrive.

« Ils » avaient proposé à Momo de prendre le TGV pour Marseille, muni de son passeport flambant neuf. Il leur avait répondu qu'il descendrait par ses propres moyens et qu'il serait à l'heure au rendez-vous. Il ne savait pas si les contrôleurs de la SNCF apprenaient par cœur les portraits des personnes recherchées, mais il trouvait stupide de prendre le risque alors qu'il y avait moyen de procéder autrement. L'un de ses copains faisait le trajet régulier entre Paris et Fos sur Mer. Momo lui avait avancé l'argent pour le permis poids-lourds : il ne pouvait pas le refuser à son bord. Quand il travaillait avec Weber, il rendait souvent de menus services à des relations plus ou moins proches. Il ne savait jamais d'avance à quoi cela lui servirait, mais il tenait dans sa tête une comptabilité précise de ses coups de main et n'hésitait pas le cas échéant à en réclamer la contrepartie.

Il embarqua à la nuit tombée sur un vieux cargo de *tramping* qui sentait fort le mazout. De nouveau, il se retrouva enfermé, cette fois-ci à fond de cale, en attendant que le barlu appareille.

— C'est là qu'on va voir si t'as le pied marin, boiteux, se dit-il.

Il ne l'avait pas. Il fut malade comme un chien, les marins se foutaient de sa gueule, mais ils s'occupaient de lui. Ils lui donnèrent des conseils pour calmer les nausées et l'invitèrent à jouer aux dominos avec eux dans une ambiance cosmopolite et rigolarde. Au troisième jour, sur une mer d'huile, il put enfin envisager de mettre le nez dehors. Un des gars, manifestement un Italien, qui portait en permanence un bob dégueulasse et un ciré jaune troué aux mites, se défit posément de ces frusques et les accrocha à la patère à l'entrée du carré. Avec un fort accent, il lui expliqua les consignes.

— Attende et écoute. Quouande tu sors, tu mets le sapo et le

chiré, et quouande tu rentres tu les poses là pour moi. Moi, quouande ze vais sur le pont, ze les mets aussi et ze boite comme toi. Et les gouarde-côtes, les satellites yankees, tous ces saloperies d'espions, ils regardent et ils pensent qu'il n'y a que moi. On fait zouste attenchion zamais sortir les deux en même temps. Ecco !

Là, Momo était dans son univers. Il reconnaissait les petites combines simples qui permettaient de passer à travers les contrôles de routine. Du coup, il s'intéressa au voyage, passa des heures dans la salle des machines à se faire expliquer le fonctionnement de l'énorme moteur, dans une horrible odeur de gas-oil et de cambouis qui lui redonnait la gerbe. Lui qui se passionnait pour les itinéraires et les trajectoires, il se fit expliquer le positionnement par satellite, la VHF-AIS, les miles nautiques, la signification des feux, tout l'enthousiasmait comme un môme. Il ne rechignait jamais à coiffer l'affreux « sapo » de l'Italien pour aller se poster à la proue et contempler l'immensité d'eau que fendait le navire. Les embruns lui fouettaient le visage et il inspirait à pleins poumons, lui qui n'avait jamais respiré que l'air de la banlieue. À sa grande surprise, il dut tourner le dos à la passerelle quand il sanglota de bonheur devant le spectacle d'une bande de dauphins faisant la course avec l'étrave du bateau. Il n'avait jamais rien ressenti de tel. Il commença à prendre des quarts, veillant une partie de la nuit dans le silence à scruter l'horizon, sous une éclatante Voie Lactée. Il se disait que finalement, il avait peut-être trouvé son truc, sa vocation. Une vie de loup de mer à sillonner les océans. Et puis il se souvenait qu'après des jours de navigation il gerbait encore volontiers son rata par-dessus bord ; que le sol mouvant ne valait rien à son pied-bot ; qu'il était passager sur ce barlu et que personne, probablement, ne l'embaucherait comme matelot.

Une nuit, alors qu'il venait tout juste de rejoindre sa couchette, il entendit au-dehors le bruit d'un moteur, manifestement d'un navire rapide qui s'approchait. Il passa le nez. Les marins n'avaient pas l'air affolé. Il attrapa son Italien.

— Les garde-côtes ?

— *Forse*. Peut-être. Va dans la cacette.

À l'arrière était aménagée une cache dans laquelle Momo avait pris place le temps que le cargo quitte le port. Il n'avait pas le temps de faire disparaître toutes ses frusques. Il emporta ses papiers, le reste de son argent et quelques affaires qui trahissaient sa présence à bord avant de se dissimuler, accroupi, dans ce recoin. Il se demanda avec

angoisse si les gabelous compteraient les brosses à dents ou les serviettes, comme des inspecteurs de l'hygiène dans un restaurant.

Il entendait de plus en plus nettement le moteur du hors-bord quand un cri de son ami transalpin déclencha l'enfer.

— *Pirati !*

Alors le ronflement des mitraillettes couvrit tout le reste. Il sentait la coque vibrer sous les impacts, la terreur le paralysait.

Assez vite, les coups de feu cessèrent, quelques ordres furent criés. Après quelques minutes pendant lesquelles il capta des bruits qu'il ne savait pas déterminer, il fut surpris par le son familier de plusieurs ploufs. Il comprit alors ce qu'il se passait et sa mâchoire se mit à trembler de façon incontrôlée. Il n'avait pas pensé à compter, mais il se doutait que son équipage avait été décimé.

Alors, des pas arpentèrent posément les coursives du bateau. Momo était couvert d'une sueur froide et aigre dont l'odeur, pensait-il, traversait les écouteilles et se répandait sur tous les ponts. L'homme qui marchait de l'autre côté de la paroi passa devant la cachette sans se presser. Momo retint son souffle. Les pas s'éloignèrent, firent demi-tour, revinrent, s'arrêtèrent pile devant l'astucieuse porte coulissante qui dissimulait le boiteux.

Soudain le panneau glissa et Momo se trouva nez à nez avec l'énorme gueule d'un pistolet, brandi par un grand type noir vêtu d'un treillis en piteux état. Il bredouilla quelques mots sans suite et crut sa dernière heure arrivée. Mais le regard du pirate se posa sur son faux passeport qui gisait entre ses pieds. Sans cesser de tenir Momo en joue, l'autre ramassa le livret et l'ouvrit.

— France ? demanda-t-il.

— Bon sang ! Les fouille-merde !

Weber n'en croyait pas ses yeux. Alors qu'il était sorti pour se ravitailler, toujours convaincu que les flics étaient occupés ailleurs, il venait de reconnaître les deux vieux fouineurs, sa voisine et la grande métisse qui avaient compromis sa fuite lors du siège de sa maison. Ils étaient groupés autour du kiosque où il avait fait un carton. Ça ne pouvait évidemment pas être une coïncidence. Il tourna dans la première rue à sa droite en évitant de regarder de leur côté. Ils ne l'avaient peut-être pas repéré. Il accéléra le pas, sans exagération, pour ne pas paraître suspect aux yeux des autres passants, pas bien nombreux. Il examinait ses options, quand il déboucha sur un long pont qui enjambait les voies de la Gare du Nord. Il maudit sa poisse. Une fois engagé là-dessus, il faudrait aller au bout. Pas moyen de bifurquer dans une rue adjacente. Il jeta un œil derrière lui pour voir s'il était encore temps de faire demi-tour. Mais la petite équipe marchait dans sa direction, Lydie en tête. Pas de doute, il était dans leur ligne de mire, ils l'avaient vu.

Il réfléchit. Il avait son flingue, avec quelques chargeurs d'avance. Entrer dans la première boutique venue, prendre des otages ? Braquer un automobiliste ? Hasardeux. Puis il éclata de rire. C'était encore la bande d'amateurs qui faisait sa petite enquête privée. Trois vieillards cacochymes et une grande maigrichonne, la championne du lancer de Lalique. Lui, qui s'astreignait à faire des exercices dans sa planque avec un *coach* virtuel, était en pleine forme. Il n'avait qu'à accélérer un peu la cadence pour semer les justiciers de la poche urinaire, les *Batmen* du déambulateur, les *Avengers* de la prothèse de hanche. Au pire une ou deux balles dans l'emmerdeuse métissée...

En sortant du pont il s'engouffra à droite derrière un quidam qui

rentrait dans son immeuble, passa rapidement d'une arrière-cour à l'autre, entra dans un escalier de service. Là, il enjamba une fenêtre protégée par un vieux grillage qui céda sous la pression. Un jeu d'enfant.

De courette en courette il descendit un dénivelé équivalent à deux étages et se retrouva à hauteur des voies que le pont enjambait. Il vit passer un RER en tous points identique à celui qu'il avait emprunté lors de sa fuite, puis un TGV rouge, un Thalys. Il l'avait pris plusieurs fois quand il avait mis sur pied son affaire en Belgique, celle qui devait rapporter des millions. Ouais ! Lui qui détestait les chocolats belges, la bière et les spéculoos !

Il s'était encore fourré dans un cul de sac. Pas moyen de traverser les voies, trop dangereux, il passait des trains sans arrêt. À sa droite, les rails s'engageaient sous le pont, au ras de la muraille. Marcher là, c'était se faire happer à coup sûr. La seule direction possible allait vers la gauche. Une zone dégagée avec des baraquements de la SNCF qui semblaient inoccupés. Derrière, à quelques centaines de mètres, une grille, la rue, la liberté. Il avança résolument.

Lydie pestait. Elle courait au cul de Weber, elle l'aurait facilement rattrapé, mais elle marquait le pas. D'une, il devait être armé et, si elle le suivait de trop près il pouvait se retourner et la descendre comme à la foire. De deux, les trois vieux ne tenaient pas la cadence. Ils venaient tout juste de passer le coin de la rue et elle répugnait à les larguer en plein Paname.

Résultat des courses : l'autre tordu allait encore jouer les filles de l'air, et un coup de pot comme celui-ci ne se reproduirait certainement pas.

Elle entendit alors un vrombissement de moteur et un Berlingo sérigraphié « Police » s'arrêta à la hauteur des vioques. Denis, au volant, se pencha pour ouvrir la portière passager.

— Montez, les ancêtres !

Lucien se cala à l'avant. Maxime manœuvra galamment la porte coulissante et aida Viviane à grimper à l'arrière. Denis rattrapa Lydie en quelques tours de roues et se gara devant l'immeuble où elle venait de s'engouffrer à la suite de Weber. Il prit la direction des opérations, flingue en pogne, mais se garda bien d'interdire à son père de participer à la poursuite. C'eût été peine perdue.

Quand ils arrivèrent à hauteur des voies, Weber défonçait le cadenas d'un baraquement à l'aide d'un tire-fonds, ces grosses vis qui assemblent les rails et les traverses de chemin de fer. Il ouvrit la porte grillagée et entra sans difficulté.

— Weber ! cria Lydie.

L'autre se tourna et tira trois balles au jugé. Ils se planquèrent

derrière une grosse bobine de câble, un dévidoir de deux mètres de haut. Denis riposta de deux coups secs, mais la compagne du Jurassien était dans sa ligne de mire et il visa largement au-dessus de sa tête, faisant éclater le plâtre au-dessus de la porte.

Denis fourra son flingue entre les mains de son père et en sortit un autre, plus petit.

— Tiens, prends ça et tire un peu, avant qu'il ne s'organise. Lucien toisa l'arme avec mépris.

— J'ai fait flic quarante piges sans toucher à ça ! Même avec mes lunettes, je raterais un éléphant dans un autobus.

— Il s'agit pas de faire mouche. Il faut juste occuper Weber pour lui faire croire que je me suis planqué et que je tire de loin, pendant que je m'approche. Si on lui laisse le temps d'installer son Fort Alamo, il va peut-être tirer sur un TGV, ou dégouter des bouteilles de gaz, se barrer par-derrière, voire attenter à sa vie. Moi, je le veux vivant.

Maxime intervint.

— En somme, il est question de *faire illusion*. Donne, c'est ma spécialité. J'ai combien de balles ? Huit ?

— Quinze ! C'est un neuf-millimètres Sig-Sauer. Moins les deux que j'ai tirées, restent treize.

— Okay, vas-y.

Denis prit à peine deux secondes pour étudier son parcours. Courir en diagonale jusqu'à la pile de traverses. Puis tout droit vers la gauche de la baraque, là où la petite fenêtre était encombrée. Il partit comme une flèche. Derrière lui, Lucien cria de sa formidable voix :

— Rends-toi, Weber !

Il couvrait le bruit du RER.

Alors que Denis s'élançait, la porte s'entrouvrit, mais deux détonations sèches la forcèrent à se refermer précipitamment. Il admira le savoir-faire du vieux magicien. Les deux coups avaient sonné comme s'il les avait tirés lui-même. Une course rapide et silencieuse l'amena, arme en poche, près du mur du baraquement où Weber était retranché. Il sauta, souple comme un chat, et un rétablissement le porta jusqu'au toit de béton plat. Trois bastos vinrent

claquer près de la porte, dans le but, se dit-il, de couvrir le bruit qu'il aurait pu faire. Chapeau, l'artiste.

Tendant l'oreille, il capta le grincement criard d'un gond. Weber tentait une sortie par l'arrière ; il y avait une seconde porte. Sans trop réfléchir, Denis courut sur le toit et sauta sur la silhouette du malfrat qui s'enfuyait, comme un shérif qui se laisse tomber depuis la galerie du *saloon*. Il amortit sa chute sur le dos du vilain, qui s'affala douloureusement sur un tas de ballast, lâchant son pistolet. D'une prise au bras, il le réduisit à l'impuissance. Une minute après, Lydie avait trouvé des colliers de serrage en plastique dans le baraquement, qui servirent opportunément de menottes. Elle les assujettit elle-même, sans le moindre ménagement.

— T'es foutu, salaud, lui chuchota-t-elle.

Elle pensait à son Pierrot. À sa même décédée. Combien de gamines allaient-ils sauver en envoyant cette raclure de trafiquant derrière les barreaux ?

Momo était dans les affres.

On l'avait laissé seul dans une sorte de case en tôle, avec une porte qui ne semblait pas avoir de serrure, ni de système de verrouillage d'aucune sorte. La chaleur était plus supportable que ce qu'il avait redouté. Il n'y avait manifestement pas de garde devant la porte. Il était déjà sorti pour satisfaire aux besoins de la nature. On l'avait suivi de loin, mais sans le coller particulièrement. Sa patte folle – toujours elle – faisait de lui un prisonnier facile à rattraper, et ses geôliers avaient vite constaté son manque d'aisance dans la brousse. Ils riaient de ses manières de citadin sans se donner beaucoup de peine pour le surveiller. Un roulement était cependant établi, il remarquait bien que le même gars venait s'assurer de sa présence plusieurs fois d'affilée et qu'ensuite c'en était un autre. Plusieurs de ses garde-chiourmes manifestaient un net agacement à s'acquitter de cette tâche. Ils devaient le juger embarrassant, douter qu'il y eût un intérêt à le garder ainsi. C'était l'une de ses craintes ; si le camp était amené à déménager rapidement, les pirates s'encombrent-ils d'un prisonnier boiteux ? Ils avaient froidement abattu l'équipage du bateau, mais pas lui. Pourquoi ?

Il se rendait bien compte qu'il devait la vie au fait qu'il était français. D'abord lui étaient venues les images des otages qui passaient dans les journaux télévisés, parfois pendant des années : « ils sont retenus depuis tant de jours, nous ne les oublions pas »... Les pirates qui le détenaient n'avaient pas l'air de terroristes, mais à coup sûr ils étaient opportunistes et pouvaient très bien faire de lui l'objet d'une quelconque transaction, avec Dieu sait qui. Alors s'étaient superposées les scènes d'exécution, voire de décapitation. Heureusement, il n'en avait pas vu beaucoup. Il n'était pas friand des émissions d'information, chez lui les chaînes de clips tournaient quasiment

« H-24 ». Il était de la génération intermédiaire qui ne regardait plus les programmes classiques mais restait accro au média télévision. Il savait que les mômes, eux, s'en étaient complètement détachés et ne consommaient de l'image que sur YouTube et consorts. Il ne leur venait même pas à l'idée d'allumer le poste... À la rigueur pour jouer à la console, comme son jeune hôte, qui était bien loin de lui aujourd'hui. Il eut un pincement de nostalgie en pensant à sa planque dans la cité, aux tajines et aux matches de foot qu'il regardait avec le gamin. Quelle idée il avait eue d'écouter son pote, avec son plan foireux ! Le défilé des autres enfoirés dans sa planque, cette parodie de recrutement, pour en arriver là ! Il ne s'était même pas farci la petite photographie...

Penser aux courbes de la jeune femme n'eut pas l'effet habituel sur Momo. Il se mit soudain à trembler et une sueur froide le trempa en une seconde. Sa vie ne tenait qu'à ce foutu passeport, et il était faux ! Quelle était la qualité de cette imitation ? Comment réagiraient les pirates s'ils s'apercevaient de la supercherie ? Quel était leur niveau de compétence pour estimer la validité d'un tel document ? Comment les convaincre qu'il était bel et bien de nationalité française ? Quelle valeur aurait sa vie à leurs yeux ? Momo, en tant que hors-la-loi dans son pays, restait-il une monnaie d'échange intéressante ?

Les questions s'enchaînaient sans discontinuer dans sa caboche surchauffée. Il les récitait en boucle comme on dit son chapelet. Il les marmonnait, soulagé d'entendre résonner sa propre voix, mais n'osant pas les exprimer à voix haute de peur que quelqu'un dans le camp ne comprenne ce qu'il disait. On ne lui adressait jamais la parole, mais il s'agissait peut-être d'une tactique pour le rendre coopératif.

Il n'avait que des questions, mais aucune réponse. Et il avait du temps pour gamberger. Pendant d'interminables journées, il avait déroulé cette angoisse.

Un matin, alors qu'il avait noté une agitation inhabituelle dans le camp, un grand gaillard entra dans son baraquement. Il portait une incroyable tenue de brousse immaculée, assez ridicule, un chapeau à larges bords. Il se posta devant Momo qui, assis sur la terre battue, s'efforçait de se relever avec dignité. Il l'interpella :

— Alors, c'est toi le Français ?

L'inconnu ne se présenta pas. Il l'interrogea longuement sur son identité, sa présence ici, sa destination initiale, ses projets. Momo

donna son vrai nom et ne cacha pas qu'il était en délicatesse avec les autorités françaises ; il expliqua qu'il était venu ici pour repartir du bon pied, sur les conseils – peut-être pas bien judicieux – d'un copain d'enfance. L'autre le poussa sans ménagement : activités délictueuses en France ? Avec quels complices ? Nom du copain ? Dans quelle cité, déjà ? Moyens de transport utilisés pour venir ? Se doutant, à son ton, que l'homme avait les moyens de vérifier ses dires, Momo joua franc-jeu et devint instantanément la pire des balances. Ça ne devait pas avoir beaucoup d'importance, à cette heure ; si tout ce beau monde avait appliqué les plus élémentaires règles de prudence, chacun avait levé le pied depuis longtemps vers des cieux plus cléments. Il espérait que ses gars avaient choisi des « options » plus heureuses que lui.

Le bellâtre en saharienne prit quantité de notes, reposa les mêmes questions trois fois, sous un angle différent, avec une formulation différente. Momo, qui était rompu aux interrogatoires des psys de l'Assistance, ne se coupa pas une fois. C'était d'autant plus facile qu'il avait décidé de faire profil bas et de dire toute la vérité. Il essaya d'exprimer son attachement à la mère patrie aussi souvent que possible, ainsi que sa sincère volonté de s'amender. Tous sentiments qu'il avait réellement commencé d'éprouver, de toute façon, dès qu'il avait vu disparaître les côtes tricolores à la poupe de son cargo ! Il se demandait même s'il n'allait pas se traîner aux pieds du Français pour qu'il le tire de ce cauchemar, des conséquences calamiteuses d'une longue série de mauvaises décisions, quand le gars se releva, épousseta son éblouissante tenue et lui mit sa main sur l'épaule.

— Gardez espoir, mon vieux. Je vais intercéder auprès des autorités du pays comme au consulat de France. On va bien trouver une monnaie d'échange pour vous extirper des pattes de ces brutes.

— C'est vrai ?

— Mais oui ! Le simple fait qu'ils m'aient laissé venir vous parler est déjà très encourageant. Mais il va falloir être patient, c'est parfois un peu long, ce genre de transactions.

Là-dessus, il lui serra vigoureusement la main, et leva le camp.

Momo ne le revit jamais.

Lucien et Maxime rentraient dans les Yvelines en taxi. Leur budget transport avait atteint des sommes astronomiques, ces derniers temps. La colonne des frais de bouche avait pris une méchante claque quand ils étaient allés fêter l'arrestation de Weber, mais l'événement méritait bien ça. Lucien était gai comme un pinson, et bavard pareil. Il listait les chefs d'accusation contre Weber en comptant sur ses doigts.

— Alors on a le trafic de stupéfiants, évidemment, en bande organisée ça va de soi, l'association de malfaiteurs et le meurtre avec préméditation, le port d'armes, en cherchant un peu on va trouver le blanchiment, la fraude fiscale, l'utilisation de faux papiers. C'est pas demain qu'il reverra la lumière du jour, cézigue.

S'apercevant enfin du mutisme de Maxime, il entreprit de le taquiner.

— Ben alors, t'es tout chose ? C'est sûr, maintenant il va falloir qu'on tricote un prétexte pour revoir ces dames. J'ai bien vu que tu en pinçais pour Viviane, coquin.

— C'est pas elle, Lucien.

— Comment ça, « pas elle » ? C'est pour Lydie que tu craques ? Je suis pas contre les différences d'âge, j'ai des raisons, mais quand même t'y vas un peu fort.

— Te fais pas plus bête que tu n'es. Depuis le temps, tu as bien dû comprendre.

— J'entrave que dalle, parole ! Il va falloir que tu m'éclaires.

— Bon sang... Eh bien, allons-y. Viviane, je m'étais imaginé que

c'était la concierge de mon diamantaire. Celle qui s'est fait lourder quand on l'a soulagé de ses diams.

— Ah, j'y suis ! Tu t'es fait ton petit cinoche et tu as pensé que le destin te fournissait sur un plateau, par l'une de ces coïncidences qu'on ne voit que dans les bouquins, l'occasion de réparer un acte que tu portais sur tes petites épaules depuis trente ans et mèche. Le retour de la pipelette ! Elle réapparaît soudain devant notre héros, meurtrie par les années de souffrance, et lui, chevaleresque, l'épouse et subvient à ses besoins pour le reste de ses jours. Ils vécurent heureux et eurent de beaux matous avec des noms de matafs : Némé, Achab, Cousteau...

— Ça te va bien, de te foutre de ma gueule. Avec tes rodomontades de commissaire... « Vous n'avez pas été concierge, des fois ? » Tu ne lui as pas fait du rentre-dedans, peut-être ?

— Boarf... Une sorte de jeu, rien de plus. Un tour de chauffe pour tester la mécanique, sentir un peu les vibrations, pour le plaisir de passer les rapports. Sans jeu de mots. Viviane est une belle personne, pleine d'allant, de gouaille, d'humour. Je te l'accorde, elle mérite qu'on s'intéresse à elle, mais ça n'est plus pour moi. Tu sais, je suis retiré des circuits depuis bien longtemps. Je vis avec un fantôme...

— Ah ben ça ! Moi qui croyais...

— Tu croyais beaucoup, tu ne savais rien. Tu t'imaginais qu'il te faudrait ravir Belle Marianne à ton pote Petit Jean. Tu pensais qu'elle était ton déshonneur personnifié... Et alors, tu lui as bonni ta petite histoire et elle s'est marrée, non ?

— Elle n'a pas rigolé, non. Elle m'a donné l'adresse de l'immeuble où elle bossait dans le temps, tout simplement. Évidemment, ça n'est pas le même.

— Réjouis-toi, mon ami ! Demande-toi comment tu aurais vécu une relation assise sur la culpabilité. Une casserole de trente piges ! Je te dis pas le poids de la faute ! Tu faisais la fortune des psys du soixante-dix-huit !

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

— Tu la rappelles ! Tu ne lui laisses pas une minute pour souffler. Si elle commence à se demander où ça va vous mener, à vos âges, tu seras marron. La raison reprendra le dessus et ça deviendra juste une amitié de vieux. Fonce, Bon Dieu ! Tu as un peu de pognon. Elle a dit

qu'elle n'avait jamais vu la mer...

— J'y pensais, justement. Je connais Deauville comme ma poche... Mais il y a la question de son greffier.

Lucien balaya l'objection d'un geste large.

— Elle a bien une voisine qui peut venir le gaver de croquettes de temps à autre. Il faudra simplement qu'elle pense à lui brailler dans les esgourdes pour éviter de lui chambouler ses habitudes. Lydie se ferait une joie, je suis sûr.

— Je l'appellerai demain.

— Ce soir ! Il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

Le chauffeur de taxi apostropha Maxime dans son rétro.

— Si je peux me permettre d'intervenir, monsieur, je vous conseillerais de suivre les conseils de votre ami. Je me vante d'avoir quelques succès auprès de certaines des bourgeoises que je promène, eh bien je ne connais qu'une seule recette qui marche : de l'audace, de l'audace, de l'audace. À trop gamberger, on perd en spontanéité. C'est le cerveau primaire qui doit causer, y'a des moments.

Ils étaient fatigués, mais contents, les cousins. L'entretien annuel de leur vieux gréement en indivis était terminé, et comme la météo était clémente et la mer d'huile, ils s'étaient même offert, chose rarissime, une petite sortie. Ça n'était jamais une mince affaire, parce qu'il fallait s'y prendre drôlement à l'avance pour faire virer de bord un engin pareil. Ils avaient croisé le majestueux Belem qui rentrait de l'une de ses courses, et les deux monuments s'étaient salués, inclinant leurs mâts au rythme de la houle comme deux vieux gentilshommes, chacun manifestant son respect de l'autre.

Tous les après-midis, la corvée du jour achevée, ils avaient rivalisé sur les courts de tennis, aux manettes du baby-foot, ou autour d'un filet de volley-ball, avant d'aller dîner en ville, draguant sans vergogne serveuses et clientes. Ils se racontaient des histoires viriles, des aventures du bout du monde ou du coin de la rue, les mêmes que l'année précédente. Ils s'esclaffaient, mettaient en doute la véracité de l'anecdote, chambaient le conteur du moment.

Puis ils rejoignaient la grande maison par les calmes avenues, se souhaitaient fraternellement bonne nuit et allaient roupiller comme des bienheureux.

Denis s'étonnait toujours d'être comme chez lui dans cette demeure. Il n'en revenait pas d'avoir accepté la première invitation qui lui avait été faite par son cousin Renaud, trois ans auparavant. Il s'était toujours demandé comment il se comporterait si la famille de sa mère reprenait contact. Elle avait été violemment reniée pour avoir rejeté l'autorité patriarcale. Comment pardonner ça ? Il s'était imaginé méprisant, glacial, muré dans le silence. D'un autre côté, c'était l'occasion d'en apprendre davantage sur ses origines, de combler un trou béant, l'absence d'un cercle familial, dont il souffrait secrètement.

Lucien n'avait plus personne. Surtout, il s'était dit que cette génération-là n'avait pas à payer pour les erreurs de ses aînés. Les cousins avaient l'intelligence de venir vers lui, de faire le premier pas. Lui qui reprochait à ses grands-parents maternels leur intransigeance ne se sentait pas le droit de repousser la main tendue. Une fois accoutumé à l'omniprésence de l'argent et au snobisme atavique des garçons, il les avait trouvés plutôt sympathiques et il prenait plaisir à les voir.

Ce dimanche, ils avaient nettoyé la vieille demeure, porté les bagages dans les voitures, et ils s'attardaient autour du barbecue. Denis alla jeter un dernier coup d'œil à la mer, quand il fut rejoint par Renaud, un peu précieux avec son pantalon blanc et son pull de tennisman sur les épaules.

— Dis donc, c'est bien toi qui as passé un avis de recherche sur un certain Momo, lequel a disparu des écrans radars ?

— Ah oui ; j'aimerais bien mettre le grappin dessus, à celui-là.

— À ta place, je classerai le dossier. Je l'ai vu, ton type, dans un bled, en Afrique : je mettrais pas bien cher sur son avenir.

— Mais si tu savais que je le cherchais, tu pouvais pas me le rapatrier, que je puisse le coller au trou ?

— Eh bien, tu sais, il me faut sans cesse faire des choix. Il était aux mains de gars pas faciles. Tu sais que la France, officiellement, ne paie jamais de rançon. J'ai bien une petite caisse noire, mais j'essaie de la réserver à des citoyens plus... méritants.

— Ouais...

— Et puis quoi, s'échauffa le cousin, tu me vois faire des pieds et des mains pour te ramener un gars que tu vas coller à Fleury pour y vieillir aux frais de la princesse ? Et qui va sortir un de ces quatre pour recommencer ses conneries ? Crois-moi, quand je l'ai vu, il avait perdu de sa superbe, ton Momo. Et à cette heure-ci, il a probablement expié ses péchés... Définitivement.

— J'aurais pu remonter tout son réseau...

— T'inquiète. Je l'ai bien cuisiné. Il avait tellement les jetons qu'il m'a raconté sa *life* en long, en large et par le détail. Tu trouveras un rapport en rentrant au bureau.

— Tu as discuté le bout de gras avec lui et puis tu es reparti comme tu étais venu ?

— Ah mais c'est pas des circonstances faciles. Tu pourrais t'en rendre compte par toi-même, si tu voulais. Écoute, j'ai parlé de toi à mon patron. On ne te fera pas cette offre deux fois. Si tu veux venir bosser avec nous, la porte est ouverte. Tu ferais un malheur dans le métier.

Denis eut un sourire carnassier.

— Quel métier ? Diplomate ? J'ai pas fait la fac, tu sais bien.

— Mais non, arrête de jouer au crétin... Le cousin regarda nerveusement autour de lui. Mais ils étaient seuls sur la falaise, et le vent soufflait vers la mer.

« Tu vois ce que je veux dire. Quel métier... Barbouze, quoi...

« Penses-y. Tu n'es pas obligé de me répondre tout de suite.

Il retourna vers la maison à pas rapides. Denis resta un moment, à regarder les goélands longer nonchalamment la côte.

— Ça y est, se disait-il. Il me l'a proposé. Des années que je m'entraîne. Le tir d'élite, le *close-combat*, les cours de langues, la plongée...

Il gambergea longtemps. Il se sentait bizarre. Comme un gosse qui aurait vu un sapeur-pompier battre son cocker à coups de ceinturon. La sale gueule de Momo se superposait au soleil qui déclinait sur l'horizon. Il se foutait de lui. « Tu t'es encore garé à un mètre du quai ! »

Momo abandonné aux mains d'une bande de tarés par un type qui s'érigait en juge au fin fond de la brousse. C'était ça, son évolution professionnelle ? Son plan de carrière ?

Il entendit les cousins se rassembler autour des voitures. Il alla les saluer, promit de donner des nouvelles, tapota les toits des béhèmes, murmura « roule doucement », « sois prudent », « on se voit bientôt ». Il se demanda s'il serait invité l'année prochaine.

Renaud était resté debout près de son auto. Denis lui serra la main.

— Tu sais quoi ? Je vais continuer mon honnête boulot de flic et je vais te laisser faire le tien. Tu vois ce que je veux dire... Barbouze.

Il monta dans sa Mini et prit la route de Paris. S'il roulait bien, il passerait près de la Pinède avant que son vieux ne soit pieuté, et il pourrait lui raconter la fin de l'histoire de la Chaussette.

Épilogue

Une lumière est restée allumée toute la nuit à la Pinède.

Le vieux Pons, qui de toute façon ne dort plus beaucoup, n'a pas voulu lâcher l'affaire. Il sentait que « ça venait bien », et avait refusé de laisser le flot se tarir.

Les yeux lourds, il contemple avec plaisir son dernier cahier d'écolier, aux pages couvertes de sa fine écriture soignée. Il déteste taper à la machine et s'efforce toujours de respecter le travail de la dactylo qui va reprendre le flambeau.

Emmanuelle, matinale, est déjà dans son bureau. Elle a un sourire complice en voyant le vieil homme arriver avec sa pile de cahiers. Elle est la seule à être au courant. Pons, qui se cache derrière un pseudo, envisage de donner des indices à ses lecteurs. Un jour.

— Bonjour, monsieur Pons. Alors, ça y est ?

— Oui, ça y est, enfin. Vous pourrez m'envoyer tout ça ce matin ?

— Évidemment... Dès que j'aurai fini de lire, ajouta-t-elle, malicieuse.

— Oh, je vous offrirai une version imprimée, ce sera plus facile que mes gribouillages. Et puis, je vous la dédicacerai. C'est que dans celui-ci je vous ai donné un rôle. Vous verrez, on vous malmène un peu, mais ça se finit bien.

« Bon, maintenant, je vais me coucher, je l'ai mérité.

Pons regagne son studio en passant par le jardin. Deux chaises en PVC sont tournées vers le soleil levant. Pons se place entre les deux,

pose une main sur chacun des dossiers.

— Vous aussi, reposez-vous, les gars. Je suis bien content de vous avoir connus.

FIN

Vieux flic et vieux voyou

À 85 ans, Lucien, ancien commissaire,
et Maxime, pickpocket rangé des voitures,
s'ennuient dans leur maison de retraite.
Quand ils décident de s'immiscer dans
une enquête de police, leur baroud
d'honneur ne fait pas dans la dentelle.

Dans un argot succulent, entre bastos et
gueuletons, ils font le bilan de leur vie
mouvementée. Et y'a de quoi raconter !



Affectueusement, Frédéric Urbain
observe ses contemporains.

Sous l'influence de Michel Audiard,
de San-Antonio et de René Fallet,
il s'amuse avec des tranches de vie.



15€

cc creative commons

Framasoft



<http://framadeck.org>

Vieux flic et vieux voyou, quatrième de couverture

À 85 ans, Lucien, ancien commissaire, et Maxime, *pickpocket* rangé des voitures, s'ennuient dans leur maison de retraite. Quand ils décident de s'immiscer dans une enquête de police, leur baroud d'honneur ne fait pas dans la dentelle.

Dans un argot succulent, entre bastos et gueuletons, ils font le bilan de leur vie mouvementée. Et y'a de quoi raconter !

Affectueusement, Frédéric Urbain observe ses contemporains

Sous l'influence de Michel Audiard, de San-Antonio et de René Fallet, il s'amuse avec des tranches de vie.